



*De l'autre côté de la rivière*

**Récit à trois**

Claude Fleuret : peintures, dessins

Muriel Le Strat : photographies

Christian Hivert : textes





## **Signes**

Arthur était à sa place favorite, tôt le matin de ce jour, un rayon de soleil paresseux lui chauffait le bout du nez et enveloppait son bien-être d'une ouate tiède et bienvenue, affranchi de tout préjudice, l'univers l'enserrait dans ses cordes, il humait paisiblement le monde.

Cela ne lui demandait plus aucun effort maintenant de ne rien ressentir, de faire le simple constat de ses absences d'émotions, observer un état d'indifférence polie face à la communauté organisée des humains ses frères, dénué de tout but, dénoué, parfaitement sans intention.

Il était bien, il était accroupi et calme, ou plutôt apaisé désormais, jamais plus on ne pourrait le surprendre à s'émouvoir, quelle raison aurait-il eue de le faire sur cette terre, cela il l'avait fort bien compris, il n'avait que faire des émotions, impavide par suite de trop de douleur.

Il était là, sur la berge rocheuse, dans une sorte d'accroupissement ahuri, seul, ses respirations rythmaient son désir d'oubli et les divers bruits extérieurs soulignaient le silence de son esprit, largement recherché, abondamment nécessaire, immobile œuvre de survie.

De ce côté-ci de la rivière, seul de son espèce mammifère, et tout était bien, cela n'avait pas été simple, cela avait pris du temps, cela avait coûté des tourments, mais maintenant tout était bien, les problèmes étaient résolus, sans embrasements ni luttes, il était en ce moment tranquille.

De bruit et de fureur, point, une sérénité nouvelle et précieuse, impassible et immuable, une envie incongrue de se fondre dans toutes les parties, de ne plus être rien qu'être, sans attentes ni espoirs, comme aux origines, avant les temps des Histoires, comme au cœur des étoiles.

Depuis les planètes sœurs des galaxies jusqu'aux dernières régions imaginaires des univers quantiques, il n'était pas de monde où l'énergie ne fut matière, les masses l'absorbaient entier, elles étaient sa vitalité, les rochers, les arbres, posés, le retenaient du côté des forces antiques.

Il semblait encore engourdi comme au sortir d'une bien étrange et longue maladie, comme si toute sa vie jusqu'alors n'avait été qu'une longue maladie, une véritable narco-dépendance, un intense supplice de toutes ses fibres, une asphyxie lente et entêtée, tous ses fluides comme figés.

Le stupéfiant puissant provenait de l'intérieur de son corps, en réaction continuelle aux agressions dont il se sentait victime, jusqu'à ne plus vouloir vivre, jusqu'à se réfugier au plus loin de toute zone de passage du moindre bipède humain, tout au bout de ce sentier.

Ici, de ce côté-ci de la rivière, pour s'abriter et survivre encore sur terre, comme aux temps anciens, comme de tous les temps, comme accueilli et soutenu par la forêt voisine, frère des réfugiés des persécutions historiques, protégé contre toute agression, encore indemne, respirant.

Un peu de vent frais lui époussetait les narines, par souffles délicats et réguliers, des effluves lui ébouriffaient les muqueuses nasales, des rumeurs assourdies caressaient ses vibrations, il se sentait fondu dans un amas phénoménal d'ondes, souverain, disponible, prêt aux aventures.

Il était immobile, dans une position lui faisant du bien, venue de l'antiquité des âges humains, encore en vogue chez certains survivants issus des peuples disparus du monde actuel, l'accroupissement lui garantissait une instable douceur, une détente depuis si longtemps espérée.

En alerte et de guingois, l'esprit quasiment vide, il respira profondément par le ventre, ses humeurs circulaient sans entraves, la pulsation de son cœur le faisait osciller en équilibre sur ses os, il aimait bien cette position, détendu et fort, le rocher et sa mousse, l'arbre et ses feuilles.

Maintenant tout le monde s'assoit comme tout le monde, sur un siège, le meilleur, bien moelleux, si possible chauffé conséquemment par un prédécesseur dont on prend la place, et tout le monde regarde agoniser les peuples accroupis dans leurs pays sauvagement détruits au journal télévisé.

S'accroupir marquait selon lui une différence, une évidence, le bien-être était quasiment immédiat et le soulagement ressenti autorisait toutes les confiances, concédait une chance inconnue de toute histoire vécue, considérer l'agitation se fatiguer, dans la vigueur apaisée des sages.

Il regardait les peuples agoniser au journal télévisé, la lucarne étincelante happait son regard, le décalage permanent des commentaires avec la réalité filmée effrayait son éthique personnelle, les journalistes ne pouvaient faire autrement, ils faisaient leur travail, sagement, honnêtement.

Il percevait le pépiement de la rivière dite « ravine » à ses pieds, ses bruits de goulot se gargarisant et ses écoulements chuintés entremêlés de jets vivement giclés anesthésiaient l'espace, la timide partition sonore des charbonnières multicolores encourageait le matin à éclore.

Il chantonna sans y prendre garde, délivré du contrôle de lui-même, libéré d'une obligation de résultat, sans comptes à rendre ni qualités à valoriser, spéculations d'avenir estompées, vague et malléable dans la fraîcheur matinale, vigilant et immergé, reposé et alerte, joyeux, réveillé.

Sans angoisse enfin, comme au détour d'un long périple foisonnant de péripéties on découvre l'oasis florissante, l'accueil chaleureux des nomades des steppes, les enfants curieux entourant et bondissant, le partage des jeux et des chants, dans la paix des tentes, fort, il attendait les signes.

Une végétation buissonnante bondissait en volutes cendrées et ombrées jusqu'aux arbres de la forêt plus haut, sur la crête vers le soleil, par-delà le regard dans le bruissement furtif, léger et troublant de l'air multifère, les éléments tempéraient flore, faune et créatures, il patientait, accroupi.

Un vieux châtaigner malade dressant ses bois nus, comme un cerf fier, semblait lui dire, cela fait plus de mille ans que nous nous sommes installés dans le pays, certains ont trouvé notre trace au Miocène, pour dire, nous pourrions nous croire d'ici, notre patience nous est racinaire.

En nous cultivant, nous soignant, nous greffant, nous sélectionnant, l'Homme et ses troupeaux ont vécu de nous pendant plusieurs siècles, certains veulent continuer, nous sommes dans toutes les maisons, découpés, équarris, assemblés, façonnés en charpentes et menuiseries.

Centre d'une civilisation séculaire, parfois laissés à l'abandon, nous abritons encore cèpes, chevreuils, sangliers, myrtilles et nichées d'oiseaux, cette Huppe fasciée, l'as-tu vue s'enfuir de sous mes ramées, et cette Buse à l'envol, et ce Pivert sur mon tronc massif, entends.

A mes pieds, après les pluies d'automne, mon tapis de feuilles est propice à toutes les surprises et senteurs, l'hiver passe, Mars s'enseille, les jeunes et les vieux se rencontrent toujours sous mes bois grinçant dans le vent, après l'hiver adviendront de nouveau les fleurs, toutes les splendeurs.

Il ne se levait jamais ni ne se mouvait avant d'avoir réceptionné un signe ou d'y avoir renoncé, dans ce cas, il restait de ce côté-ci, il les attendait, sans précipitation ni impatience, chaque matin tôt levé, tel un pêcheur attendant que le bouchon sonde, le châtaigner parlait ?

Il s'éveillait au jour arrivé, espérait les signes, les voyait se déposer furtivement non loin de lui, il faisait grand cas de ses rêves également, dès qu'il avait l'occasion de s'en souvenir, c'était comme un exercice de respiration intellectuelle, pressant, une exigence vitale.

Mais tandis que le souvenir des rêves s'évanouissait avec la fin de la nuit, l'intrusion surprenante des signes modulait l'arrivée du jour, il les commentait sans passion, pensant y trouver quelque indication pour améliorer le déroulement de la journée venante, une quête de certitude.



Il rangeait le chaos causé par les intempéries nocturnes, s'il y en avait eu, à l'extérieur de sa Yourte comme à l'intérieur, s'il avait plu, venté, il redressait, mettait à sécher, secouait, relevait, rangeait, consolidait, décontracté et tenace, il saisissait la puissance première des âges.

Puis il se dirigeait vers l'eau du bidon, l'eau de pluie, il lui aurait suffi de disposer d'un tuyau de polypropylène et d'arranger un captage depuis la rivière, mais il n'avait jamais eu suffisamment d'argent depuis qu'il avait emménagé dans ces parages, de toute façon, il devait partir, nomade.

Chaque coin de terre abandonnée étant dûment cadastrée, le propriétaire des cent mètres carrés occupés par son jardinet et sa tente Mongole était venu lui rappeler la règle en vigueur, en compagnie de deux gendarmes confus mais requis, il n'avait rien à faire là, ce n'est pas ça-vôtre.

Cela pouvait être dangereux, il n'en prenait pas le risque judiciaire, s'il n'avait pas où dormir il pouvait aller voir une assistance sociale, s'il se passait quoi que ce soit, il ne voulait pas en être tenu pour responsable, il faut vous secouer mon vieux, bougez-vous, on n'a rien sans rien.

Les gendarmes avaient interrompu la diatribe malsaine en négociant pour lui un mois de répit, mais vous comprenez bien que nous nous engageons pour vous, oui merci messieurs, c'est promis, au revoir messieurs, les questions cessèrent, la montagne avala les malaises, l'air souffla.

Alors l'eau de pluie c'était bien, le bidon était rouillé, le haut lui arrivait à la taille, l'eau croupissait gentiment par temps de sécheresse, mais alors il pouvait le renverser dans le jardin et le remplir de nouveau au seau, directement d'eau courante de pluie différée, fraîche de rivière.

Et il s'accroupissait de nouveau, ses différentes tâches effectuées, dans la position fière des peuples observant défiler leurs vainqueurs orgueilleux, soupesant leur degré incertain de valeur, leur utilité dans le défilement ininterrompu des mondes, et crachant à terre, d'un jet puissant et ajusté.

Il était bien, sereinement bien, il se sentait être au démarrage d'une histoire encore inconnue même des limbes du ciel, il se relevait, du tonneau écartait de main vive et légère les impuretés flottantes de la nuit, poussières et feuilles, puis plongeait le nez directement dans l'eau fraîche et claire.

Le dénuement superficiel de son train de vie n'était rien d'autre que le choix de ne pas être encombré des oripeaux superflus de l'apparence de la vie, et de dire, nous ne sommes pas là pour cela, de la nature et de son mystère nous sommes, l'univers et les étoiles ne nous attendent pas.

Il prenait le temps que la masse liquide s'infilte dans les moindres recoins de son visage, humectant les sueurs séchées et les muqueuses desséchées, réveillant la circulation sanguine, s'extrayant d'un bref coup de tête, s'essuyant le visage et les cheveux dans un vieux maillot de corps.

Parfois la fraîcheur de l'eau le brûlait à vif, le suffoquant, il reprenait son souffle, s'écartait du bidon, soufflait, crachait, se mouchait en soufflant fortement au sol, puis il se rinçait longuement la bouche en happant un peu d'eau d'une séculaire louche ronde et usée d'aluminium.

Il se vêtait selon la saison et ce qu'il entrevoyait des possibilités météorologiques du jour, pour le moment, il était chaudement couvert, la journée s'annonçait fraîche, peut-être venteuse, il prenait grand soin de n'être pas dépourvu, pauvre, certes, mais en rien misérable, fier.

Il lui semblait possible de vivre ainsi des millénaires dans un état stupide de latence, avant de déferler soudainement dans l'histoire des Hommes avec une nouvelle contribution, consacré au déroulement harmonieux de la journée, il attendait, les signes viendraient se montrer.

Il lui fallait encore sauver, restaurer, épauler, continuer à être d'une utilité, pour cela il lui fallait une bonne dose d'énergie, il lui fallait bouger, aller blêmir du regard des gens installés et indifférents pensant que l'on occupe la seule place méritée par ses efforts, se foutre de tout cela.

Par-delà la condescendance encaissée journallement sans broncher, par instinct il s'écartait de ceux disposant de tout sans vergogne et il se rapprochait des désemparés ses frères, ils s'encourageaient les uns les autres à figurer encore, frileux, sur la liste des vivants de la planète.

Et dire la brutalité suave avec laquelle on les écorchait, jour après jour, au mépris de toute vraisemblance, voulait-on leurs handicaps, leurs capacités oiseuses et reniées par le monde se développant, leurs douleurs et leur survie maladroite, leurs accrocs de fortune et leur pauvreté ?

Il lui fallait en faire des efforts pour franchir la rivière, attendre l'apparition d'un signe décidait à sa place du moment propice, il n'en était pas vraiment dupe, mais c'était un bon arrangement avec sa panique saisissante de se faire mordre sans indulgence à chaque croisement de sa vie.

Car il avait beau la refouler, l'incommensurable panique était là, tapie, et le figeait, l'empêchait de commettre le moindre geste, l'interrompait, le trouvait blotti de terreur comme une comète dans le sidéral infini, dans une transe affolée, un infécond fléau, inerte et anéanti.

À l'abri du regard discourtois des normalisateurs de la vie d'autrui, avec le temps infini seyant aux plus courageuses des créations, détaché de la moindre envie de survivre au massacre général, dans la certitude d'un accomplissement, son heure viendrait, les signes l'activeraient.

Ne jamais réfléchir ni calculer, laisser commander son cœur, refuser le soupesage, le flairage, résister aux tentatives d'organisation de la pensée, à sa domestication à d'illusoires systèmes de justification, fait d'apriorismes aléatoires, vide de tout confort, de toute certitude, en attente.

Le poison était dans la réflexion calculatrice, la sournoiserie avivante des prétentions ordinaires, l'organisation des hiérarchies dégradantes et la valorisation des médiocrités, il fallait détruire bien des peuples pour parvenir à cela, un véritable progrès matériel de l'humanité.

Laisser les idées couler, oui, comme la rivière, à flots et fonctionner sans ligne directrice, à l'instinct, sans projet ou avenir programmé ni aucune obligation, volontairement disponible, dans la richesse retrouvée de soi-même, apte à sauver quelqu'un, valeureux, princier et humble.

Il n'y a pas de façon ordinaire de se mettre à la disposition des dévastés de découragement, le désespoir se nourrit des vilenies courantes et anodines, il suffit d'en accepter l'orgueil de la charge, sans honte d'y croire, sans se résigner, il lui fallait tout d'abord recevoir les signes.

Il lui arrivait de rester de ce côté-ci de la rivière des jours durant, les signes n'étaient pas suffisamment clairs pour le faire se secouer de son apathie, les intempéries mouillées le rejetaient rarement vers un bar de la vallée où il pouvait sauver, se rassurer, grâce à l'énergie puisée.

La course aléatoire des civilisations allait se déstructurer dans l'inconnu, le non maîtrisé, le mal vécu, l'histoire n'avait plus de sens, ou bien tous les sens simultanément, l'eau de Mars accueillerait-elle nos bactéries, ici nous ne savions pas entendre, ni comprendre, ni ressentir.

L'énergie n'était parfois pas au rendez-vous, quelque chose l'empêchait de voir, dans ce cas, il n'y avait rien à faire, il valait mieux rester dans le secteur, ne pas mettre le nez de l'autre côté, ne rien risquer, ne rien brusquer, souffrir la patience, les signes ne venaient pas toujours.

Les signes étaient dans les airs et ils se posaient lentement devant les êtres ouverts à leur évocation et attentifs, et l'on ne pouvait certainement pas dire que Arthur n'y était pas favorable, la plupart ignoraient, quel souci de l'organisation de leur vie les empêchaient de les percevoir ?

Dans la simplicité des premiers âges, au plus profond des épopées de l'humanité, dans toutes les directions que l'univers a créé, beaucoup se sont trouvés trop occupés par la gestion mécanique de l'acquisition de biens pillés, l'inexorable marche des vandales, que de signes perdus.

Parfois rien ne se posait devant lui, ou bien lui-même ne voyait rien, la phobie des agressions perverses qu'il était susceptible de subir de l'autre côté pouvait fort bien le rendre aveugle, il n'était pas vraiment guéri, il se sentait plus solide, mais une rechute était toujours possible.

Si un signe ne venait pas le secouer et diriger ses forces vers la vallée habitée, seul, il digérait son immobilité, il ne voulait plus souffrir, la pluie alors tombait à point souvent, mouillait, déformait, corrodait, transformait toutes choses, vivifiait tous les fibres, sourçait tout être.

Seule l'eau de pluie, l'eau ruisselante, parce qu'elle nettoyait, effaçait, nourrissait, le renvoyait de l'autre côté, sans aucun signe, les jours de pluie étaient particuliers, plus de gens étaient visibles et se retrouvaient dans les lieux communs de leur culture, les bistrots.

Il pouvait laisser se noyer ses effrois dans d'improbables rencontres pour d'éphémères sympathies, de toute façon, il n'était guère outillé pour rester la journée entière de pluie dans sa Yourte, dans son ennui, dans sa misère, les instants sont parfois si longs à passer.

La contemplation a ceci de bien qu'elle fait s'oublier et désagrège les souffrances, il n'est jamais inutile de s'emplir de la beauté de ce que l'on voit, cela demande un peu de temps, un repli nécessaire, une pause, une halte, un oasis, *Comme l'aube au dessus de l'océan qui roule.*

Le temps de se faire à manger, de se reposer, de sentir, toucher, goûter, percevoir, frémir, au matin une surprise, une transformation subite opérée de nuit fait éclore les clins d'œil, un oiseau est là, on a le temps de s'émerveiller, le temps de voir, de s'imprégner, le temps sans horloge.

Le temps redevient une respiration, le temps qu'une pomme en tombant devienne pomme à nouveau, ou sous un ciel étoilé, par temps doux, pouvoir constater la puissance constructrice du temps allié au travail de l'Homme, admirer à la lune les millénaires murettes de pierre ardéchoises.

Lorsqu'il pleuvait et tout le temps de la pluie, il n'y avait plus aucun signe, aucune trace à suivre, au contraire, il ne fallait pas, ce serait se perdre à coup sûr, la pluie lessivait, alimentait, la pluie était en l'air, mais tombait lourdement, et ne venait pas se poser devant lui comme un signe.

Aux moments de pluies étaient réservées les rencontres, les espèces s'abritaient pour la plupart, en se rassemblant, c'était propice à la vérification des apprentissages mutuels, à l'échange des informations, des signes de reconnaissance, l'eau annulait les signes.

Des espèces au contraire sortaient, s'exposaient, poussaient telles les salamandres solitaires, tels les champignons clairsemés, il pouvait être l'un comme l'autre, abrité, rassemblé, sauvant, ou exposé, fragile, prêt à être cueilli, prêt à être utilisé, à être sauvé parce que utilisé, donc utile.

Mais il ne pleuvait pas ce jour-là, il ne pleuvrait pas sans nul doute, il n'y avait aucun vent, aucune espèce volante n'avait croisé son attention ni ne s'était posée significativement devant lui, jamais il n'aurait su dire ce qu'un signe se devait d'être, ni comment le reconnaître, c'était.

Ce n'est que lorsqu'il apparaissait qu'il le reconnaissait à coup sûr, pourtant il en avait vu passer et de toutes sortes, depuis qu'il avait trouvé ce refuge, son abri, sa source de restructuration personnelle, sa cabane dans les arbres, au cœur des sources de verdure, dans la plénitude boisée.

Il se sentait en sécurité, en état de fluidité, plus rien de néfaste ne pouvait lui arriver, rien de main humaine, en tout cas, il se sentait protégé comme jamais, intouchable, il se tenait accroupi sur ses talons et attendait, dans un avenir des plus placide, les signes ne tarderaient à venir.

Dans le souvenir entretenu de ses rêves, avec pour compagnons les animaux de la montagne, devant la beauté cruelle des fleurs précoces, la majesté des arbres dénudés dont les bourgeons verdissaient de jour en jour l'affermissait, les plantes le soutenaient, il respirait vers l'avenir.











## ***Paris pauvre***

Il pensait, lentement, prenant garde de ne pas se laisser happer par une émotion particulière, laissait se déployer ses énergies internes, sans retenir, en lâchant, laissant passer toute source possible de souffrance, des évocations de ce qu'il avait été, avait vécu, venaient le lanciner.

Parfois il les écartait d'un bref mouvement du menton, parfois il se jouait d'elles ou bien se laissait envahir, selon l'humeur et l'énergie présente, en tenant constamment ses émotions à distance, la respiration de sa mémoire horlogeait sa vie dans les aléas des équilibres rompus.

Il pouvait rester longtemps accroupi, peu importe le temps, de ce côté-ci, le temps n'avait pas la même dimension, rien n'était calculé en heures ou en horaires, le temps existait bien, mais il n'avait plus de mesure, son aulne était l'impalpable, discrète alchimie du vide omniprésent.

Parfois, il provoquait les souvenirs pour se désennuyer, pour s'émouvoir encore, pour retrouver le chemin de ses troubles, en contrôlant pour ne pas se faire submerger, c'était trop douloureux la plupart du temps, la mémoire a besoin du négatif de la vie, pour en tirer les leçons.

Les détails s'étaient délavés à la lessive de l'oubli, mais restait l'impression générale, le fil aboutisseur de l'écho du passé, il recomposait, tentait de percer le voile, d'aller plus loin dans la réminiscence, décortiquer le vague, retrouver enfin l'exactitude adéquate d'un moment.

Un état particulier de sensations, des mini dosages hormonaux précis, des molécules de parfum mélangés, une vieille odeur de moquette de salle d'eau, ce souvenir-là lui plaisait bien, il était complet, il était une époque de sa vie, un moment complet de son histoire révolue.

Les moisissures diffusaient dans tout l'appartement, quelques mois avant le grand hiver 1984 où la condensation avait givré de plusieurs centimètres sur les fenêtres des mansardes mal chauffées des nouveaux pauvres parisiens, c'était leur nom médiatique, c'était donc la fin de l'été.

Un petit groupe de marginaux de la capitale cherchait à ouvrir un squat pour abriter ses idéaux, insoumis à tout et donc à l'injustice, ils tentaient d'occuper par la ruse et la faille juridique tout bâtiment vacant pouvant servir au logement et à diverses activités, Arthur les rejoignit.

En attendant, ils s'entassaient chez les uns, chez les autres, chez ceux des autres possédant encore un abri, les locations étaient déjà hors de prix, pour ceux pouvant se prévaloir d'un salaire, et les emplois introuvables, ils étaient sans l'un et sans l'autre, de bons et braves précaires.

Sous ces auspices et dans ces conditions, Arthur avait suivi Petit Bonhomme, une de ses amies était partie en vacances en prêtant son petit deux-pièces, elle avait de longues vacances, c'était bien, un refuge temporaire avant de nouvelles recherches, une tranche de vie parisienne.

Les feuilles de cannabis dentelaient la lumière sur le balcon de la pièce d'entrée, contre la fenêtre ouverte une table ronde accueillait, l'odeur de la moquette se mêlait à celle de la litière du chat et aux parfums fleuris des pots de pétales en osier, disposés sur les étagères de pin blanc.

Le placard tenant lieu de pièce d'eau contenait un bac à douche, un lavabo et un toilette à sanibroyeur, sans oublier le demi-mètre carré de moquette et la litière, porte fermée cela devenait supportable, presque raffiné, à la condition de rester du bon côté, au plus près des fenêtres ouvertes.

Se mettre sous l'eau, dans cette pièce sans aération, donnait vraiment l'impression de s'enduire de puanteur, mais la copine avait l'air de tenir à sa moquette et à la litière de son chat, l'eau croupissante du tonneau de métal, aux relents acres de rouille, sentait presque bon en comparaison.

Il lui suffisait de la vider et de la remplacer par de l'eau fraîche, opération plus simple qu'un changement de moquette, la petite cuisine donnait sur la rue par la fenêtre constamment ouverte et une chambrette prolongeait la pièce centrale, à l'opposé, derrière l'étagère en pin du nord.

C'était petit, coquet, et par cette période de l'été nécessairement aéré à fenêtres grandement béantes, donc bruyant, c'est-à-dire très parisien, le souvenir venait de là, du vent frais et du soleil dans le nez, lorsqu'il s'était effondré en larmes comme un moufflet rudement sanctionné par erreur.

Il était assis à la table ronde, tentant de ravalier ses pleurs, l'esprit déculotté, le coeur électrochoqué, l'estomac retourné, Arthur accepta ce souvenir de souffrance tel un pèlerinage aux fantômes du passé, cela ne lui coûtait plus rien, heureusement, c'était il y a bien longtemps.

Reine, sa reine, dont ils étaient tous amoureux, Reine se faisait lentement pousser sur les glissières de la jouissance par son nouvel amant, là, dans la pièce à côté, sur le lit non défait, elle avait voulu qu'il en soit le témoin involontaire et pris au dépourvu, mystère d'un phantasme féminin.

Il n'avait même pas pensé à souffler la chandelle et à sortir de l'appartement, cela avait commencé par des petits gémissements, il s'était précipité par la porte entr'ouverte, elle l'avait appelé, se leurrerait-il, ne devait-il pas la protéger, garder la porte de la chambre, puisqu'il l'aimait ?

Il s'était arrêté, net sur le seuil, devant la vision de Bablous de dos jouant le missionnaire triomphant sur le ventre étalé de Reine, haletante, la tête renversée, râlant en cadence, sa méprise le surprit, comment avait-il pu confondre, l'amoureux est aveugle, et de plus sourd.

Sa pudeur vivement heurtée, rougissant de honte et de désir, il se recula et tira la porte en douceur, une bouffée de désespoir absurde l'avait promptement assis sur la première chaise venue, accoudé à la table, respirant difficilement, moralement asphyxié, englouti, démembré, abruti.

Les cris s'amplifiaient, elle jouissait bruyamment maintenant, le grincement de la porte l'avait déclenché, elle n'était venue que pour cela visiblement, s'envoyer en l'air devant Petit Bonhomme et lui, cela renforçait-il son plaisir, Petit Bonhomme n'en menait pas large non plus, pourquoi ?

Il faisait la sieste dans le canapé et s'efforçait de se donner l'air endormi, cela lui paraissait incongru, qu'en avait-il à faire qu'elle se fit hussarder quasiment sous ses yeux, c'était son plaisir à elle, non le sien, alors, pourquoi ces larmes d'enfant châtié, incongru chuchotis mouillé de dépit ?

Mais pourquoi ne l'avait-elle pas désigné, pourquoi ne faisait-il pas parti de son jeu, Arthur ne parvenait pas à comprendre, les rejets odorants de la salle de bain lui moisissaient cœur et âme, il avait eu le sentiment d'une exclusion, qu'avait-elle voulu lui dire, que lui avait-elle demandé ?

La raison au bord de l'immensité cosmique, son entendement était submergé par des réflexions confuses sur le bien-fondé de l'amour possessif, il chassa le souvenir d'un mouvement de sourcils et se secoua, s'il aimait Reine à ce point, que ne chérissait-il son extase, et son amant ?

Ses pensées voguèrent, combien de temps pourrait-il rester, rester là, Arthur ne savait même pas ce qu'il identifiait par ce là, était-ce là maintenant où il s'accroupissait patientant après un signe, était-ce là, de ce côté-ci de la rivière, où il s'était protégé du monde des humains ?

Savoir s'il était laissé pour compte, exclu, mis à l'écart ou bien tout bonnement oublié, il se souciait peu, il avait eu le besoin de se mettre à l'abri des crocs, des coups, des griffes, des autres, et de ne pas dépendre de leurs méchancetés, privilégier la gentillesse, attentions premières.

Le chemin du dépouillement avait été long et il ne savait toujours pas ce qui clochait en lui, l'empêchait de participer aux usages courants du monde ordinaire, d'y trouver sa place, une toute petite place quelque part, un peu au chaud, ni trop aisée ni trop douillette, pour ne pas s'avachir.

Revenir régénéré, lavé, purifié, franchir d'un saut vigoureux ce petit ruisseau, dévaler le sentier à travers les buis, reprendre la mobylette, venir chercher la Yourte par la suite, et reprendre sa vie où il l'avait laissée, des choses simples, allons, du calme, il n'était pas encore prêt.

Il voulait la force et la sagesse, la plénitude et la richesse, *des choses nécessaires, Agrandir les esprits, amoindrir les misères*, non comme une mission ni même un devoir, mais un besoin vital pour se sauver lui-même et plus, renouveler sa vie, utile, fier et digne, la logique cosmique.

Il ne se sentait pas prêt encore à partir de là, son petit coin calme, son havre, même s'il n'avait qu'un mois pour décider de la suite de sa propre histoire, même si comme pour tout petit coin tranquille du monde moderne, il avait un propriétaire, attaché à la vacance des lieux.

Pourquoi et comment, pour en être arrivé là, une longue histoire, une longue série d'histoires, il préférerait ne pas y penser, pas maintenant, c'était sa nostalgie cultivée, son monde perdu, ses oripeaux de vie, son jardin en friche, il avait le temps d'attendre l'apparition d'un signe.

Tout avait commencé pour lui peut-être au cours de cet été 1984, comment être sûr, en tout cas il en avait souvent eu l'impression au cours de sa vie, mais est-ce que cela n'avait pas eu lieu plus tôt, plusieurs fois, à chaque fois où il avait survécu, poursuivi sa vie, ses expériences ?

Lorsqu'il avait milité pour le Mouvement algérien pour la paix et les libertés, ou plus tôt encore, lorsque, sur un coup d'ébrouage fou, il avait quitté la paisibilité toute programmée d'études supérieures et décliné l'invitation à devenir l'élite de la nation, juste quelques mois avant le Bac ?

Ou bien carrément à l'adolescence, lorsqu'il avait fait le Lycée Henri IV buissonnier dans le quartier latin en direction du mouvement Des Enfants et des Hommes, lié à la fameuse revue Possible, promotrice d'une éducation alternative, plus tôt encore, un rêve l'éclairerait peut-être ?

Pierre était un ancien chanteur renommé, il avait lancé un mouvement avec des enfants, soignait-il ses souffrances personnelles, le programme était ambitieux, l'ambiance était détendue, les mouflets, dont Arthur faisait partie, pouvaient s'exprimer en toute liberté, il avait été séduit.

On y parlait de donner la parole aux enfants, de les affranchir des us et coutumes des parents, de leur laisser la liberté sexuelle, de leur donner le droit de vote, de choisir le programme de leurs études, un petit journal avait même été fait, entièrement par les gosses, reliure comprise.

Il y avait participé avec enthousiasme, Pierre avait tenté de l'orienter sur une "Ecole libre" de type Summerhill, "l'école et la ville" dont il faisait la promotion militante avec un professeur de Faculté parisienne, mais c'était une école privée, et ses parents ne braderaient pas la Laïque.

Il avait donc continué Henri IV buissonnier, mais tout le désespoir dont il s'emplissait sans jamais pouvoir y échapper, à la chaleur de l'humanité de Pierre, avait semblé s'évaporer, il avait compté pour quelqu'un, avait été reconnu, il était devenu, et avait survécu, sauvé et utile.

Rue du Petit Pont, à l'entrée d'un des quartiers piétonniers de Paris, avait souvent été le commencement de ses dérives adolescentes, enfin un endroit où l'on pouvait échapper au bruit de la circulation, un autre monde s'était ouvert à lui, l'humanité était possible, il choisit de vivre, existant.

Il fallait avancer, se débarrasser de la cohue gluante du quartier St Michel et approcher du deuxième quartier piétonnier, de l'autre côté des quais de Seine, derrière la rue de Rivoli, à l'orée de la plate-forme Beaubourg, les Halles avaient bel et bien disparu, le marché se mondialisait.

Il y avait là régulièrement, à proximité de la petite église où l'on donnait des concerts d'orgue, un type s'appelant John Guen, à la différence des saltimbanques envahissant le parvis de Beaubourg quelques rues plus loin, lui était toujours bien habillé, babillait très feutré, en connivence.



Il donnait à son répertoire le ton de la confiance, de la plainte intime, du grincement social, si bien que son auditoire se faisait d'abord clairsemé, les gens ne comprenant pas tout de suite qu'il s'agissait d'un numéro, pour finir sous les bravos admiratifs, un chapeau tournait.

La plupart du temps, il semblait improviser, s'accompagnant parfois, pour seul instrument, d'une simple scie musicale, c'est-à-dire une égoïne coincée sur le dessus d'un tabouret et un archet de violon, aux accents du métal il mettait en mélodie la causticité de son verbe clair.

Ses réflexions étaient souvent comiques, jamais vulgaires, il aurait pu passer pour un philosophe exerçant son art en plein air face au public à la façon des antiques, la justesse de ses portraits vitriolés de la société faisait la joie des noctambules assemblés, régal de leur esprit critique.

Ce qu'il disait n'était ni très original ni très élaboré, mais dans sa simplicité, semblait une arme de plus aux nombreuses revendications populaires de l'époque, aussi les policiers tournaient souvent autour de lui, cherchant à empêcher son numéro par tous leurs moyens coercitifs.

Libération, libéraux rampants, rapportait le lendemain l'incongruité du libellé du procès-verbal avec amende, parce que l'attroupement aurait pu gêner le repos des riverains, par ailleurs ne s'étant jamais plaints, les pavés feutraient les pas, la nonchalance de la nuit diluait les fatigues.

C'était cette époque et ce Paris que vit disparaître sa jeunesse altière, vinrent les tourments de la pauvreté sans âme s'installant durablement dans toutes les mégalo-poles mondiales, devant l'indifférence impolie des prétendus déçus, revenus de tout, de la solidarité notamment.

Tout à l'attention intérieure portée à l'égrenage nostalgique des bribes décousues de sa vie, il rompit son pacte de sérénité accroupie et se leva, s'étirant, tardant à quitter son passé, poissé de nostalgie, dans une ivresse solitaire et découragée, le signe de ce jour-ci ne s'annonçait pas encore.

Les océans de tristesse sont faits pour naviguer dessus, à s'enfler de vertige, toutes voiles de conscience dehors, il tenta de s'extraire de ces dérives parisiennes singulières, il résolut de ne plus attendre et de profiter de la belle journée s'annonçant, avançant quelques pas.

Tout à coup, on s'y est tous mis, au karaté, à la savate, y avait des mecs avec des bâtons, des chaînes de vélo, des barres de fer, des boulons, on frappait avec tout ce qu'on trouvait, parfois à plusieurs sur une malheureuse caillasse ne demandant qu'à voler, ils ont reculé, le type débordait.

Ces fanfaronnades de lascars politisés résonnaient encore à ses oreilles, tant elles étaient courantes dans ces temps velléitaires, il aimait bien Paris la nuit, les gens étaient détendus, flânaient, il se sentait bien, la marche, les rencontres lui permettaient d'apaiser ses peines, les panser.

Il y avait aussi des rencontres jolies, curieuses, troublantes, inconnues des journées fades, les propos étaient plus libres, les contacts plus faciles, les verrous sautaient, c'était comme une danse de frôlements et de reconnaissances courtoises, un art nocturne ignoré des foules.

Et ainsi de rencontres en rencontres, il avait construit son être, modelant sa conscience, sur la place de la Contrescarpe, trois ou quatre cafés offraient largement leur terrasse aux touristes désirant se rafraîchir, il poussait son chemin, explorant le monde, faisant sa ronde.

Des badauds passaient flegmatiquement, quelques joueurs de boule au milieu de la place profitaient de la lumière dispendieuse des cafés et du réverbère, disputant le terrain aux clochards semblant faire de la figuration pour un film de Gabin, *ordre et beauté, luxe, calme et volupté*.

Puis, des jours et des jours, en vain, à chercher travail, logement, amitiés, sans trouver d'issue, abritant comme son ombre l'angoisse esseulée et aphone, comme endormie dans son être, il ne fallait pas se laisser aller, le métro était chauffé, le sac était léger, le futur tout au bout de la rame.

Ce n'est pas facile pour tout le monde, il faut être patient, se battre, trouver des solutions, tenir la durée, ce soir, il faudra rassurer le gérant de l'hôtel afin de payer la semaine avec quelques jours de retard, avec de l'argent ne venant pas, chienne de vie, au diable gênes et obstacles.

Et après, après, se présenter à une place le ventre creux, mal reposé, vêtements et volonté fripés, sans adresse pour recevoir un improbable courrier d'embauche, il décidait de passer ses après-midi à visiter la Butte Montmartre, vieilles rues, vieux Paris, il ébranla ses souvenirs du menton.

Debout, d'un coup, sans but ni espoir, son estomac gargouillait, il lui restait un peu de céréales aux protéines de soja du dîner de la veille, il avala froid en réchauffant un reste de tisane, sa Yourte était petite, elle abritait le peu de choses indispensables à sa survie, très peu de choses.

Une paillasse jetable faite de fougères séchées dont la montagne Ardéchoise était amplement fournie, quelques ustensiles de cuisine de type pique-nique, un duvet sac, un sac à dos, un réchaud de camping à gaz et quelques recharges, une lampe à carbure, le fourneau, le nécessaire, rien de plus.

Il s'était ainsi replié de toute méchanceté du monde, évidemment ce n'est jamais totalement possible sauf à disparaître psychiquement ou physiquement, la folie ou la mort, il avait trop peu d'humilité pour l'un et trop peu de courage pour l'autre, il avait déjà survécu à ces odieux choix.

Il lui avait alors fallu trouver de bonnes raisons de continuer de figurer parmi ses contemporains, tant la lassitude de sa vie, de toute vie, lui avait sauté au visage, tout à coup, c'était il y avait de cela à peine quelques mois, à nouveau désemparé, annihilé, comme perdu dans un marais.

Qu'avait-il donc fait pour, le même jour, devoir quitter sa maison, expulsé, et se fâcher avec sa compagne, remettant ainsi en cause toute une longue vie commune, leurs affaires étaient empaquetées et chargées sur le camion, il leur suffisait de trouver un point de chute accueillant.

Le camion était prêt à partir et sa compagne eut une réplique goguenarde et intempestive, alors on pourra dire qu'ils ne nous ont pas servi à grand-chose tes potes avocats, à nous l'aventure et la merde, ainsi lui parla-t-elle, la vexation de l'injustice l'avait éteint, il avait fait son possible.

L'avenir du monde et des Hommes lui était tombé aux pieds et il l'avait vu corrompu dans toute sa brutalité indigne, rien ne pouvait plus être vécu, il avait tenté tout les recours juridiques, et la réponse était tombée, sèche, *selon que vous serez puissants ou misérables*, ils devaient quitter.

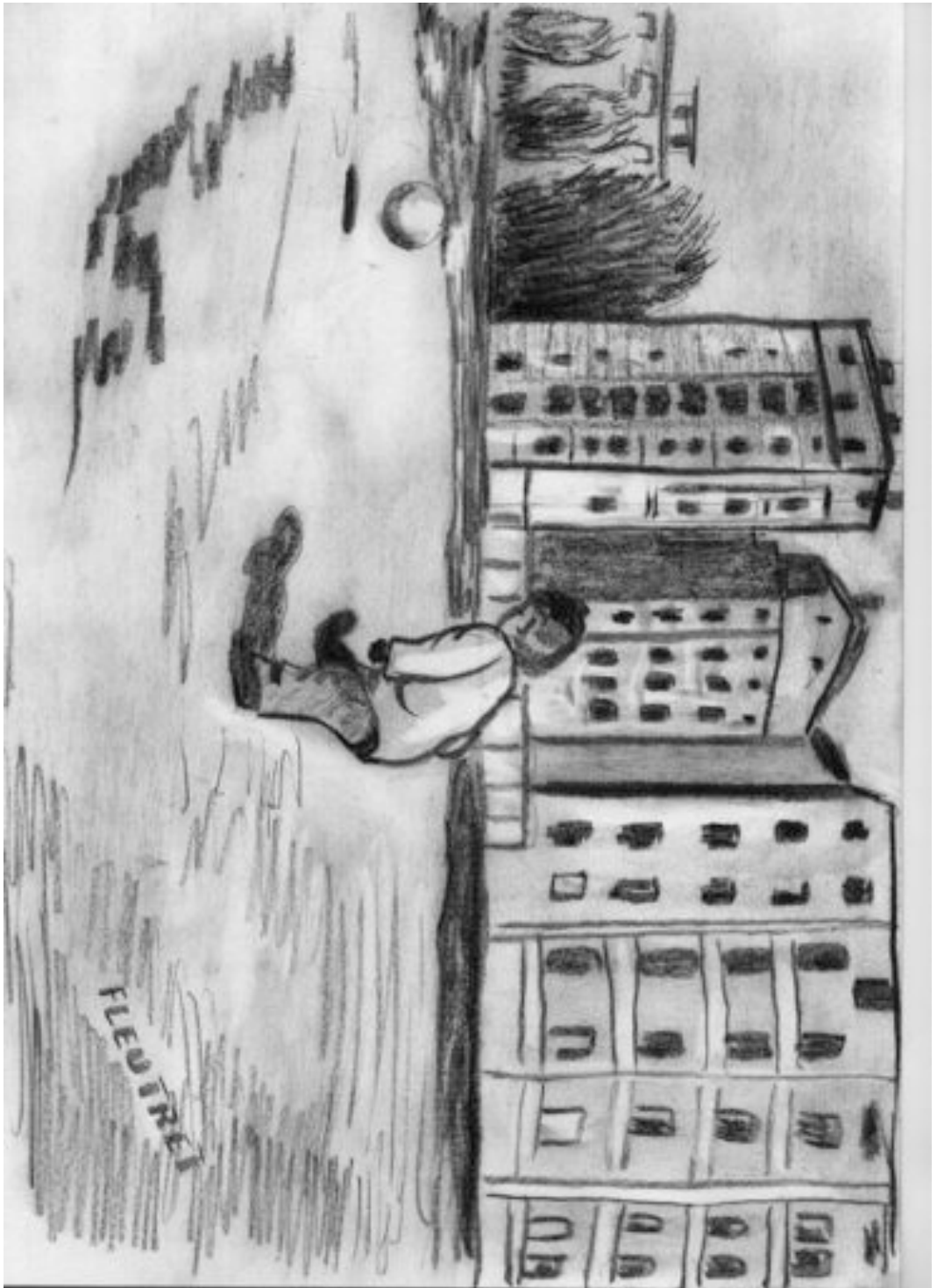
Malgré tous les conseils, rien n'y avait fait, la cour de justice sanctifiait l'injustice sociale, il n'y était pour rien et ses potes avocats non plus, fallait-il pour autant en rajouter une couche, au moment de rebondir sur du nouveau, la désolation l'avait enrobé d'une pellicule putride, même elle ?

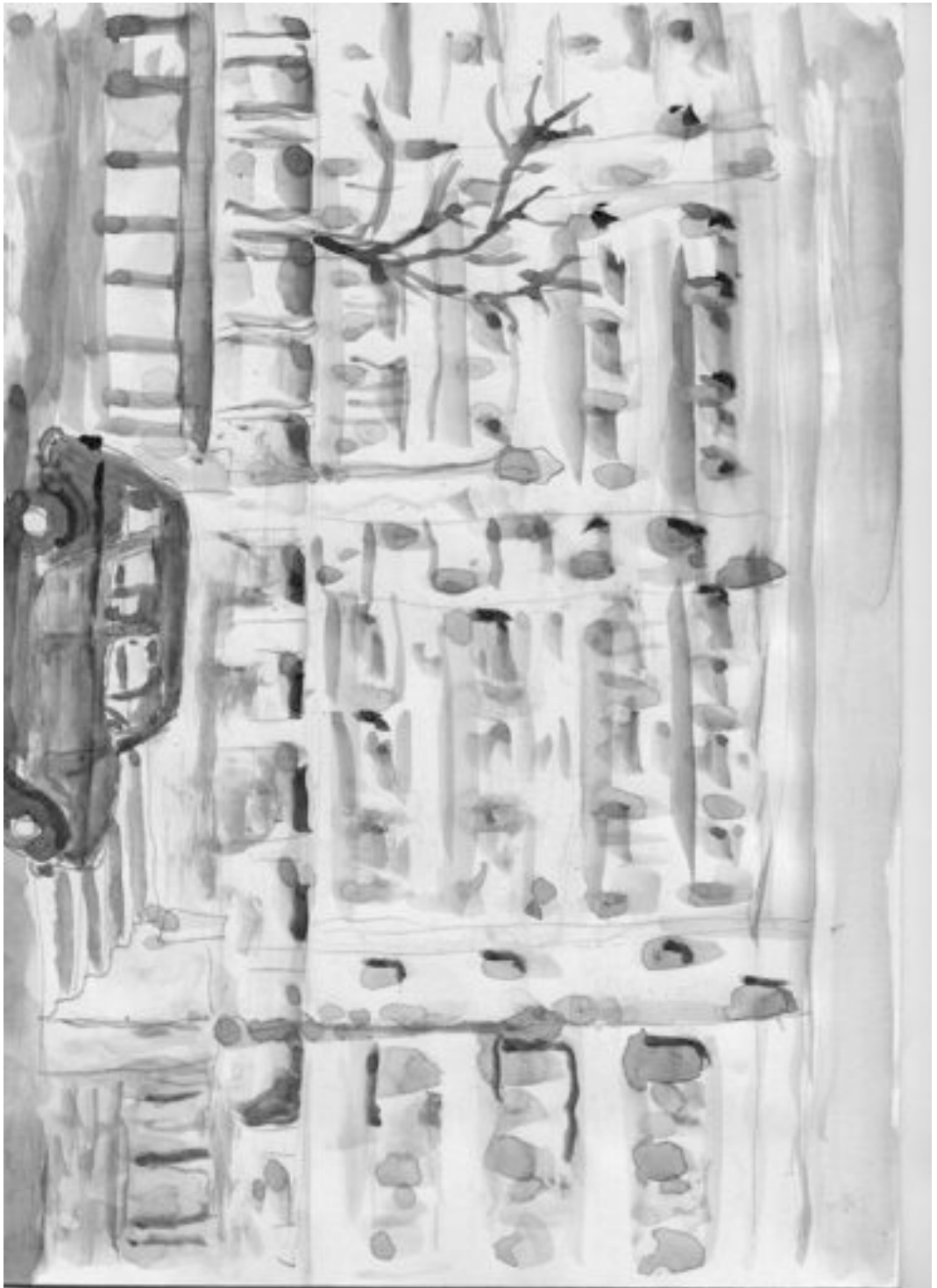
C'était là les joies de l'Ardèche, avait prétendu un Belge, riche propriétaire d'un hameau surplombant la Vôlane, regardant ses gardiens locataires s'escrimer à fixer une bâche de protection sur un toit en réfection, en pleine tempête d'hiver, il rigolait, leurs cartons d'affaires moisissaient.

Le toit n'avait jamais été réparé et les gardiens locataires, sauvant leurs affaires de la détrempe encourue, avaient rompu leur contrat avant la venue du printemps, plus souriant chez un propriétaire moins méprisant, il y avait eu le Mas, le bail était correct, ils pouvaient redémarrer.

Le premier propriétaire du Mas avait été très régulier et l'arrangement profitable, mais il avait vendu à un vacancier, Arthur n'avait pas les moyens d'acquérir, le nouveau propriétaire n'aimait pas les chèvres et désirait agrandir sa propriété, cela s'est fait dès l'exploitation agricole arrêtée.

Des rengaines anciennes ironisèrent sur des escaliers de la butte *durs aux miséreux, que la misère serait moins pénible au soleil, et pourtant que la montagne est belle*, alors, le signe vint, dans sa troublante majesté, dans une simplicité, comme l'eau coule, vivement.

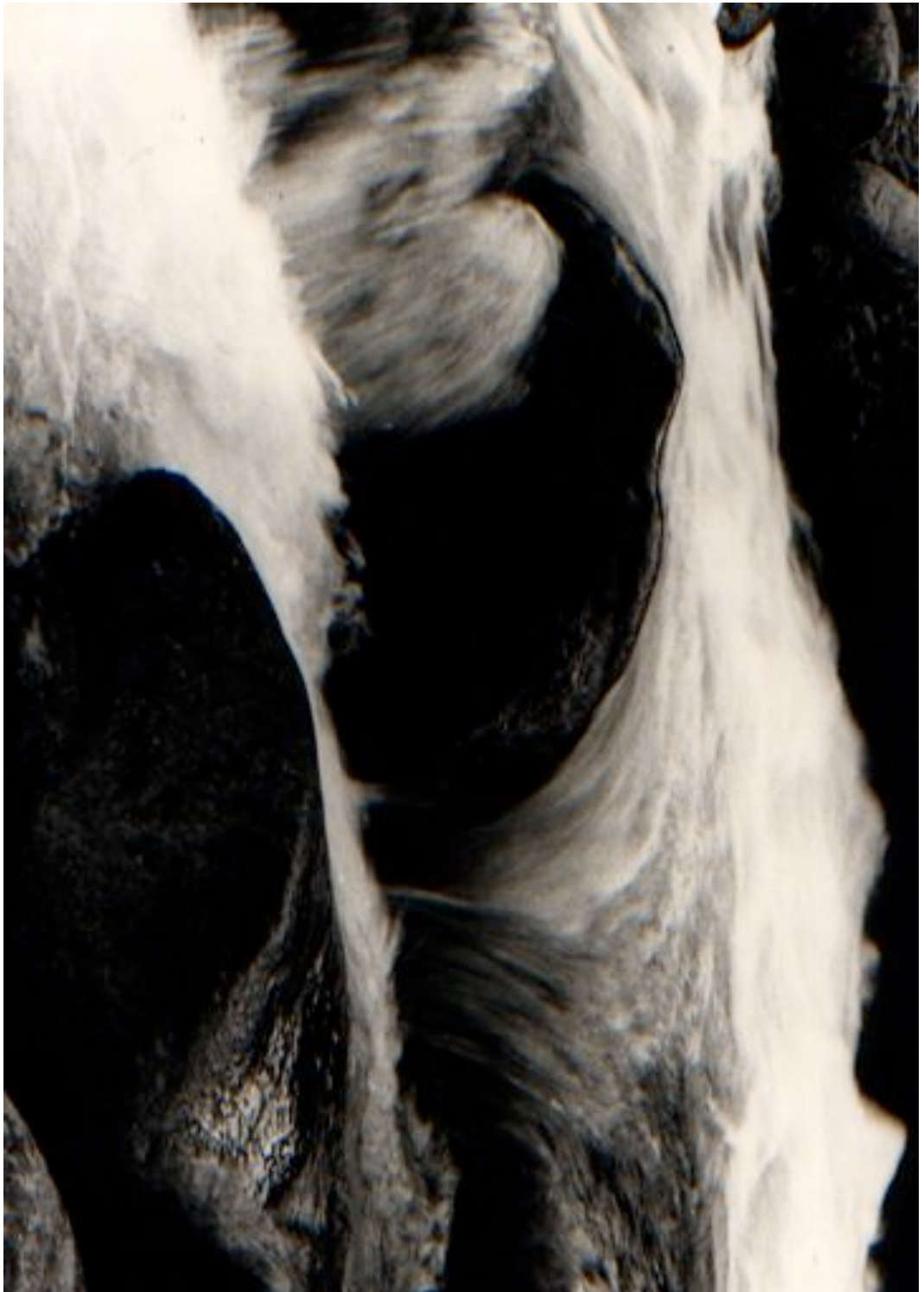














## ***Le jars***

Des feuilles rescapées de l'automne passé se déplacèrent en se suivant l'une l'autre, mues par une brise ensoleillée, vers lui, c'était le signe, il saisit son cahier de notes, son stylo, puis sortit, marcha à la recherche d'un rocher plat, petit promontoire confortable, vers la rivière.

Son stylo ambitionnait de se déplacer sur les feuilles du cahier sous le vent des souvenirs, il aurait aimé commencer son histoire par une phrase comme celle-ci, cela faisait des jours qu'il marchait loin des bruits et de la fureur humaine, la fatigue guidait ses pas, cela ne pouvait plus être.

Car nous étions dans une époque où l'on ne pouvait plus prétendre marcher des jours loin de cette cacophonie dantesque, l'activité humaine couvrait la Terre entière et jusque dans ses moindres parcelles arpentées géométriquement, ses territoires les plus reculés, ses passages dérochés.

Jamais le destin de l'humanité ne s'était autant mêlé au destin de la planète dont elle était issue, il marchait sans fin et sans faille, mais non depuis des jours, tentant de fuir les discordances effarantes, il hésitait, s'écartant des routes encombrées et des chemins passants, effarouché.

Sur le petit sentier que l'on aurait pu dire oublié, sans pour autant pouvoir préciser par qui, il posait ses pas avec précaution comme s'il découvrait un continent, il tentait de se modeler et de s'approprier cette impression fugitive de l'explorateur de contrées lointaines, démarrer une aventure.

Il s'était levé tôt, avait attendu les signes, avait fait son rangement quotidien et avait mangé, il s'était mis en marche, des buis et des genets entrecoupés d'églantiers et de bruyère bordaient ce sentier, le serpolet commençait à peine à répandre ses senteurs, il approchait d'une cascade.

Derrière le houx toujours vert, avant le petit chêne touffu, l'eau coulait, roulait des petites pierres, charriait des pommes pourries et des châtaignes véreuses, contournait des rochers, éclaboussait les berges verdissantes, la force requise de la vie l'imprégnait, il respira fortement.

Il était fatigué, mais non d'une marche ni d'une occupation encore moins d'une activité quelconque, il était fatigué de n'être rien nulle part, pour personne, réduit au regard sans bienveillance des autres, englué dans leurs observations et leurs commentaires rapides, simplistes, dévalorisants.

Pourquoi ce regard condescendant, voir apitoyé ou encore indifférent, lorsqu'il n'était pas hostile, s'était-il posé un jour sur lui pour jamais plus ne le quitter, qu'avait-il fait de plus ou moins que tous les autres, pourquoi toutes ces vies, tous ces départs d'un nomade fourvoyé sur la Terre ?

Il secoua la tête, une mésange multicolore se posa sur le houx, il fallait qu'il fasse le tri, qu'il laisse derrière lui cette fatigue, il lui fallait percer ce mystère l'enserrant comme une bulle protectrice, sur ce sentier peu visité, de l'autre côté de cette rivière, se trouver une raison de vivre.

Tout d'abord marcher, marcher pour penser, marcher peut-être pour se laisser aller, pour ne plus avoir de buts, être simplement présent, sentir, voir, entendre, goûter, toucher, aller effleurer les étoiles, sentir l'univers et retenir ses pleurs, guérir de la vie, boire à la source, affermir ses pas.

L'eau était à ses pieds, jaillissant en petites gerbes, scintillant sous les feuilles flottantes d'automne passé survivantes à l'hiver finissant, ruisselant de mousses multiformes, bruissant d'échos et de chuintements reposants, l'harmonie noble de la nature, le chaos travaillé par l'ordre étrange.

Quelques pas et il serait de l'autre côté, enjamber la cascade jaillissante, un pied sur ce rocher plat, saisir d'une main ce genêt dépassant, se rétablir sur la berge de gravier, quelques secondes pour inspirer profondément, s'élancer et franchir, la mésange se lissait les plumes, sans inquiétude

Il mit les mains dans ses poches et resta là un peu désespéré, avancer, reculer, ne sachant plus, la mésange alors s'envola d'un souffle anodin, comme si elle s'était étirée les plumes, plana quelques mètres, pour se poser en un coup d'aile sur le chêne vert, de l'autre côté, il la suivit.

Il franchit la rivière et sut que ce pas avancé presque sans y penser allait modifier sa vie, pendant une seconde particulière et magique, un passé s'effaçait derrière lui et un avenir pouvait se construire enfin libéré, du bruit et de la fureur humaine, c'est ce qu'il commençait à croire.

Il s'assit sur le rocher plat, les pieds pendant à la cascade, les yeux au vague, son cahier ouvert sur les genoux, alors sans crier gare il se déversa, sans retenue, sans quasiment jamais changer de position, dans une facilité inventive, feuille après feuille, il écrivit, il avait trouvé sa potion.

L'atmosphère prit peu à peu une autre odeur et les couleurs fondirent vers le gris, le soir mouilla la sécheresse du jour, oui c'était cela, l'humidité du jour finissant n'avait pas la même empreinte parfumée du petit matin sec, le frais survint, dans un frisson voluptueux, il s'étira.

La chaleur avait fini d'envelopper toutes choses de ses bouffées ensoleillées comme durant le jour, comme durant cet été où il avait décidé de faire une grande balade en forêt avec son chien, laissant la ferme, le Mas, comme ils disaient tous, à la merci de la vague de chaleur.

Lorsqu'il était revenu, il n'avait pu que constater le massacre, ignorant la canicule mais ayant parfaitement perçu l'absence inhabituelle du chien, gardien des lieux, le renard avait saigné le poulailler, des plumes et du duvet voletaient encore partout dans l'air frais et venteux du soir.

Un jars furieux et une canette apeurée, judicieusement cachée au sommet d'un poteau de soutien du poulailler, survivaient, une heure avait suffi, la basse-cour commençait à sentir le sang corrompu, après avoir enterré les martyrs, il lui fallut penser au devenir du jars, une sale histoire.

Hors le jars était inaccessible, indomptable sûrement, sur ses gardes évidemment, inabordable, insabordable, imprenable, plusieurs mètres le séparaient toujours de la moindre atteinte prédatrice, et les oies n'étaient plus là pour le détendre, il fallut trouver une solution pour la paix des lieux.

Ce fut la guerre, à outrance, sans quartier, pas de merci, la montagne résonna longtemps de la fureur brusquement déchaînée, jamais Arthur ne s'en sentit glorieux, les impératifs de la ferme avaient décidé de lui faire franchir un pas, donner la mort dans l'aveuglement nécessaire.

C'est en le combattant qu'il le comprit, le jars était un redoutable et fier guerrier, il défendait ses plumes avec une redoutable efficacité, traumatisé par l'extermination massive de ses habituels commensaux, il était devenu dangereux, terrorisé, dans une course effrénée.

Au bout de son aile, il disposait d'un ergot, tranchant ou piquant ou simplement contondant, mais en courant en cercle, se dandinant, l'aile déployée, cou tendu de démenche, sifflant de panique, jargonnant, forcené, il dissuadait tout être de s'approcher pour vérifier la véracité du danger.

L'ergot était une épée, une arme, un moyen de défense hautement sophistiqué et d'un potentiel sauvagement blessant sans aucun doute, l'animal ne pouvait survivre dans ces conditions, son sort était malheureusement scellé, il fallait en finir, accomplir les destins, répondre à cet appel.

Arthur passa un jour plein en travaux d'approche réguliers et méthodiques, tentant désespérément le cessez le feu unilatéral, s'accroupissant hors de portée, patientant, observant, démuné d'intentions guerrières, empli d'esprit de concertation, pacificateur, mais nulle paix ne vint.

Le jars était alarmé, infernalement bruyant, épuisant, incertain, même le chien rusait avec son ombre avant de traverser prudemment le jardin, le potager devenait un terrain miné potentiellement générateur de blessures non identifiables, une insécurité palpable, une menace assurée.

À la moindre approche, ne serait-ce que d'un oisillon maigrelet, le jars manifestait son hystérie, se déployait, et son aile majestueuse fouettait l'air telle une faux fermement tenue de main de maître faucheur, tenant tout individu en respect à plusieurs mètres à la ronde, un domaine condamné.

L'horreur parfois se joue des intentions pacificatrices, confronté à l'épouvante véritable l'esprit humain se surprend à envisager des solutions ultimes immédiatement rejetées hors ces contextes rares, c'était malheureux, mais cela n'était plus possible, l'effroi s'imposait, définitif.

Le jars est réputé fidèle à ses oies, ils forment ensemble un jeu, aucun nouveau harem ne pouvait garantir une accalmie ni se trouver en sécurité, aucun retour en arrière n'était envisageable, il fallait agir, se prémunir, s'armer, combattre et vaincre, le raccourci des civilisations victorieuses.

Arthur rompit alors ce jour-là son pacte pacifiste intérieur, le cœur très gros, allant chercher au plus profond de lui-même la force des barbares antiques, il dut commencer par combattre ses propres aspirations, avant d'entrer dans l'aire du combat, résolu, implacable, terriblement contraint.

Un vieux couvercle de lessiveuse en acier galvanisé et un manche de pioche le promurent chevalier, l'arène fut préalablement restreinte au potager, grillages réparés, toutes ouvertures clôturées, sans fuite possible, le jars était cerné, il fallait oublier tout ce qui est cher à l'être humain.

Au vu de la résistance acharnée de cet animal ordinairement si paisible et protecteur des lieux, lors de la journée de la tuerie sanglante, le renard fut bien goupil de ne s'y froter point, soulevant un voile de poussière, la bataille fit rage, durant de trop longs instants Arthur se surpassa.

Son esprit se refusa au souvenir exact du nombre de coups dans le vide, sur des cailloux, sur le cou du glorieux volatile, la misère au cœur, sueur au front et suées dans le dos, Arthur trouva la faille, estoqua, tailla, et estourbit, le temps avait disparu avalé par l'indescriptible tuerie.

Quand enfin la poussière retomba sur le champ de l'inégale bataille, que l'essoufflement s'atténa, que les ailes faiblirent, que les pattes commencèrent à trembler, après la mise à terre, le couteau long de cuisine préparé à cette fin morbide trancha le cou dans une mare de sang.

Arthur ne put faire rôtir l'animal, occupé à se remettre de ses émotions dans les bars du pays, sa compagne s'en chargea, ils furent sept à déguster le festin, chacun se souvient encore de cet anséridé indestructible mais si doux à cuire et à manger, ripailles arrosées, remords atténués.

Il n'y eut plus jamais au Mas de ces volatiles si connes qu'elles marchaient sur leurs oeufs parfois, ne voyant pas leurs pattes, tâtant le sol pour avancer en se dandinant, stupides devant le renard, c'était la tombée du jour, Arthur referma son cahier et redescendit le long de la rivière.

Avec les quelques raves et les radis dans le potager sauvage arrangé derrière la Yourte, et en fourrageant dans le panier en osier contenant ses réserves, il aromatisa un fricot de riz pour quelques repas, la frugalité était son ordinaire et la simplicité volontaire était son contentement.

Du ballot de tissu suspendu au mât central de châtaigner, il sortit une miche d'un pain maison qu'il découpa, avec quelques tranches fines d'un quart de jambon cru, il se calerait les dents en attendant le terme de l'appétissant mijoté, il aimait ces moments d'attente quand l'appétit naissait.

Le fourneau de tôle fumait très peu et une chaleur agréable ouata l'ambiance intérieure de la Yourte, la flamme blanche de la lampe au carbure pénombrait le doublage en couvertures de laine brute de mouton à la chaude odeur de bergerie et les senteurs de la rave aigrissaient le nez.

La lune éclairait triomphalement les vallées assoupies, scintillant les berges d'éclats d'argent, mouillant les à-vifs de rochers et de granit d'une mousse sombre, et il pensa de nouveau à ce jour où il avait dû se résoudre à interrompre la vie de son jars, obsédé par l'image sanglante.



Il avait fini par remonter de sa tournée des bistrots des vallées, au ralenti, et fin fait comme une queue ronde de pelle, s'amarrant d'une main faible aux piquets de la cour, scrutant dans l'obscurité venue les ravages de la guerre du jour, hébété, meurtri, épuisé, le vin finissait de l'enflammer.

Il avait dû se faire violence par tous les pores de sa peau, par toutes les connexions de ses neurones, forcer son caractère, se transformer en sordide et sanguinaire barbare, pourtant il se voulait paisible, si possible sage comme un vieillard de terroir, un paysan sans terres, de pays.

Il en était vexé, cruellement désappointé, horriblement déçu, de ce jour, il ne vit plus tout à fait les choses environnantes de la même manière, ainsi on pouvait vraiment prendre de telles décisions et devoir les appliquer sans faillir, et certains n'en n'imaginaient même pas la mesure.

Il était dans un état de non perception, d'absence d'ambition immédiate, de conscience d'un désastre imparable, mâchonnant de l'amertume, s'imprégnant des traces de l'irréparable commis, sans plus bouger, il humait l'horreur en spasmes visqueux, déçu au delà du possible.

Il ne se souvenait plus s'il pleura, mais la tristesse du monde l'avait happé, englouti, déstructuré, il eut le sentiment d'avoir déchiré un voile de l'univers et les lambeaux du cosmos le poursuivraient sans relâche, contraint à une redoutable conclusion, faut-il savoir tuer pour vivre ?

Il n'osait lever les yeux au ciel de peur d'être à l'origine d'une nouvelle catastrophe cosmique, le noir victorieux du soir l'enveloppait d'un rideau protecteur d'ombres sereines, il osait respirer sans bouger, sans penser, surtout ne plus penser, vide et fade, gris et vaincu.

Bien sûr, il ne remettait pas en cause le bien fondé de l'opération, le jars était foutu sans nul doute et il serait meilleur cuit que cru, à la ferme, on ne récompense jamais l'inutilité, les animaux ont une place dans une chaîne de production agricole, sinon on fait autre chose.

Il avait été secoué par sa propre capacité à se glisser dans les oripeaux du plus hideux des sanguinaires fous, hormis la résistance héroïque et terrifiée du bestiau, il ne s'y était pas attendu, il avait dû transcender ses facultés ordinaires, et malheureusement, pas le meilleur de lui.

Il avait respiré un grand coup, relevé la tête, à ce moment les lumières se promenèrent au-dessus de la crête de la montagne, suspendues, l'étrange association de mots, venue dans le trouble de ses idées tristes, par la suite, résuma le phénomène, un mystère féérique.

Il se détourna d'un coup du sang du jars, son attention désormais captive et tout les sens interdits de liberté perceptive, ce n'était pas possible, la sale journée continuait, pourquoi était-ce donc tombé sur lui, il est des jours où tout semble arriver, enduit de fatalité, capitulant, résigné.

Des cercles d'une luminosité nette se découpaient avec une précision industrielle dans le ciel, à l'orée de la ligne de crête habituellement limite des ombres visibles de la nuit, entre la terre et les étoiles scintillantes, sous la lune régnante, décor habituel des nuits, qu'était-ce donc ?

Les disques se déplaçaient en danses plus ou moins régulières, semblant hésiter à se poser, mus d'une énergie complètement silencieuse et inquiétante, leurs volumes étaient changeants, et le phénomène ne ressemblait à rien de connu ni d'enregistré, une scène feutrée, un prodige.

Il n'avait jamais véritablement connu la peur, ou plutôt en ce temps-là il vivait tellement avec une perpétuelle appréhension des choses, submergeante, recouvrant automatiquement toute autre source de sensibilité habituelle à l'ensemble des mortels, sensations engourdies.

Il avança donc d'un pas, mais prudemment tout de même, ce n'est pas parce que l'on a beaucoup de mal à percevoir une indication émotionnelle, parce que noyée dans un océan de souffrances indistinctes, que l'on est un crétin prêt aux périls, la curiosité le guidait, ne le menait pas.

Le danger ne se manifeste plus sous la forme d'un flot d'hormones animales soudain et bêtement subi, poussant à l'action défensive ou au retrait protecteur, mais comme un incident suscitant une réflexion dubitative, tout d'abord est-ce bien un danger, c'est tout aussi surprenant.

Il tenta un moment de faire l'inventaire des informations mises à sa disposition dans ce si bref temps de son passé récent, il avait tué le jars, bousillé sauvagement serait plus juste et il avait été se remettre de son accès d'affreuse bestialité au bistrot, mais maintenant il n'était plus ivre.

Le phénomène s'était complètement stabilisé, comme en apesanteur gravitationnelle, et il ne semblait pas devoir y avoir d'explication rationnelle satisfaisante ou permettant en tout cas de se mettre à l'abri d'un diagnostic de dérangement mental, il était fatigué, à bout.

Le voilà donc stupéfait, à supputer comme un inculte sur une manifestation originale et inconnue du réel usuel, largement parallèle à tout ce qu'il avait pu vivre jusqu'à présent, sans explication, sans aide, pas même de témoin sous la main, pas même le chien, endormi en boule.

Sa compagne était partie se coucher sans l'attendre, les plats sur la table étaient froids, et lorsque c'était comme cela, cela voulait dire qu'elle s'était occupée seule et à contrecœur des bêtes et des fromages, cela eut été une faute majeure de tact que de déranger son premier sommeil.

Il aurait quand même bien voulu partager et communiquer avec quelqu'un son étonnement et son ignorance, garder une trace de l'événement lui était impossible faute de matériel photographique opérationnel, l'insolite résiste aux temps et se fraie une place dans les souvenirs.

Il parvint malgré tout à s'endormir, comme un bienheureux d'avoir pu être témoin d'une exception magique au déroulement horloger de la routine habituelle, persuadé d'avoir eu une chance fabuleuse, d'être aux côtés des choses uniques, d'être au bon moment, au bon endroit.

Dans le courant de la nuit, une fraîcheur inopportune et inconfortable le fit se replier vers la maison, depuis le patio aux émanations paisibles où il s'installait parfois la nuit pour profiter des étoiles, la montagne avait repris son aspect assis de masse rassurante, le chien l'accompagna.

Le lendemain tôt levé, après avoir sorti toutes les bêtes et préparé les activités du jour, bu le café et s'être gratté cent fois la tête en regardant dans la direction de la vision de la veille, il résolut de s'en ouvrir à sa compagne, toute trace des anomalies avait disparu à la lumière du jour.

Ce fut une des scènes les plus démoralisantes qu'il soit et il ne convient pas de la raconter sans courir le risque de dévaloriser gravement les capacités de compréhension et de compassion d'une jeune femme pour autant pleine de qualités, Arthur lui pardonna en son cœur.

Mais puisqu'il n'était qu'un poivrot au bord du tremens en proie à un début de psychose mystique obsessionnelle, cela ne dérangerait personne, sans nul doute, qu'il aille soigner sa maladie parmi les humains ses frères dans des lieux particuliers où il sera entendu et compris.

Au bord de la fureur, de la rage et de la vexation, il préféra comme à son habitude ne déclencher nulle guerre et tourna les talons en direction du salvateur lieu de rencontre des oisifs et désœuvrés de la vallée, ils avaient très certainement vu quelque chose, rien n'est inexplicable.

Il lui fallut patienter un certain temps avant d'avoir le renseignement, d'autant qu'il ne revendiquait pas avoir vu quelque chose de si exceptionnel que cela, n'ayant aucune ambition particulière à se faire ridiculiser, échaudé par les vivacités matinales, curieux et prudent.

Mais quand on lui demanda poliment et très doucement s'il s'intéressait habituellement aux phénomènes atmosphériques insolites, il se tint sur ses gardes et resta un moment coi, ayant l'excuse de vider son canon de rouge pays, que savaient-ils, avaient-ils vu les lueurs ?

On lui conseilla d'attendre une semaine jour pour jour, à la même heure, pour constater la même apparition, vraisemblablement au même endroit, au moment et pendant la période où la nouvelle boîte de nuit du village allumerait à nouveau tout ses puissants projecteurs publicitaires.

Tout le bar fut prit d'un fou rire magistral, ils en hoquetèrent, il en fut fatigué des zygomatiques et des différents muscles du visage pendant plusieurs jours, sa notoriété et la sympathie naturelle qu'il inspirait dans la région s'en trouva nettement accrue, le rire est un bien commun.

Il oscillait ainsi continuellement entre marques d'estime amusée et indifférence vacharde, attitudes contradictoires ne lui semblant pas plus adéquates à sa personnalité l'une que l'autre, il ne dissuadait ni n'encourageait, la tranquillité qu'il recherchait désirait certaines discrétions.

Il faisait plus cas de ses qualités personnelles et de ses compétences que de celles des autres, jusqu'à preuve d'un contraire irritant, il faisait largement confiance, mais alors il valait mieux ne pas le décevoir par des humeurs viciées et déloyales, il n'oubliait ni le bien ni le mal.

Il se promenait dans la vie tel un gamin constamment émerveillé par les immenses possibilités de l'espèce humaine, pour le pire et meilleur, malheureusement il se sentait englué de plus en plus dans une époque en pire, comme jamais depuis la sortie hominidée de la savane originelle.

L'équilibre oscillant du fléau d'une vieille balance de marché résumerait bien sa conception interne de l'ordre convenable des choses, bien pesées, bien vécues si possible, ni trop fortes ni trop faibles, en instabilité entre le dominant et l'insoumis, neutre en option, soif de justice.

Pendant des années, il s'était mis à la tâche, avec sa compagne, laquelle lui apportait ce calme lui faisant défaut, et même en devenant polyculteur éleveur et vendant ses fromages de chèvre dans toutes les vallées alentour, la sérénité ne parvenait à s'arrimer, manque de certitude.

C'était plus qu'un manteau, plus qu'une enveloppe terriblement ajustée, plus qu'un état morfondant, plus qu'un ravage intérieur, plus qu'une glue poissante, plus qu'un acide dévorant, plus qu'une force rongeante, une asphyxie émotionnelle, plus, et pis quoi, en mourait-il ?

Il avait mis des années avant de mettre un mot sur l'envahissement de son être, sans qu'il n'en soupçonne l'existence tant il était né avec, une hydre immortelle, indescriptible, invisible, phénoménale, hypocrite, enfouie, inattaquable, la souffrance, seul le rire aux éclats le guérissait.

Combien de fois était-il resté ahuri, aphone, apathique, comme un stupide sans direction, à angosser de faire ce qu'il connaissait par cœur, apeuré de tout geste, restant immobile, comme pétrifié, connaissances enfouies, de longues minutes, autiste, dans l'imminence d'une catastrophe ?

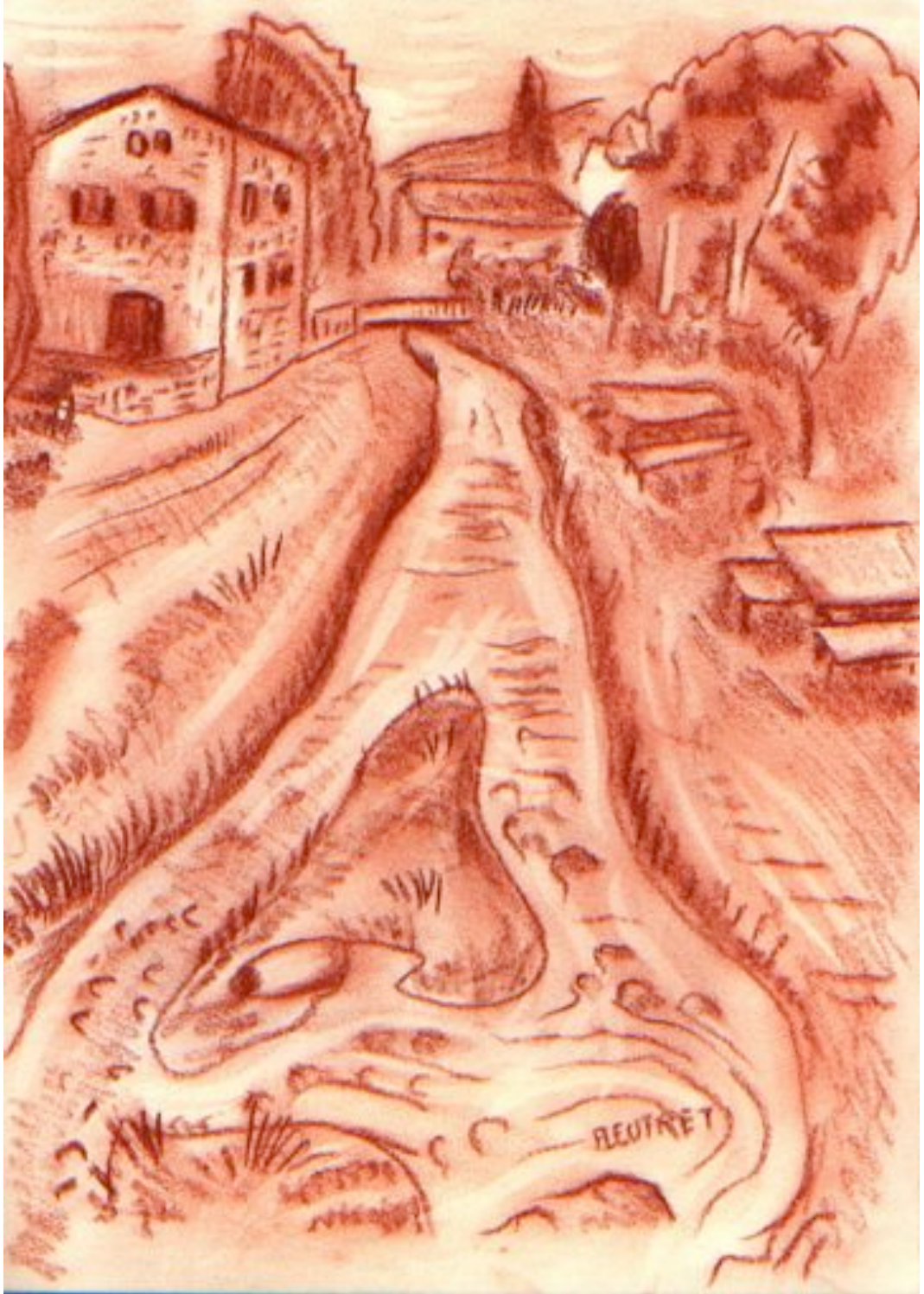
C'était sans doute cela le pire, l'effet pernicieux le plus intense, cette impression de ne plus vivre, et de ne pas pouvoir mourir pour autant, de ne plus être en mesure de créer, d'agir, de transformer, encore moins d'imaginer, les chercheurs se pencheraient-ils sur cet étrange phénomène ?

Cent cinquante mille secondes plus tard, et parfois bien plus tard, il lui arrivait d'émerger, de ressentir à nouveau une bribe d'envie de bouger, ou bien encore la nécessité impérieuse de sa survie et des engagements pris le poussaient littéralement à avancer, une bête à l'abattoir.

Il lui arrivait alors parfois l'étrangeté de se morceler, un double de lui, automatique et inconscient, fonctionnant aux réflexes primaires, prenait le contrôle sans erreur de l'opération à mener à bien, c'était très pratique, il avait nommé en anglais cette fonction, le stand-by.

Mais quelle était donc cette appréhension continue de ne rien pouvoir saisir, d'abandonner tout, de ne retenir rien, de ne plus vouloir construire pour ne plus être pillé, de refuser toute tentative de domination, toute incivilité affable, se soustraire aux arrogances, au défi de toute vie ?











### ***Le mâle dominant***

D'autres avaient la possibilité de faire autrement, et ne s'en privaient pas, il s'était toujours étonné que cela fut possible, les systèmes de domination utilisés appartenaient à la grande panoplie des siècles d'avachissement de l'humanité, depuis les empires initiaux rien n'avait changé.

Dans nos sociétés modernes et prétendument policées, cela prenait en apparence des tournures moins barbares qu'au cours des millénaires précédents, mais les dégâts que génèrent les injustices cyniques étaient toujours aussi effondrants, un gâchis d'énergies et de ressources, une gabegie.

Il s'était souvent confronté à ces pilleurs des savanes, imbus de leur médiocrité, juste bons à profiter des efforts et du travail des naïfs et déshérités ses frères, incapables qu'ils étaient d'apprendre la moindre connaissance utile, les prédateurs, sans valeur, sans morale, sans dignité.

Il s'en tenait soigneusement à l'écart, rusant parfois des jours, ou bien se coupant d'une ressource et de l'accès à une facilité, s'obligeant à imaginer d'autres solutions plutôt que de risquer de tomber entre des griffes d'accapareurs et de payer un service de rien par une trop forte iniquité.

L'habitude et les fortunes diverses lui avaient appris cela, il n'avait jamais eu la prétention d'avoir besoin de plus qu'un autre, bonne nourriture, vie saine, banquets amicaux et nid pour ses amours du moment, c'était assez possible sans besoin de se soumettre honteusement à personne.

L'un d'eux malgré tout avait retenu largement son attention, dans les tout débuts de son installation en Ardèche, c'était de loin le plus beau, un archétype, intrigué, il s'était volontairement placé sur sa route, pour mieux l'étudier, il n'avait pas été désappointé, un parfait cas d'école.

Plus que tout autre vivant au détriment de plus faibles, physiquement et psychologiquement, plus que les maîtres de la planète n'ayant plus rien à asseoir, possédant tout, plus que des nobliaux à l'ancienne manière pour qui tout est dû, même et surtout l'indu, c'était le mâle dominant.

Il était le maître de toutes les tribus d'hirsutes avoisinantes, ce milieu où logiquement ce genre de comportement aurait dû paraître le plus incongru et impraticable représentait son vivier de pêche le plus fécond, en toute-bonne conscience, dans la plus franche rigolade, un art.

Durant toutes ces années, la construction de sa maison ne lui avait pas beaucoup coûté d'efforts ni d'achats de matériaux, l'esprit de solidarité entretenu comme une valeur sûre était son plus profitable pourvoyeur de main d'œuvre et de savoir faire, tous avaient travaillé sans rechigner.

Il suffisait d'organiser placidement et ouvertement un déséquilibre d'équivalence de compétences constamment à son avantage et bénéfique, dans un système d'échange consenti au gré à gré où il convenait de ne pas jouer les comptables, c'était droit dans les yeux, et tout pour lui.

C'était un type fort en gueule et carré d'épaules, à l'allure avenante, bien campé, souvent jovial et entraînant, un bon compagnon, sans nul doute un candidat à l'amitié, avec femme et enfants pour la réalisation de ses plans les plus compliqués, maître, débonnaire, accueillant.

De prime abord et sans le connaître particulièrement, un bon bougre débordant d'idées intéressantes, toujours à mijoter un projet, novateur en tout, activateur d'énergies, le plus généreux et parfait constructeur d'un monde juste et humain, très convaincant autour de sa ruine à remonter.

Mais peu à peu la vérité se faisait jour, peu à peu les détails troublants s'accumulaient, peu à peu la distorsion apparaissait, et tous ces efforts s'agençaient parfaitement dans une logique froide d'anéantissement, une défaite outrageante pour l'avenir des pratiques collectives.

Mâle dominant était atrocement jaloux, mais ne le montrait jamais, on ne pouvait s'en apercevoir qu'en déduction, après une analyse approfondie des éléments perturbateurs de l'équilibre jamais atteint, comme un rêve toujours remis en cause, repoussé à plus tard, promis, jamais dû.

Mâle dominant ne dévoilait jamais ce qu'il convoitait, mais toutes ses paroles et toutes ses actions concouraient à se le procurer par ricochets finement calculés, un stratège émérite dans l'art de posséder tous pour posséder mieux, un spécialiste de la synergie positive, un profiteur mielleux.

Arthur avait beaucoup appris à sa fréquentation et savait désormais se maintenir à l'abri du désastre des manigances, c'était assez simple, il suffisait de ne rien posséder, de ne rien convoiter, le rideau protecteur était l'inapparence dans le réseau des échanges, la discrétion, le sain recul.

Dans les vallées où Mâle dominant avait ses entrées, un solide relais de ses opinions sur tel ou tel lui permettait de diffuser la moindre rumeur ou le moindre commentaire nécessaire à sa prédation du moment en peu de jours, bien des généraux admireraient, solide, rapide et efficace.

Longtemps après s'être réveillé du sortilège et de l'emprise, Arthur avait pu le reconnaître à de multiples reprises, quand une vallée jappait à l'unisson, Mâle dominant avait donné le ton, il ne restait plus qu'à sourire, et puis surtout fuir, la médisance moisit les rapports, occit la confiance.

Mâle dominant savait tout sur tout et ne faisait rien sur rien, s'il croisait un maçon, il connaissait tout de la maçonnerie, et il valait mieux ne pas le décevoir en lui opposant un savoir souvent pratiqué, les vallées le répèteraient, vous vous voulez commander, ne supportez pas de critique.

Le plus exceptionnel sans doute était la redite à la virgule près du même message dans le même moment par toutes les vallées visitées, la personne visée n'ayant jamais le loisir de se défendre, étant toujours absente lors des commentaires anodins sur elle, inéluctable et efficace infamie.

Si quelqu'un avait le projet de faire quelque chose, il suffisait de peu de temps pour que tous en oublient le concepteur originel, s'il venait à en parler, tous de répéter, mais c'est le projet de Mâle dominant, il en est où, demander du soutien alentour devient aléatoire, il n'y a plus de projet.

Si le projet se maintient et tente de devenir réalité, il devra apprendre à se construire contre tous, tant il contrevient soudain à toutes sortes de règles morales soudain établies par Mâle dominant, inconnues et jamais respectées jusqu'alors, oubliées par tous dès l'enterrement du projet.

La morale événementielle de Mâle dominant est élastique et connaît de nombreuses exceptions selon les intérêts momentanés de la prédation en cours, on n'autorise pas à chacun ce que l'on autorise à un membre de la tribu, et Mâle dominant décide, seul, ceci et ceux-là sont bons.

Si une idée est émise devant lui ou une information donnée, Mâle dominant n'écoute pas et détourne grassement la conversation générale afin que personne n'entende, au bout de quelque temps Mâle dominant donne une information et a une idée, les mêmes, il est le premier, habitudes.

Mâle dominant rigole de tout et de tous, car tout doit pouvoir être dit dans la plus grande des libertés afin de préserver l'intégrité et la richesse des rapports humains, ce qui suppose que lui et les siens du moment soient exclus de tout commentaire, clause essentielle, excluante, donc parfaite.

Mâle dominant aime bien les couples amis et se sent très proche de l'un comme de l'autre, mais il ne peut s'empêcher de soutenir discrètement la femme dans ses critiques amusées et murmurées sur son compagnon, il faut être juste, être un Homme civilisé, corriger ses moindres défauts.

La femme s'accommodait bien des imperfections inévitables du compagnon partageant sa vie, mais depuis un moment, dans sa tête, cela ne devient plus supportable, il faudrait que cela change, le changement est souvent fatal, l'harmonie initiale s'enfielle, il est là, console.

Mâle dominant l'avait dit avant toi, il le savait bien lui, il l'a tout de suite vu, mais vraiment tu ne sais pas entendre, le ton monte, la vaisselle vibre, la porte claque, Mâle dominant est obligé de passer la nuit sur place, la femme allait trop mal, heureusement, par chance, il était là.

Arthur en avait déjà rencontré pas mal de spécimens, mais des mécaniques aussi redoutables, efficaces et parfaitement huilées que cela, c'était la première fois, il semble qu'il faille toujours une première fois, pour toute chose, même de ce dont on se passerait, l'Humanité bégaye sa vie.

Mâle dominant possède des qualités exceptionnelles de destruction des résolutions échappant à son contrôle et à son bénéfice plus ou moins immédiat, si le plan perdure, il vitupère et disgracie l'intrépide, ses ricanements résonnent fort, on n'a eu l'audace d'ignorer son avis, on va voir.

Mâle dominant passe toujours beaucoup de temps à convaincre le monde de la bonne manière de faire, comme il le fait faire chez lui par les autres, et de la mauvaise manière de s'y prendre, comme cela se fait chez les autres, et il ne rit plus du tout alors, malheur aux incrédules.

Mâle dominant n'aime aucune idée de mise en commun de moyens collectifs, il n'y croit pas, une tribu hirsute sur le toit de sa maison pendant une journée entière à couvrir sa charpente, ce n'est pas collectif, heureusement, certains en prendraient l'habitude, en demanderaient.

Mâle dominant affiche volontiers son mépris pour toute personne travaillant, des esclaves, et ne leur reconnaît aucun droit à vivre en paix, ses valeurs flexibles lui permettront sans vergogne de disposer de tout ou partie de leurs biens, discrètement, mais sans remord ni pitié.

Mâle dominant emprunte volontiers les outils des autres, et rend facilement cassé, c'était du mauvais matériel, il n'aime pas que les pauvres puissent posséder, d'ailleurs il dévalorise volontiers l'instinct de propriété, d'autant plus si cela rend libre de se passer de lui, impardonnable.

Mâle dominant sait si bien trouver la plaisanterie dépréciative pour réduire d'un bon mot un rival, c'est toujours une franche rigolade si l'on n'y réfléchit pas, puis avec le recul, on s'aperçoit qu'il a su rendre l'assemblée complice d'une vilénie, trônant au milieu des consciences altérées.

Mâle dominant est toujours très pressé pour rendre un service en échange d'un mur remonté dans sa maison, il ne faut pas que cela traîne, cela devrait déjà être fini, si cela avait été mieux organisé aussi, pourtant le travail avançait bien, tout le monde s'amusait, trop bien chez un autre.

Mâle dominant a toujours des idées fabuleuses pour gagner du temps et faire un travail plus vite, sur un petit chemin de terre en montée, on fait passer un camion bien mieux qu'une voiture, voyons, ensuite la voiture ne passe plus à cause des ornières, et le camion n'est plus disponible.

Pour apporter du fumier à quelques kilomètres le camion ira plus vite qu'une remorque et plusieurs voyages, travail à la chinoise, mais le camion doit être chargé et déchargé, entretenu, la journée est passée sans souffler, les voyages permettaient de se reposer, rien n'est gagné.

Mâle dominant sait être particulièrement chaleureux et humain lorsqu'il a besoin de monde pour ramasser ses pommes, il sait être ferme et offensant au moment du travail, et être parfaitement disgracieux et insultant le travail fini, à déguster de la soirée conviviale, pour ceux qui restent.

Mâle dominant n'a jamais aucune hésitation sur aucun sujet, il sait toujours si parfaitement toutes les choses nécessaires à sa vie et celles superflues à la vie des autres, il a une connaissance absolue et innée de tous les thèmes connus et inconnus, il connaît bien son monde, le monde.

Mâle dominant sait impressionner à la perfection, lorsqu'il reçoit, avant de faire des travaux chez lui, il sait amadouer l'un, flagorner l'autre et conserver la maîtrise des débats en toute circonstance, valoriser ses amitiés, dans la mesure et le moment de ses besoins, un très bon convive.



Mâle dominant le dit aisément de lui-même, avec toutes les idées fabuleuses de son imagination, il lui manque le monde compétant pour les réaliser, il dirait tout ce qu'il faudrait faire, pas la peine de se mettre à plusieurs pour en discuter, il suffirait de faire ce qu'il dit, il surveillerait.

Mâle dominant ne parle jamais aussi longuement de quelqu'un que pendant son absence, il sait décortiquer toutes les âmes, toutes les intentions, il sait ce que les gens dont il n'a pas besoin sont vraiment, l'occulté derrière ce qu'ils montrent, chez les autres, ce n'est jamais très glorieux.

Mâle dominant persuaderait un mort de vivre si cela lui était d'une quelconque utilité, dans sa toute puissance souveraine, il se persuade lui-même de ses magies, il est le maître du festin, il dirige les éléments et les destinées, son puissant souffle conduit toutes les énergies, tous les destins.

Mâle dominant sait être généreux, et offre largement les rebuts usagés de ses possessions, il a donc un service à vous demander, il sera d'une amabilité complice et se fendra d'un compliment tempéré cependant par une critique acidulée, il a donc une idée à vous soumettre.

Mâle dominant possède des enfants, une compagne et des animaux, cela lui est toujours bien utile et aide à faire passer beaucoup de choses, comment en vouloir à des enfants, à un chien, des vaches, seriez-vous des monstres de vouloir les commander, des autoritaires de leur parler ?

S'ils cassaient chez un autre, c'était mal rangé, s'ils étaient désagréables avec vous, c'était mérité, s'ils répétaient les injustices de leur papa, la vérité sortait de leur bouche, s'ils se mettaient en danger, vous auriez pu faire attention à eux, vous n'aimez pas les enfants, vous les blessez.

Mais si vous avez la moindre critique à formuler à l'encontre de ce fonctionnement, vous êtes certainement jaloux, vous avez un sentiment rentré et pernicieux de frustration narcissique, un manque de reconnaissance, une blessure d'amour-propre, vous êtes pervers et dangereux.

Dans un monde où l'individualisme est survalorisé et où le résultat de la réussite sociale compte plus que la manière dont on y est parvenu, nulle doute que Mâle dominant figure en bonne place parmi les malhonnêtes gens bons, il a su se débrouiller, sa combine fonctionne, c'est efficace.

Arthur ne sait pas faire cela, il n'en fait qu'à sa tête, il impose sa manière de faire sur tout ce qu'il fait lui-même, il impose son aide, au bout d'un moment les enfants ne parlent plus que de lui, Arthur en était bien conscient, la maison de Mâle dominant était achevée, c'est fini les douceurs.

Mâle dominant doit être très malheureux, il ne sait pas se dominer, petit à petit beaucoup s'écartent de lui, vexés, trahis, la maison est finie, mais les amis n'y sont plus, Mâle dominant un jour vieillira, on le verra alors courir, poursuivi par le futur, plus jeune, plus dominant, plus mâle, plus.

Arthur s'est replié sans faire de bruit, il n'a rien à reprendre, rien à comprendre, en a-préhension comme à son habitude, avec une larme pour la convivialité saccagée, au revoir les enfants, vous saurez oublier, la jalousie d'un père dégrade l'existence, votre maison est belle, c'était pour vous.

Arthur se plongea la tête dans l'eau du bidon, se secouer, se secouer, arrêter de ruminer, de ressasser, une place possible dans une vie possible, avec une utilité nécessaire aux autres pour en retour assurer sa stabilité, c'est tout ce qu'il voulait, c'était peu, le minimum Humain, c'est tout.

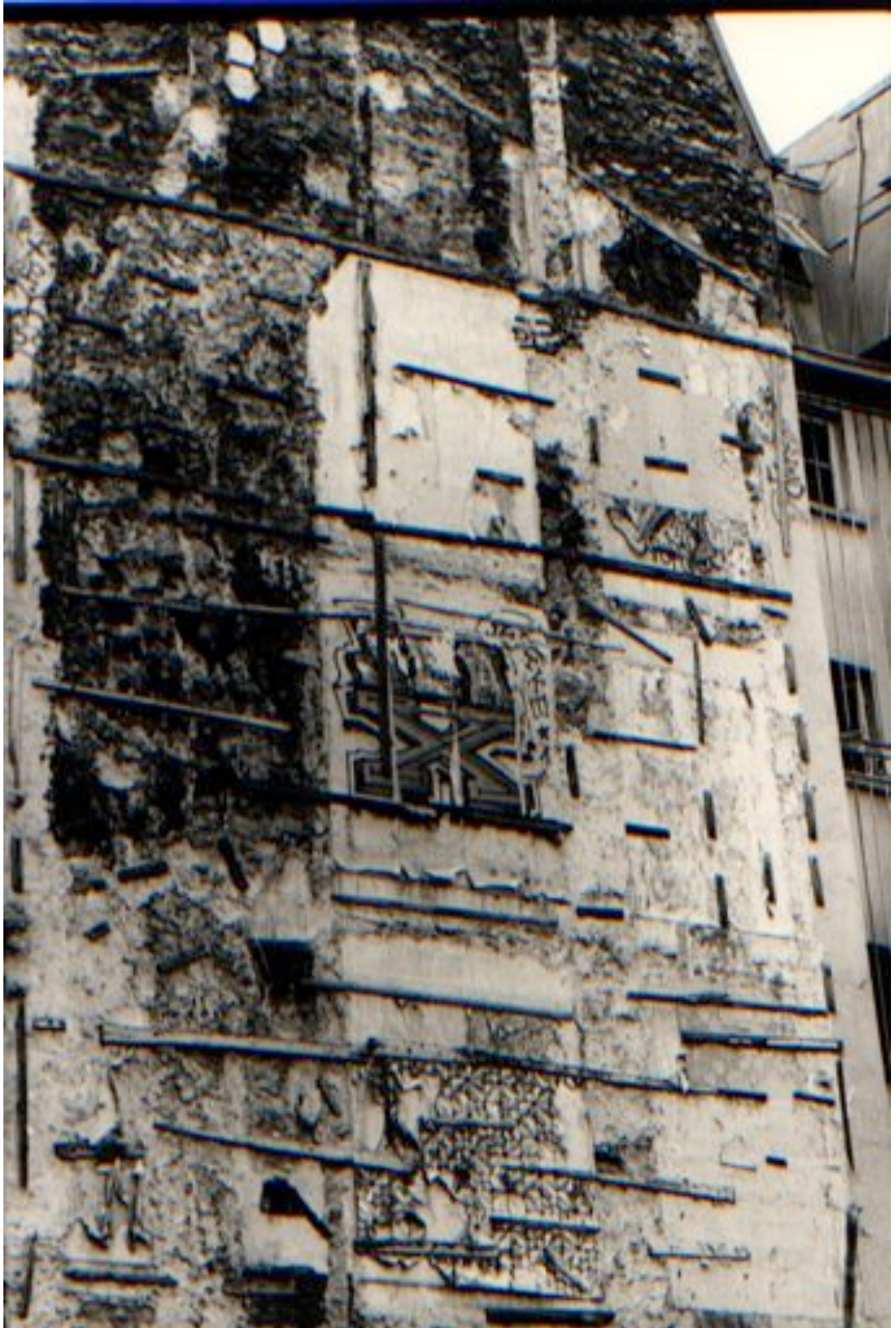
Le soir fraîchissait, le fourneau fuma un peu, par l'ouverture de sa tente il voyait les étoiles dans leur si lent mouvement apparent, ces boules de feu dense si anodines et figées émettaient leur lumière d'avant tous les temps humains, il frissonna d'immensité, le vaisseau Terre naviguait.

Le parfum du riz avait envahi son appétit, il mangea, presque reposé comme depuis longtemps, sa journée avait été bonne, il s'était senti en progression, le signe du jour suivant le mènerait-il plus en avant, sur son chemin d'Homme, il se coucha, il avait le temps, d'un rêve, d'une vie.









**Paris lutttes**

Il s'était beaucoup tourné et retourné durant sa nuit sans rêves, ce n'était pas par inconfort, il n'avait peut-être pas été si douillettement installé depuis longtemps, son agitation venait de l'obscurité de ses lendemains, le rêve vint meubler son relâchement dans l'assoupissement matinal.

D'une évidence criante, avec toutes les couleurs d'un film de grande qualité, avec un scénario façon Jacques Prévert, les éléments du rêve s'étaient déroulés sans jamais diminuer l'acuité de sa conscience, comme s'il avait été finement éveillé, fortement sensible et impliqué, en plein élan.

Le soleil était levé depuis longtemps déjà, au ressenti de la virulence de ses émissions chaleureusement réceptionnées par son épiderme, il resta un long moment allongé encore à réveiller le rêve dans sa mémoire, de peur de ne plus jamais pouvoir le visionner, par l'injuste oubli.

Arthur eut le sentiment d'une absence de hasard terrifiante, ce rêve lui était apparu, il devait s'en servir, il devait le noter dans ses détails les plus oubliables, dans ce rêve était sa vie, du passé au futur, son rôle et sa fonction, témoigner, ne plus jamais intervenir, laisser faire, mais tout voir.

Alors il se mit debout d'un coup de rein sec et entier, sa couette basculant à ses pieds, il était en pleine forme et chantonna en préparant son café provenant du commerce revendiqué équitable, sa journée à venir lui promettait la magie, il pouvait se passer des signes, il sortit son cahier.

Il retourna sur son promontoire dominant la rivière, la marche pour y parvenir lui mit les idées en place et calma les chaleurs de son souffle, il avait le temps de s'imprégner, de se couler, lové, comme une main se glisse dans un gant ajusté, il était le rêve, le rêve était lui, sa vie était sauvée.

Le rêve commençait à la chambre de bonne où il avait suivi Patrice en 1984, coincée sous les combles au 6ème étage d'un petit immeuble prolétarien, dans un temps ancien où Paris n'avait pas encore transformé ses pauvres en sans domicile fixe, ils s'étaient déjà largement présentés.

Patrice était cuisinier de formation, ses parents vivaient toujours en Touraine du côté de Montrichard, prononcez Monte Richard, il avait débarqué à Paris muni de son C.A.P. et accompagné d'une copine l'ayant quitté depuis, il était devenu solitaire, dépressif, souffrant, faisant souffrir.

Il avait travaillé comme cuisinier dans plusieurs bonnes places, à la tour Eiffel, à la tour Montparnasse, sur la butte Montmartre, mais comme il le disait lui-même, il ne fallait pas tenter de lui chercher les poux, à l'époque peu de travailleurs s'avachissaient comme de nos jours peureux.

La dernière place en date s'était séparée de lui sur un coup de frites, un client raseur et mécontent s'en était pris un plateau complet sur la tête arrosé de moutarde et ketchup, il y aura toujours des types imbus de leur éphémère position pour vous écraser, faut jamais se laisser faire.

Arthur acquiesçait devant l'indignation vivante, à l'époque c'était ainsi à Paris, où il était né, la fronde et la défense constante des plus faibles était inscrites dans l'histoire des murs et des porches, des courettes et des avenues, des bars et des squares, des fontaines et des bancs, tout en lui.

Ses origines maternelles étaient Morvandiaudes, les paternelles Bourguignonnes, pour l'heure il était veilleur de nuit depuis quatre ans dans différentes sociétés de gardiennage, il arpentait les couloirs désertés par la vivacité laborieuse du jour, armé d'une boîte ronde dénommée mouchard.

Mais il avait également été commis de cuisine, rénovateur d'appartement, vendeur de tableaux, électricien, enfin tout ce que sa force et ses capacités de travail lui avaient procuré comme moyens de survie, le travail salarié existait encore et son négatif le chômage, l'histoire n'était pas finie.



Il n'avait encore jamais connu les jouissances de l'intimité féminine, même sa fonction souvent attirée d'ami et de confident l'avaient largement laissé sur sa faim de mâle et avait mollement pétri son cœur, la dernière à vouloir son amitié était Reine, mais que lui voulait-elle en vrai?

Passé la porte, l'on faisait un demi-pas pour se retrouver à butter sur le matelas, un pas de plus sur la gauche conduisait à l'évier caché derrière le frigidaire authentique des années 50, entendez par là de la marque Frigidaire, dans un placard en bois brut, aux portes grinçantes.

Un pas encore dans la même direction, en longeant le placard ingénieusement aménagé se refermant entièrement sur l'espace cuisine, et l'on se trouvait à se courber la tête pour éviter la pente du toit devant la fenêtre, devant laquelle un vieux tourne-disque attendait le microsillon.

Une radio branchée en quasi-permanence sur radio libertaire, quelques étagères à vêtements dans le fond de la pièce et au-dessus du lit complétaient l'ameublement, Patrice tout de suite s'affaira, il bouscula du pied les affaires traînant à terre, les repoussant dans le coin le plus éloigné de l'entrée.

Puis en un tour de main habituée, il avait plié en deux le matelas renfermant une literie rudimentaire et installé une table basse formée de deux tabourets et d'une porte récupérée sciée en deux, avec deux autres tabourets pour s'asseoir, il était fin prêt à recevoir son nouvel ami de rencontre.

Arthur s'installa près de la fenêtre, à côté du tourne-disque, la pauvreté de l'endroit lui était tant habituelle qu'il n'y prit garde, il n'avait pas de goûts de luxe, juste des fantasmes parfois, les pays du monde s'enrichissaient, ils possédaient de plus en plus de pauvres.

Pendant que Patrice s'activait sur sa cuisinière alimentée par une bouteille de butagaz renouvelée mensuellement, Arthur partit à l'intérieur de lui-même, manière pour lui de digérer le nouveau, de le comparer à l'ancien, d'y trouver ou tout du moins d'y justifier sa place.

Il repartit très loin en arrière, il n'avait pas toujours été isolé, des rencontres, il en avait fait, il en avait provoqué, il avait agi selon ses conceptions de la vie, il n'était pas rien, il avait participé à des aventures significatives, avait son sac à dos de rêves, d'espoirs et d'inaboutissements.

Comme beaucoup, mais il n'en était pas conscient, pas encore, il avait ce besoin, propre à une certaine jeunesse chercheuse et découvreuse, de se sentir l'unique, le pionnier, là où précisément des centaines de milliers de jeunes devenus casés étaient passés avant lui, revenus blasés.

Mais il ne pouvait pas le savoir, les liens de la militance traditionnelle s'étaient rompus depuis trop longtemps, il vivait les affres perpétuelles et renouvelées de périodes historiques en périodes latentes des êtres rares, niés par l'histoire et nés d'elle, trop tard et trop tôt disait Hugo.

A quelques semaines près, il avait eu vingt ans au moment de l'élection triomphale du représentant de toute la gauche unie aux présidentielles, cela semblait si loin, il y avait trois ans à peine, et cela faisait des siècles que les socialistes étaient aux affaires du pouvoir.

Ils étaient en 1984 et tout semblait devoir se comporter comme si le livre d'Orwell prenait une résonance prophétique, on leur avait promis un monde magique pour l'an 2000, et ils n'auraient droit qu'au passé du futur devenu futur du passé, 1984 était réalisé, dans tous ses points néfastes.

Les communistes déjà avaient quitté le gouvernement, des siècles pour abolir la peine de mort, des siècles pour comprendre que toute cette gauche bidon c'était le versant social de la gestion des affaires courantes, rendre les déjà riches plus riches et les pauvres beaucoup plus nombreux.

Délibérément créés et soutenus par des puissances occultes pour accompagner dans la consensuelle paix sociale le démembrement quasi complet du statut social des travailleurs, afin de correspondre au plus vite aux exigences de restructuration des grossières puissances financières mondiales.

La droite usée n'aurait jamais pu aller si loin sans craquement de la société tout entière, depuis tous les journaux de grand tirage traditionnellement lu par la jeunesse subversive bassinaient à longueur de colonnes sur les hideux défauts des militants d'un monde plus humain, plus juste.

Il fallait désormais réussir des coups de fric, foncer dans la débrouillardise concurrentielle et libérale des loups gagnants et croqueurs, le visage cynique et profondément inhumain des années 80 se mettait impassiblement en place à coups d'images médiatiques successives.

L'image floue et dubitative d'un nouveau pauvre pas encore laissé pour compte tardait à prendre sa place dans le grand show spectaculaire marchand, c'est qu'à ce printemps 84 on n'avait pas encore eu l'idée de marchandiser la misère, les raisonnements étaient toujours anciens.

L'odeur caramélisée et piquante de l'oignon fricassé vint faire un rapide plongeon apéritif dans leurs estomacs creux, c'est bientôt prêt, un canon de rouquin, un p'tit gamay de Touraine étant donné mes origines, c'est ce que je préfère, Patrice hochait du menton et riait.

Ils parlèrent de vins, comme seuls les pauvres savaient le faire de tout temps, imaginant comment ça peut être bon, et finissant par se contenter de l'ordinaire grand public, puis tout en commentant radio libertaire commentant le monde, ils s'emplirent d'ivresse, et d'amitié naissante.

Ils parlèrent toute la nuit, Arthur rentra à son hôtel moins fatigué que d'habitude ce matin-là, son horizon s'était une nouvelle fois dans sa vie zébré d'une ouverture fulgurante dans un monde à découvrir et bâtir à l'image de ses espoirs et de son idéal, quelle histoire, quelle fin?

Son esprit bouillonnait, tout était de nouveau en route, lorsqu'il referma la porte de sa chambre d'hôtel et qu'il s'assit sur son lit d'une place occupant le tiers de l'espace, pour la première fois depuis longtemps, il n'avait plus d'angoisse, l'excitation avait réveillé la lueur de ses yeux.

C'était le matin d'une nouvelle direction dans sa vie, le premier jour d'un nouveau cycle, il allait jeter sa solitude aux orties, sa retraite avait suffisamment duré, il était toujours capable de rencontrer l'autre, à vingt trois ans, sa vie ne pouvait s'arrêter là, il fallait agir, il agirait.

Arthur avait été matinal ce jour-là, il sortait de son travail, il travaillait dans le douzième arrondissement derrière l'îlot Châlon menacé de destruction et rénovation, véritable cour des miracles médiatisée et abandonnée aux truands de la came, le temps d'évacuer les habitants.

La volonté toute puissante des marchands de mort et de sommeil affiliés à la mafia politique gérait la ville, les forces de l'argent étaient supérieurement organisées, elles laissaient aller le trafic de drogue, et la reptation délinquante débordait des caniveaux, s'installait, bon commerce.

Par l'action stratégiquement planifiée de la préfecture, et des médias, elle concentrait les camés dans l'abcès de fixation l'intéressant géographiquement, les immobiliers blanchissaient l'argent et payaient les politiques, accompagnant la valorisation des terrains, juteux profits.

Les politiques exploitaient le filon de l'insécurité, les couches moyennes peu à peu déménageaient laissant derrière eux des immeubles entiers propres au squat avec tous les trafics afférents, les immeubles étaient rachetés par ruelles entières et laissés à l'abandon, murés, troués, vidés.

La presse épaulait le biseness en publiant les photos chocs de rues dévastées où erraient des poignées de camés affalés dans les caniveaux, s'étant fait leur shoot sur place et les dealers regroupés, faisant leur négoce avec pignon sur rue manière de dire c'est là, marché ouvert, venez tous.

Quelques programmes de relogement pour les plus pauvres, s'ils pouvaient encore justifier de quittance de loyer, étaient pris en charge au compte-goutte par la préfecture, les autres se débrouillaient pour se reloger par leurs propres moyens, loin, bien loin, plus loin encore, plus loin.

Le quartier se dégradait rapidement, permettant les rafles et expulsions massives, vidant tout de tout occupant, la chasse aux juteux profits immobiliers pouvait commencer, tous se positionnaient sur les marchés de la Z.A.C. en finançant le parti politique octroyant des chantiers géants.

Arthur gardiennait précisément l'immeuble de l'annexe de la préfecture du département où se trouvaient les bureaux de relogement spécialement affectés à l'opération Îlot Châlon, il arrivait à Arthur d'avoir parfois à effectuer un remplacement de jour, bien pour observer.

Ces jours-là il était gardien huissier, il s'enquérissait de l'identité du visiteur, téléphonait au bureau demandé et introduisait la famille au rez-de-chaussée, au fond d'un couloir, ils venaient avec leurs enfants, leurs papiers à la main et leurs faibles espoirs vrillés au corps, se loger.

Combien en avait-il vu de ces groupes de familles fatiguées par l'attente interminable, aux bureaux des étrangers de la préfecture de police, aux bureaux de relogement, aux bureaux des ANPE ou des services sociaux, attendre et revenir un autre jour pour attendre encore, un logement.

Il manquait toujours un papier, quelle vie était-ce donc que cela, et quelle vie était donc la sienne, les jours indécis se succédaient les uns aux autres dans le plus mortel des ennuis, et pas le moindre souffle de nouveauté, un marasme sidérant, les bienfaits d'une civilisation performante.

Faire les mêmes gestes quotidiennement pour aller travailler de quoi gagner ce qu'il fallait dépenser pour s'entretenir et retourner au travail sans aucune possibilité de changer quoi que ce soit à l'organisation générale de ce train-train assoupissant, un plein épanouissement.

Mais garder l'espoir d'un monde à venir, à construire, nouveau et fraternel, débarrassé de la barbarie, des scories incandescentes de l'enfance de l'humanité et de son cortège ininterrompu de misères, toute une fête promise, éternellement repoussée aux calendes, un rêve actuel.

Tout un parfum aux effluves atrocement subtils flottait dans l'air du temps entre un vent d'infamies et des bouffées glaciales d'horreurs, l'indifférence dépressive de ces années-là le choquait, le cynisme des puissants devenait absolu, la manipulation majeure, l'apathie générale.

Si l'on n'y prenait garde la gauche au pouvoir dans les années 80 aurait tôt fait de déstructurer toute vie sociale et de détruire toute force politique d'opposition à sa gestion cynique des affaires, devant un peuple ébahi et muselé, l'aboutissement paisible des vieilles pratiques fascistes.

Le rêve l'avait amené tout droit au 17 rue des Vignoles, c'était là la seule porte ouverte qu'il connaissait pour sortir de la bulle asphyxiante dans laquelle il se trouvait, avec Patrice et leurs nouveaux copains ils allaient se battre, refaire toutes les luttes nécessaires, gagner la justice.

Aucun des habitués n'était arrivé, il avait traîné dans les impasses où certains des marginaux fréquentant régulièrement leur rade, bar sauvage et convivial, habitaient, ils n'étaient pas réveillés, la plupart n'émergeaient qu'à l'approche de l'après-midi, et se rattrapaient dans la nuit.

Alors il s'était retrouvé là, devant le 17, à se dandiner d'un pied sur l'autre, depuis combien de temps déjà, à travers les vitres sales, le tout petit local attendait les réunions, il s'ébroua, allons, comment passer le temps maintenant, que faire d'une existence où personne ne t'attend ?

Il se dirigea sans envie vers l'ancienne fabrique détruite dont ne subsistaient que les quatre murs et quelques morceaux de toiture, il se motiva douloureusement pour occuper sa journée à visiter les impasses de la rue, il y avait toujours de nouvelles rencontres à faire, des bribes de vie.

Il y avait un trou dans un des murs à l'arrière, caché par la profondeur de l'étroite impasse, il trébucha, désespéré, sur les gravats en tas jonchant le sol, par endroits épais d'un demi-mètre, en boue détremmée de pluie mélangée à des restes d'oripeaux d'ameublement et d'éboulis.

Au fond, c'est-à-dire sur la rue, s'enchevêtraient sur deux mètres de haut un fatras abusif de mille déchets industriels, gazinières, paillasses éventrées, sommiers brisés, planches calcinées, portes fendues, meubles fracassés et autres rebuts, le coffre-fort des marginaux alentours.

D'innombrables fruits du labeur incessant de récupération de Riton, la fourmi de l'improbable, c'était sa banque, au milieu trônait un canapé en skaï distendu, il s'avachit dessus, dans un sanglot, dans le grand canapé, il tenta de se libérer de toutes les larmes avariées de sa solitude.

Une larme par déchet entassé, et il y en avait dans la caverne d'Ali Riton, Riton, le vieil Henri Bouteiller était venu saluer à sa manière les jeunes nouveaux compagnons de la rue, il avait garé sa brouette au milieu de l'entrée vitrée du local et avait commencé à les haranguer.

Salut jeunes compagnons, c'est bien d'être venu renforcer le mouvement, on n'est jamais assez nombreux, je vous apporte le salut de tous les frères de la rue, votre arrivée est connue de tous, oui de tous, je vous ai apporté des affaires pouvant vous servir pour vos luttes, les gars.

Il faut se serrer les coudes, tenez prenez déjà ça, j'en ai encore plein d'autres, c'est fou ce que les gens jettent, cela peut encore servir, mais avec des petits gars comme vous, hein, et ben je suis sûr qu'on va faire du bon travail, tenez, prenez tout, vous pouvez compter sur moi.

Riton représentait pour tous un petit peu le grand-père déjanté, témoin des anciennes luttes sur le logement des années cinquante, il était le lien avec l'histoire, il habitait une impasse un peu plus haut, juste avant la ruelle des Anarchistes espagnols de la C.N.T.

Il trottinait toute la journée, précédé de sa brouette, comme s'il était le jardinier du quartier, et c'était cela, de la rue de Terre Neuve à celle des Vignoles, de la rue Planchat à celle des Haies, il n'était pas un taudis, pas un immeuble délabré échappant à ses activités désorganisées.

Son adresse, impasse des Crins était connue de tous les jeunes zonards et survivants à la misère environnante, l'un d'eux, un grand noir Taoïste et camé, grand amateur de bières de luxe, disait, des rats, nous sommes les rats dans nos trous, il faut qu'on en sorte, vite

Riton organisait la rotation des squats des défoncés en fonction des demandes et des départs forcés ou vers d'autres cieux, la came expédiait rapidement soit en taule soit au cimetière, alors le bar sauvage d'Arthur au 17 était un réel besoin pour tous, Riton avait toujours soutenu.

Parfois il s'énervait, vous buvez trop d'alcool, calmez vous, non comprenez Maria elle est partie de ça, déconnez pas, non je vous assure, Maria était sa femme et tous baissaient la tête gênés devant le chagrin de l'homme, allons Riton, allons, ça va aller, calme-toi, c'est pas pareil.

Et Riton s'en était allé, poussant son éternel emblème d'ancien compagnon chiffonnier d'Emmaüs, sa brouette, il venait de lui fournir les éléments de réponse à toutes les questions qu'il se posait, reposait éternellement, une direction vers où aller, souffrance balayée, certitude de ses envies.

Le rêve se finissait sous la banderole du comité des mal-logés, l'afflux des Parisiens venus soutenir l'occupation populaire de l'immeuble HLM avait repoussé la haie bleue des CRS, vers le boulevard, et au loin, un petit bonhomme aux cheveux blancs poussait sa brouette.

Plus de vingt ans avaient passé, d'autres qu'Arthur étaient restés à Paris, et posaient leurs tentes le long du canal Saint Martin, il n'y avait plus de mansardes sous les combles et il n'y avait plus d'hôtels de pauvres, la rénovation avait fait rage, au moins il n'y avait pas eu la guerre.

Dans le rêve, Riton lui avait parlé, interrompant les commentaires marmonnés comme une voix off, de documentaire, semblant lui lire les tracts de l'époque, c'est à ce moment qu'il s'était réveillé, il avait sa brouette à pousser lui aussi, que fais-tu là, il faut dire tout ça, réveille-toi.











## **Les traites**

Tout le temps de la réminiscence du rêve de la nuit, Arthur avait marché, et maintenant il se trouvait assis sur son promontoire rocheux, il n'y avait pris garde, il était prêt à écrire, depuis ses origines jusqu'à son futur, tout avait un sens désormais, il redevenait vivant.

Depuis son enfance partagée entre Paris et Morvan, depuis ses souvenirs familiaux de province, depuis la conscience qu'il avait eue de la différence entre ici et là, depuis les rejets qu'il avait subi ici et là, depuis ses souches et ses racines toujours vivaces, il se souvenait.

Toute la construction de son être venait de là, des gens de terroir, des gens pauvres, des gens joyeux et travailleurs, des fêtes, des travaux collectifs l'été, aux temps de moissons, aux travaux collectifs l'automne, aux temps des conserves et de la Saint Cochon, des rires.

Dans le Morvan, il était le petit parisien, celui de la Janine, à Paris, il ne pouvait jamais raconter ses week-ends à la campagne, cela manquait toujours de sel, face aux activités parisiennes de ses camarades de classe, comme ils se moquaient d'une traite de vache, de la boue.

Pourtant c'est bien de là que tous nous venions, tous les peuples de la terre réunis, depuis le début des civilisations, avant qu'elles ne se mettent à devenir impériales, ordurières et massacantes, la source des vies, la production paysanne, l'espoir de la vie, l'amour des autres, la dignité.

Dans le Morvan, il était dit qu'une vache suffisait à une famille, le cochon pour le gras d'hiver et les charcuteries, et le potager pour la soupe, vivre de son labeur et ne dépendre de personne, ne rien devoir, être paisible dans les aléas du vent et du temps, cela suffisait à la vie.

La vache fournissait le lait pour les fromages blancs, jamais pour le boire, ou la crème pour le beurre, le lait écrémé comme le petit-lait résiduel ou le babeurre était mis avec les eaux grasses de vaisselle, sans détergent, à l'auge, dans la soue aux cochons, la vache donnait le lait et son veau.

Le lobby industriel de la production laitière n'avait pas encore fait croire à tous qu'il était bon pour un enfant de boire, s'il n'avait le lait de sa mère, ce que l'on avait coutume de donner aux cochons pour les engraisser, ce n'était pas digeste, il a fallu beaucoup de communication.

Parfois la vache avait mauvais esprit, quand un petit parisien se faufilait dans l'étable, avide de curiosité, les yeux ébahis, frileux d'audace, craintif devant les masses vivantes, sous le rire en crécelle de la fermière, la vache soulevait la queue et lâchait sa pisse mousseuse et éclaboussante.

La vache était un être sensible, elle ne confiait pas son pis au premier venu, et l'on pouvait toujours lui approcher son veau pour la duper, il fallait montrer mains adéquates, mains de femme saisissant avec douceur et fermeté, avec une connaissance intérieure.

Parfois la femme assise sur son tabouret à trois pieds laissait la place à son mari pour aller à la ville accoucher, en ces temps nobles et fiers on était foncièrement persuadés que nulle machine ne remplacerait jamais main de femme, pas même une main d'homme, enfin avant.

La substitution commençait dès la fausse-couche écartée, le ventre prêt à éclater, le rendez-vous pris, l'on voyait l'homme se curer les ongles, les couper fins, râper ses cals, s'enduire longuement soir et matin de vaseline adoucissante, pour des mains affinées, curées, des semaines à l'avance.

Puis le réapprentissage laborieux et patient du geste avant de faire tomber une petite giclée de lait dans le seau entre les genoux, quelle que soit l'habileté de l'homme, jamais homme ne sera femme, la vache ne donnait pas autant, douceur ou vigueur, tendresse ou rudesse, l'homme ne leurre pas la vache.

Arthur était le petit parisien dont la famille était cousine à divers degrés avec les familles du cru, il n'était pas un petit de l'assistance, dit petit paris, accueilli par les familles pauvres du Morvan, encore très nombreux, depuis le temps des grand-mères, avant que l'on écrive leur vie.

Sa famille venait d'ici et on lui racontait ses aïeux, oncles et cousins, toute une lignée, répartie depuis les vallées Chablisiennes jusqu'aux hauteurs rudes de l'Auvergne, semblant suivre le chemin historique du bois de chauffage flottant vers Paris, pour chauffer les bourgeois.

Les grands-mères connaissaient bien Paris, certaines d'entre elles y avaient passé le plus clair de leur jeunesse, à nourrir de leur lait, puis à élever les petits des nobles et des bons bourgeois, elles étaient nourrices sur lieu, le chemin de fer avait permis de voyager.

Dans les beaux salons dorés et brillants, on s'échangeait les adresses des villages où les femmes paraissaient les plus saines, si elles avaient un petit, il serait confié à de la famille et élevé au lait de chèvre, les Morvanelles égalaient les Bretonnes, la médecine moderne aidait le lait à venir.

Lorsque Arthur et sa compagne eurent fini de se dégoûter de la vie parisienne, deux dizaines d'années plus tôt, ils eurent envie de retourner s'installer en province, par là-bas vers leurs racines rurales, ils atterrirent de l'autre côté du Massif Central, en montagne Ardéchoise.

Précédemment, ils avaient déserté, ils s'étaient remplis de l'air du monde, ils avaient fait l'année sabbatique, munis d'économies longuement réunies, ils avaient arpenté la terre des antipodes, ils avaient passé un an en Chine, avec une escapade en Mongolie pour les visas.

Là-bas aussi on trayait les animaux, non pas pour surconsommer, non pas pour éponger les surplus de production, pas plus pour vendre à perte un produit subventionné ou suivre une politique agricole, mais pour vivre et se nourrir, simplement, au rythme de la Terre.

Lorsqu'ils étaient ressortis de la Yourte de Tuya et Borlnorma, après les usages de bienvenue, et les remerciements d'avoir fait un si long voyage pour nous connaître, les gamins curieux les précédant, ils les avaient regardés vaquer à leurs activités du soir, dans la paix des mondes.

Tuya, revêtu de son manteau à manches longues en pointes, arborant la ceinture de soie de couleur de son clan, prit la longe d'un petit cheval sur la longue corde tendue entre deux poteaux, sauta lestement sur son dos, et fièrement droit s'en fut trotter au loin, le désert était son espace.

Borlnorma, aidée de ses fils, réunissait les juments entre les deux poteaux et les attachait au plus court, elle s'était pourvue d'un seau, et ses enfants commençaient à jouer à la lutte Mongole en observant du coin des yeux ces deux voyageurs étonnés, ils ne savent pas, ils ne connaissent pas.

Puis un galop survient amorti par la steppe gelée, Tuya traîne un petit poulain caracolant, Borlnorma l'attrape par la crinière et l'approche d'une jument, les deux se regardent énamourés et se lèchent le museau, le petit commence à téter sa mère, à petits coups de naseaux dans le flanc.

Borlnorma, sans laisser douter sa présence se glisse entre les deux et prend place sous la jument, un genou à terre, le seau tenu d'une main sur l'autre genou, et commence à traire avec sa main libre, tandis que Tuya tire le poulain, tête maintenue baissée, la jument ne peut voir sous elle.

Les dix juments seront rusées ainsi tout au long de la corde, chacune à l'aide de son propre poulain, que les enfants présentent les uns après les autres, rapprochés qu'ils étaient par leur père, puis tout le troupeau est relâché, chaque petit museau dans les flancs de sa mère, tétouillant les restes.

Le seau est plein, Borlnorma est contente, suivie de ses voyageurs invités, elle rentre sous la Yourte, et agit prestement en expliquant, Nassan, la guide, traduit en anglais, et fournit toutes les informations nécessaires à la découverte de son pays, le plus beau du monde, et vous ?



Le seau est vidé dans la grosse outre en peau de mouton cousue, la forme de l'animal est encore présente, et à l'aide d'un bâton épais, battu jusqu'à la mousse, le bâton reste en permanence, et tout Mongol entrant dans la Yourte aère le liquide énergiquement, il n'y aura pas de perte.

Le lait animal prévu pour des estomacs de bestiaux n'est pas digeste pour l'Homme, tant qu'il n'a pas fermenté un certain temps, nos anciens le savaient et ne donnaient aux nourrissons privés de mère que le lait de chèvre, moins nocif, les peuples de la terre savent toujours.

Le lait des vaches et des chèvres sera caillé, au minimum longuement bouilli pour le thé ou la soupe à la viande séchée, distillé à l'aide d'une marmite renversée pour le arkhi, le lait de jument sera longuement fermenté pour fournir le complément alimentaire essentiel à la vie nomade, l'aïrak.

Borlnorma est fière, ils possèdent trente chevaux, dix chameaux de Bactriane, à deux bosses, vingt vaches et une centaine de moutons et de chèvres mêlés, ses enfants lorsqu'ils auront quinze ans iront à la ville apprendre à lire et à compter, en attendant ils s'occupent des troupeaux, à cheval, droits, fiers.

Le jour s'achève et la danse de l'aïrak commence, assis sous la Yourte, à la droite du chef de famille Tuya, place d'honneur, les deux voyageurs sont entraînés dans les coutumes, les explications de chaque geste, les règles de leur savoir-vivre, chaque geste ayant une position dans l'échelle de la dignité.

L'aïrak trône en maître, Tuya trempe un doigt dans le bol, et jette la goutte par-dessus son épaule, pour les dieux de la montagne, puis du ciel, puis de la terre, puis du vent, les voyageurs croient-ils aux dieux, non, lui non plus, il éclate de rire, mais il faut les nourrir quand-même.

La veillée est cérémonielle, les voisins de la Yourte distante de trois kilomètres viennent saluer les voyageurs, le convive recevant le bol d'aïrak doit chanter, sous la Voie Lactée, au milieu du désert de Gobi, une Yourte blanche résonne de chants et de rires, sans déranger.

Le lendemain, Tuya secoue sa fille âgée de six ans, elle tente bien de tirer sa flemme, c'est peine perdue, la grand-mère comprend le manège, c'est la curiosité de rester en compagnie des voyageurs et de visiter la trousse de maquillage, espièglerie enfantine universelle.

Alors elle lance un mouvement, tout en douceur, les hommes aux chevaux, les femmes aux chèvres, car Monx Zyrl, la petite fille mongole doit apprendre à traire les chèvres, après les avoir rassemblées et les avoir entravées par les cornes, flanc contre flanc, Monx Zyrl retrouve le rire et se lève.

Il faut éloigner tous les boucs, brebis et moutons, il n'y a pas d'étable ni d'enclos, puis entre deux piquets, une corde à hauteur de corne, la grand-mère surveille et dirige, explique et patiente, elle a fini une rangée de mamelles, la petite n'en a trait que deux, elles rient, il faut apprendre.

Arthur avait tenu son installation agricole en se référant aux souvenirs de ses anciens et à ceux des anciens du monde, en des temps d'une modernité incongrue, il avait toujours préféré connaître le sens de ce qu'il faisait, et respecter l'usage le plus établi, il y a toujours une raison.

La répartition des tâches s'était ainsi faite, il avait construit et aménagé le laboratoire de transformation du lait en fromages de chèvres, les petites tommes ardéchoises, le tout selon les normes sanitaires en vigueur, en dépit de certaines incohérences réglementaires, la patience est paysanne.

Sa compagne s'était occupée de l'étable et des chèvres, elle connaissait toutes les bêtes bien mieux que lui, revenant de la montagne à travers les faïsses, le chien gardien tournant autour du troupeau, elle installait tout son monde sous le tunnel traditionnel de la Dotation Jeunes Agriculteurs.

C'étaient des moments de grande douceur, de tendresse même parfois, revenant d'avoir gardé en montagne, elle posait tout son bagage, récupérait le seau propre réservé à cet usage et réalisait la traite manuelle du soir, l'esprit paisible, observant au calme la grande famille caprine.

Dans ces moments, elle pouvait voir les différences d'attitude des unes et des autres, pouvant indiquer des fatigues, des malaises ou des débuts de maladie, le chien attendait allongé, fatigué par le long trajet, les chèvres se plaçaient pour donner leur lait, généreuses.

Cela faisait tumulte parfois, les cornes s'activaient contre les flancs, contre les cornes, une prise de corne sur la patte arrière allongeait la récalcitrante à l'autorité de l'ancienne, la chèvre sait parfois être féroce et maintenir son rang, la hiérarchie ne souffre pas de remise en cause.

Mais qui dira la somme de compassion de son regard, confiante et généreuse, attendrissant le pire des cœurs asséchés, de donner son lait aux Hommes lui ayant soustrait son petit, le chevreau, vendu dans les pays méditerranéens, pour la viande, les chevreaux paient la paille de l'année.

Accroupie au milieu du troupeau, la tête en appui contre le flanc de la bête avide d'être soulagée, les deux trayons biens calés dans les poings fermés, sans vivacité mais sûrement, parfois remerciée d'un hochement frôleur du museau, elle remplissait le seau sans précipitation.

Le geste n'était pas fatigant si l'on en avait l'habitude, sinon gare aux tendinites des novices, lorsqu'elle avait été si malade, ils s'étaient mis à plusieurs pour la remplacer, ils avaient eu mal aux poignets, et les chèvres se donnaient moins, depuis elle n'avait pas repris, personne non plus.

Car la chèvre donne son lait, elle vient se placer d'elle-même en position devant celui ou celle prenant la place de son petit, plus sa confiance est grande, plus elle fabrique encore jusqu'à la dernière goutte, sinon elle se retient, ce moment doit être calme, dans la confiance.

Les chèvres ne sont pas seulement joueuses et caracoleuses, mutines comme les décriront aisément toutes les brochures de tourisme vantant les vertus disparues des peuples pastoraux, elles sont une grande famille où la chevrière a le rôle de mère et de fille, donneuse et preneuse.

Les chèvres connaissent les sentiers de la montagne et dirigent la promenade pour la pâture, passé l'apprentissage des premiers temps, il s'avère inutile de les forcer à aller dans un endroit précis qu'elles n'auraient elles-mêmes choisi, l'herbe de là-bas n'est-elle pas beaucoup plus riche ?

Dans ce cas, elles s'allongent dans l'herbe, elles ne sont pas privées, elles sont calmes, mais l'herbe ne leur plaît pas par ici, elles peuvent tenir trois jours sans brouter, à ruminer paisiblement, sur leur réserves, à attendre qu'on les laisse aller, à flairer la faille, à faire devenir chèvre.

Car c'est là-bas, selon une connaissance inconnue de l'Homme, qu'elles ont envie de dépouiller les buissons de leur verdure naissante, mais elles sont confiantes, elles finiront bien par y passer, les chèvres conservées de l'année têtent encore leur mère, les petits accrochés à leur pis.

Tout le troupeau suit le mouvement impulsé par la chef, si la chevrière est parmi elles, elle aura ce rôle, elle gardera avec le chien, faisant attention à ne pas déborder sur le terrain d'un voisin, tout le temps nécessaire pour explorer le territoire voisinant le Mas, pas plus loin.

Puis les voisins étant connus et les demandes de protection des végétaux cultivés satisfaites, un parc avait pu être installé, les revenus n'étant pas trop élevés, il avait fallu ruser avec les matériaux, quand on est pauvre on trouve toujours des bricolages solides, sauf le vent et les chasseurs.

Cela avait été plus simple, les limites naturelles offertes par la montagne alentour avait permis de les laisser aller à la pâture seules, choisissant le moment où elles désiraient rentrer se libérer de leur lait, le donner à leur mère, la chevrière, ce n'avait été qu'un long apprentissage des coutumes .

Elle pouvait alors choisir les moments où elle gardait et menait à la pâture, et les moments où elle les lâchait en toute confiance dans la montagne, cela lui avait été très pratique, moins d'astreinte, il suffisait de ne pas oublier les traites, le reste de la journée pouvait se consacrer à ses enfants.

Parfois, la nuit tombante ou une intempérie prévisible exigeait leur retour plus tôt, une cloche sonore qu'elle pouvaient entendre de loin, vivement agitée, les rappelaient, leur chef en tête elles se pressaient, le pis plein, jusqu'au tunnel, et elles appelaient, impératives.

Depuis sa maladie, il n'avait pas été possible de poursuivre l'exploitation, les chèvres s'étaient réparti le territoire environnant, depuis le temps tous les voisins étaient devenus bienveillants, elles débroussaillaient les taillis, cela arrangeait un peu tout le monde.

Le matin était leur moment idéal, pour la traite avant la sortie, quand le temps le permettait, elles remerciaient, attendant chacune leur tour, par des petits coups de museau dans le dos, ou tournant la tête, léchant la tête de la chevrière occupée à les traire, les soulager également.

C'était des moments paisibles, presque reposants, parfois perdues dans la montagne, les chèvres indiquaient un chemin possible, une sente oubliée, masquée par les genets, la chèvre appelait à l'aide pour un passage difficile et avec confiance se laissait tirer, pousser.

Il y avait des moments de pleine recharge d'énergie, certains endroits où l'on se sentait mieux de manière indéfinissable, les bêtes ne s'y trompaient pas non plus, calmant leur ardeur caracolante, pour se délecter d'un buisson épineux, un prunellier, un acacias, on ne sait quoi.

Lorsque toutes les bêtes se trouvaient perchées sur leurs pattes arrière, certaines rusant avec les faïsses instables, le cou tendu, le pis tombant, à tirer des dents sur les feuilles les plus hautes, un sentiment fort de plénitude l'envahissait, l'espace devenait magique, elle se posait.

Une véritable connivence s'instaurait, composée également de fermeté parfois, il ne fallait pas céder, sauf à devoir changer son programme, la chèvre laissée sans indications en fait un peu à sa tête, il lui suffit de sentir non loin une herbe appétissante, selon son goût.

Elle choisissait d'évidence celles satisfaisant son goût délicat, fleurs de pissenlit, carottes sauvages, épines blanches, charmilles, ormeaux, fruitiers, par moment quelques châtaignes de l'année, le feu ne passerait pas après elle, les marchands et les promoteurs de terrains ne l'aimaient pas.

Le plus fatigant de ce travail était le conditionnement du lait pour l'amener à la fromagerie, puis les ballots de paille pour la litière, l'hiver le fourrage, Arthur s'occupant de sortir le fumier au tracteur, mais les chèvres, c'était paisible, un monde de frôlements et de rêveries.

Elles savaient montrer leur désarroi, ou leur contentement, elles s'entendaient pour faciliter la tâche, rester en troupeau, faire leurs petits le jour, mais gare si l'herbe de là-bas les tentaient, il n'y avait pas trop du chien et de quelque cris pour les retenir, enfin elles obéissaient bien.

Elles faisaient si bien partie de la carte postale que le touriste ou le randonneur eut été déçu de ne point les croiser, depuis l'antiquité elles avaient accompagné l'aventure de l'Homme, leur rusticité naturelle reprenait droit de cité dans le programme du développement rural.

Et puis la vente des fromages donnait lieu à de grands moments de convivialité et d'échanges sociaux, les marchés étaient fiers de présenter des produits du terroir, les touristes appréciaient le goût local, les repas d'accueil paysan se finissaient en chansons, mais le ver creusait son trou.

Ils avaient aimé cette tranche de leur vie, ils ne regrettaient rien, sans la terrible maladie, ils y seraient encore, il y avait eu de grands moments d'entraide, les vivants humains lorsqu'ils possédaient peu étaient rarement des salopards, mais tout se perd, le meilleur en premier.

Sur son rocher plat, Arthur se sentait en concordance avec le paysage environnant, c'était étrange comme impression fugitive mais profonde, des volutes de force l'imprégnaient, son regard lorsqu'il se levait du cahier glissait sur la surface des végétaux alentour, et il percevait l'énergie.











### ***Trop tard***

La vente de ses fromages sur le marché de Bise ne fonctionnait plus si bien et l'on sentait qu'il serait de plus en plus difficile de produire de la bonne tomme d'Ardèche à l'ancienne si l'on voulait rester dans les normes du contemporain calibré, aseptisé sans goût.

Ce nouveau monde se dessinait sous ses yeux éberlués sans l'ombre d'une option, cela avait-il encore du sens et de l'importance de vouloir faire comme les anciens faisaient, lui n'était pas ancien, mais, l'âge aidant, il le devenait, mais il n'avait aucune capacité électronique.

Il lui semblait être venu trop tard, pour toutes les situations, pour toutes les solutions, cela avait commencé bien avant sa naissance, lorsque ses parents tout à leur plaisir ne s'étaient pas interrompus à temps, ce trop tard soupiré semblait avoir coloré sa vie entière.

Ensuite il lui avait semblé avoir grandi en décalage permanent avec les temps de sa vie, comme si des temps se refermaient au fur et à mesure sous ses pas et ses envies à peine amorcées, comme s'il était toujours trop tard, les rêves d'un jour devenus si vite anachroniques.

Toute sa vie, il lui avait vu disparaître un monde attrayant et des promesses d'embellissement, à peine rêvait-on à une meilleure vie pour ses enfants et la possibilité s'en évanouissait irrémédiablement, les trente glorieuses avaient trébuché sur la crise sitôt sorti des restrictions.

L'Europe était en paix et jamais on avait construit et vendu autant d'armes de destruction de plus en plus sophistiquées, la guerre, de toutes les manières possibles, avait labouré tous les continents, massacré tous les peuples, ravagé toutes les contrées, trop tard pour la paix.

Les masses financières s'étaient accumulées de manière exponentielle et colossale, et jamais peut-être depuis le début de l'humanité, l'Homme ne s'était senti autant agressé par les difficultés de tous les jours, une mauvaise vie généralisée sous l'oeil goguenard des puissants.

Il avait eu juste le temps de croire pouvoir faire de longues études et obtenir un bon métier avant de comprendre l'inutilité de la chose et voir les places de caissier prises d'assaut par des bacheliers émérites et des étudiants de pointe, la concurrence des médiocres pour toute valeur.

Une génération plus tôt, on entraînait en apprentissage dès les tables de multiplication sues et le métier enseigné développait des connaissances valorisantes tout au long de la vie, les possibilités de formation étaient permanentes et amélioraient le sort de beaucoup.

L'estime des uns envers les autres était partagée et beaucoup de nouveaux mondes paraissaient possibles, l'avenir de chacun se fondait dans tous les avenir possibles de l'humanité, on se prenait à rêver à un commun universel, ce qui n'a jamais été du goût des massacreurs impériaux.

La diplomatie ferait taire les armes, les progrès techniques chasseraient pauvreté et misère, l'enrichissement des banques grossirait les comptes de tous, la science éradiquerait la maladie, tous plus vieux et en meilleure forme, mais cela rapporterait quoi aux marchands de guerres.

Le monde était varié, empli d'espoir, d'enseignements et de sagesse, vaste à n'en pouvoir faire le tour en une vie d'Homme, la justice serait monnaie courante, l'accueil et la bienveillance pour souci majeur, les enfants iraient sans peurs, la civilisation s'établirait, et puis quoi.

Tout juste une génération, sa génération, et c'était devenu trop tard pour tout, terminé la fierté d'un métier, fini l'emploi valorisant la personne, nul arrangement ne colmaterait plus les brèches, les vies des uns effilocheraient les vies des autres, seule s'accumulerait la rivalité.

Que restait-il de ces centaines de millions de rêves de jeunesse, de ces tentatives de mise en commun de la vie, les oreilles résonnantes des musiques du monde, les têtes en recherche de découverte de contrées lointaines, ces communautés et ces chèvres, ces amours et ces vies ?

Que s'était-il passé , quel sortilège s'était abattu sur la planète , quelles puissances monstrueuses avaient pris le contrôle de toutes directions, où était passé le bien commun, quel pouvait être l'avenir de cette unique barbarie générale, en rigolaient-ils entre eux, ces puissants merdeux ?

Ils rêvaient d'un autre monde, était-ce trop tard pour cela aussi, pour l'épanouissement de toute humanité, pour la plénitude des vies, pour la compréhension de leurs possibles et le trouble saisissant de leurs prodigieuses facultés, quelle perte irrémédiable ?

Ils voulaient tous s'émerveiller et respirer sans douleur, ils voulaient franchir tous les espaces et aimer, ils voulaient être sereins et utiles, fiers de leurs différences et dignes de leurs millénaires d'évolution, variés et libres, aux couleurs de leurs vies, humains, est-ce si condamnable ?

Arthur regarda pensivement l'eau cascader à ses pieds, il lui fallait faire le point, retrouver le chemin de son devenir, découvrir à nouveau les alternatives magiques au marasme et à la gluance dont il dégoûtait de toutes parts, se réconcilier avec les étoiles, une fortune différente.

Une place pour chacun, un air pour tous, à chacun selon ses envies et ses compétences, les contraintes souverainement consenties, soumises à l'imprévu, à la chance, au hasard, à la fatalité d'un destin maîtrisé et choisi, tempéré par les combinaisons multiples de la fortune.

Les contraintes harmonisées avec les envies, une respiration plus souple, comment y parvenir, la lutte pour la survie n'occupait-elle pas tout son temps, et quand le temps s'appesantissait sur son ennui désœuvré, la vie lui semblait bloquée, jusqu'à l'asphyxie de son être.

Que faire pour ne pas vivre en barbare, une guerre à éviter en permanence, jamais à couvert totalement, et l'envie de dire pouce, j'arrête, mais c'est la folie ou la mort, alors vivre, vivre sans intention, vivre sans vouloir, frémir sous le ciel, et patienter noblement après la vie.

Ses plaintes déchiraient l'azur et striaient le temps de scories effroyables, s'il avait pu ne plus penser un moment, ne plus rien ressentir, ni frustrations, ni regrets, pas plus que de découragement ou d'amertume, Arthur désirait un luxe de sérénité fade, un cocon douillet.

Arthur faisait partie des néo-ruraux, hippie dit youp, marginal, baba-cool, soixante-huitard, néo, installé, déclassé des villes, aux appellations non contrôlées variées, souvent péjoratives, comme pour le cerner du doigt montreur, il aurait voulu être ordinaire, simplement.

Membre de cette nébuleuse sociale ayant fait le choix délibéré d'une installation en milieu rural, plus enclin à vouloir vivre mieux qu'à la ville ici et maintenant, avec la volonté d'exercer une activité en rapport direct avec les anciens, artisanale ou agricole, une gageure.

On pouvait dire qu'il était venu dans un temps novice mesuré aux siècles des familles de souche, les pays, cela faisait tant et tant qu'il lui semblait avoir toujours été là, il ne se sentait pas rapporté, mais partie prenante de l'avenir du terroir, une richesse nouvelle.

De toutes part, on annonçait fièrement que l'Histoire se finirait dans une suffocation générale, on prétendait à l'infini que ses illusions utopiques de jeunesse rappelaient un monde ancien déjà passé, s'il fallait suivre la mode dominante, il était trop tard.

Retour à la terre, pour lui cela n'avait jamais été un retour, mais un nouveau départ pour vivre une contestation et un rejet dans la foulée de mai 68, foin des modes de vie dominants et de consommation, avec les anciens, avec la terre, avec son labeur, ses simplicités et ses joies.

Voir s'épanouir de nouvelles et d'anciennes expériences sociales, délivrées des rapports hiérarchiques ou de rentabilité marchande, juste vivre, attentif aux traditions rurales, aux savoir-faire paysans et aux cultures régionales, retrouver une solidarité villageoise, trop tard.

Il avait fallu se dépatouiller de la promiscuité et de la précarité des premières communautés, et de l'image hirsute des tenues vestimentaires, et des longues chevelures, en rupture parfois trop pathologique avec l'ordinaire environnant, vouloir moins changer le monde.

Passé la crainte découlant du sentiment d'être envahi et de perdre la maîtrise de leur territoire, regardé comme un désert et choisi comme tel, les anciens avaient bien rigolé, curieux et accueillants, tout le monde s'était entendu, ils n'en avaient pas plus les uns que les autres.

Mais toutes les normes de production agricole avaient changé, il fallait savoir ne pas être gourmand ni exigeant, les pays en terrasse ne supportent que très peu les tracteurs et autres roulantes agroalimentaires, on n'était pas venu pour s'enrichir mais pour vivre mieux, et s'aimer.

Au milieu d'une centaine d'hectares d'anciennes terrasses, de châtaigneraies en déshérence et de landes, acquérir l'ensemble d'un hameau où vivaient au début du siècle une vingtaine de familles, s'installer sans titre dans des écarts désertés retombés dans le domaine communal.

Les gens restés au pays se sont parfois saignés aux quatre veines pour que leurs propres enfants aient accès à une vie meilleure, donc urbaine, comment comprendre ces jeunes citadins, venus de la région parisienne, ou d'autres villes, faisant le choix inverse, puis leurs enfants.

Bien longtemps plus tard, pourtant, même peu nombreux, quelques-uns sont restés, en ouvrant leur activité, artisanale ou agricole sur le marché, ils se sont inscrits dans les réalités locales, sans regrets ni reniements, les enfants du pays, partis revenus, en sont parfois jaloux.

En dépit de son échec, il reste de l'utopie un mode de vie, une sociabilité particulière, de grandes tablées festives, et des rigolades ivres, les installations récentes se font la plupart du temps dans les mêmes maisons, les mêmes hameaux, des centaines d'histoires, mémoires, souvenirs.

Les nouveaux arrivés viennent de plus loin, viennent du Nord européen, les projets démarrent chez les banquiers et les agences immobilières, c'est pour s'occuper en attendant la retraite, le tourisme se développe bien, c'est un terroir paisible, la montagne est belle.

Les élevages marginaux d'hier, avec leurs races rustiques adaptées à la vie au grand air, se trouvent une attraction nouvelle imprévue des décideurs de la durabilité du développement, l'agrotourisme, les structures collectives originales, ils deviennent pays, leur pays.

Leurs enfants ont repeuplé les écoles de classe unique, des villages se sont maintenus, le pays n'est plus comme au siècle dernier, mais si ce n'est le pic immobilier, il deviendrait de plus en plus facile d'y vivre, est-ce donc trop tard, le monde court toujours après son avenir.

Comme au siècle dernier cependant se pose une question essentielle, la terre, son prix, son profit, les possibilités de développer une activité et d'en vivre, dans la région l'on trouve que les rémistes sont trop nombreux, tandis que d'autres ont trop de travail, ainsi les hommes vont.

Allait-on revoir de ces éléments anciens du monde, lui plaisant tant et permettant à tous de pouvoir tirer un revenu décent au travers d'une activité et d'un savoir faire, qu'il ne soit plus jamais trop tard pour les jeunes, les enfants du monde, Arthur continuait d'espérer, pourquoi pas ?

Que restait-il de toutes ces manifestations contre les injustices, de ces combats pour la justice, le monde semble être devenu plus fade et de moins en moins varié, remettre l'inventivité comme étendard, la gentillesse dans ses gestes, souffrir les indignes, rejoindre les braves ?



Depuis des millénaires, le monde des humains oscillait toujours entre l'épanouissement le plus délirant de toutes les facultés exceptionnelles, et la nauséabonde trace de la barbarie la plus cynique, fallait-il qu'il soit le seul à s'en soucier, au prix d'un écrasement de tout son être ?

Enfant, il nettoyait ses godillots et les mettait sous la cheminée pour y recevoir une orange, à caresser, à peler en jouant avec la pelure puis goûter, sucer, faire durer, avaler, cela pique, enfant, il était passé par là, que s'était-il passé là, il repassait par là, toujours présent.

L'Homme n'avait pas changé, depuis le début des civilisations barbares dites humaines, il repassait par là, et quoi, il avait la casquette des poulbots de Montmartre, l'entraînement de la dureté Ardéchoise, de la pauvreté en Aubenas, et la ténacité de l'espoir d'une vie.

Dans sa poche, la convocation de son assistante sociale crissait, il n'avait pas de projet cohérent, elle devait lui notifier ses fins de droits, le président l'a dit, les caisses ont été vidées, il n'y aura pas de cadeaux pour vous, les chiffres des chômeurs et rémistes ont baissé, tous radiés.

Il avait obtenu de nouveaux habits propres ne convenant plus à son donateur, vous aurez moins l'air pauvre comme cela, grâce au colis de denrées non-périmées il allait également pouvoir donner l'impression de ne pas avoir faim, c'est si simple parfois d'être pauvre et joyeux.

Il fallait qu'il rejoigne des pauvres, il n'y a que des pauvres pour se faire des cadeaux entre eux, des petits cadeaux pour rire, des cadeaux de pauvres, chargé de cœur, la chaleur humaine, être joyeux et ensemble avec peu, éclater de rire en écoutant les salades de pauvres, salauds de pauvres.

Le mental, c'est la part de Dieu, mais nous sommes des milliards à nous la partager, nous n'en avons plus en nous qu'une trace homéopathique, l'univers brille d'énergies colossales, de masses, d'étoiles, et de forces monstrueuses et cosmiques, tout cela pour en faire quoi ?

Trop tard, son père ne s'était pas retiré à temps, trop tard il n'avait plus d'emplois, trop tard, il n'aurait plus de retraite, trop tard le monde serait injuste, trop tard pour la terre, trop tard, il était né, un enfant non divin, pas deviné non plus, il avait échappé à l'aiguille à tricoter.

Désormais une évidence s'imposait à lui, pour sa gouverne, il était redoutablement trop tard pour être jeune, il ne lui viendrait plus à l'idée de refaire le monde, à l'écart, à l'abri, en repli, attendre et voir, ne pas intervenir, juste cultiver son jardin, quoique, être juste.

Pour la planète et l'humanité était-il trop tard, quel que soit le résultat de la course de l'humanité, et même si l'espèce humaine devait y périr, aucune prédiction ne pouvait être faite, alors survivre, et faire mieux, vivre, en défendant quelques valeurs, de toutes les civilisations.

Alors Arthur leva la tête de son cahier, il avait un creux, il lui fallait redescendre, mais peut-être ferait-il patienter son estomac, il se trouvait bien, peu à peu la quiétude s'installait, s'enracinait, serait-ce possible, puis il n'osa bouger, la biche était là, immobile et puissante.

Depuis combien de temps, d'un coup l'atmosphère devint magique, il n'osait plus respirer, elle ne faisait pas attention à lui, savait-elle sa présence, il se sentit peser d'un poids nouveau, un frisson de ravissement le parcourut, tant que ce sera possible, *tant qu'il y aura un brin d'herbe.*

Elle broutait les rares herbes et bourgeons de ce début de printemps, elle s'éloignait placide et rassasiée, Arthur se demandait ce que l'on pouvait être de mieux, la créature était parfaite, pleine d'énergie, qu'étions-nous de plus, d'un bond elle disparut dans un taillis.

Sa quiétude ne dépendait que de lui en fait, quel besoin de réagir au quart de tour, quelle responsabilité personnelle avait-il dans le massacre général, pourquoi ne pas déposer le fardeau, il savait ce qu'il était, ce qu'il voulait, ceux qu'il aimait, se calmer, respirer et vivre.







### ***Les Gens Bons de Paris***

Mais sans cesse l'esprit d'Arthur s'évadait du présent impalpable vers le passé lourdement digéré, il quittait les bords de la rivière aux éclats d'argent, flottant par-delà les vallées assoupies, seul sous les étoiles, éclairé par la lune, allongé à terre, à vouloir se détacher du mal vécu ancien.

Des pensées circulaient en nœuds, stagnantes et ronronnantes, sans nulle avancée vers l'avenir, encore moins d'ancrage dans le présent, comme de ces cerceaux enfantins faisant des tours en boucles, dès que libérés d'une poussée, jusqu'à s'aplatir au sol, vaincus par la pesanteur.

Il lui fallait remonter jusque là, jusqu'à la source du mal vécu, pour le disséquer, l'analyser, en détailler toutes les facettes, pouvoir s'en extraire à force de descriptions minutieusement hypnotiques, se libérer pour s'immerger dans son présent comme dans une volupté essentielle.

Il devait revenir jusqu'à sa rencontre avec les Gens Bons de Paris, dans le quartier de la place de la Réunion en pleine rénovation de 1986 à 1991, vingt ans plus tôt, dans ce quartier où il avait passé le plus clair de sa vie de nomade urbain, avant le dégoût, avant la fuite vers les montagnes d'Ardèche.

Les Gens bons se reconnaissent assez facilement à leur caractère doux et paisible, ils appartiennent aux catégories sociales nommées les classes moyennes, ils doivent donc comme chacun gagner leur vie par un travail cependant suffisamment valorisant pour se sentir quelqu'un.

Ils ne sont pas tous égaux, mais ils ont tous bon cœur et bonne volonté, certains sont mieux représentés dans l'échelle des valeurs sociales, comme médecins, architectes, avocats, ou journalistes, ingénieurs, professeurs, chercheurs, artisans, ils se lèvent tôt et en sont fiers.

D'autres, bien que légèrement en dessous des précédents, sont encore dans de bonnes positions, à l'abri de tout besoin, mais pouvant se plaindre, ce sont les infirmières, assistantes sociales, éducateurs, éducatrices spécialisées, instituteurs, postiers, facteurs, petits patrons de bistrot, fonctionnaires.

Ils appartiennent tous à la même grande confrérie des Gens Bons, aspirant à l'amélioration de l'espèce humaine, fiers de la position obtenue par leur travail, si ce n'est par leur mérite, conscient de leur bonté, prêts à trouver des solutions aux plus incongrus des problèmes.

Car bien qu'ayant pour eux-mêmes un cadre de vie relativement agréable, sain et paisible, ils ne peuvent s'empêcher de se sentir concernés par la pauvreté et le dénuement de beaucoup de travailleurs pauvres cohabitants de leur quartier, si l'on pouvait faire plus propre.

C'est leur histoire, bien plus que la sienne qu'Arthur se devait de ressusciter des limbes de son inconfort moral, pour pouvoir s'en extraire enfin sans culpabilité, et retrouver la valeur du rôle éminent qu'il avait eu, leur rendre la responsabilité de l'organisation de tout échec.

C'était une très noble histoire, une épopée contemporaine que peu avaient choisi de vivre, en un temps historique plus porté par des relents de légitimation impériale, de sacralisation bancaire, de dévalorisation de toute entraide, le cynisme rampant des affairistes triomphants.

Il fallait d'abord reprendre le cadre chronologique des différents événements de ces années-là autour de la cruciale question du logement des plus démunis dans Paris, capitale d'un des plus riches pays du monde, associé à toutes les décisions planétaires, créateur de pauvretés.

L'histoire débuta par les incendies criminels de sinistre mémoire détruisant certains immeubles vétustes et hôtels meublés de travailleurs pauvres dans tous les arrondissements de l'Est Parisien, dévolus historiquement aux travailleurs noyés dans les fumées d'usines, soufflées par les vents dominants.

À l'automne 1986, en trois mois de temps, six ou sept immeubles brûlèrent dans des conditions non élucidées à ce jour, il y eut un affreux bilan de dix-neuf morts dont six enfants en bas âge, et bien peu d'indignation, pas de banderoles pour les incendiés, de juteux profits.

Libération, déjà aux mains de l'ultralibéralisme, ne put omettre de se fendre d'un titre explicite, Paris brûle-t-il, les coïncidences chiffonnées sentaient trop le pétrole inflammable pour pouvoir être écartées au nom d'un réalisme pragmatique de bon aloi, il fallut rendre compte.

D'autres traces et faisceaux concomitants d'indices et de faits de nature à entraîner l'intime conviction de chacun dans le secret et l'honnêteté de sa conscience existaient en nombre, personne ne fut inquiété ni même inculpé, la pauvreté est auto génératrice de désastres.

Il en faut beaucoup moins pour enfermer un pauvre sans statut social bien établi, mais le feu, c'est sain, c'est propre, les propriétaires n'étaient pas tenus de reloger, les assurances n'étaient pas tenues d'indemniser, après reconstruction, le quartier serait de nouveau salubre.

Une chose était certaine, ces immeubles habités par des pauvres gênaient l'exécution de projets de construction aux profits inévitables, et pour les sociétés promotrices de ces grands travaux, la destruction par le feu économisait le coût d'un rachat, d'une expulsion, d'un relogement.

Pour le relogement des rescapés de ce petit holocauste sans guerre, chacun se renvoyait la balle et les responsabilités, les sinistrés, comme les Gens Bons devaient les surnommer, étaient désormais à la merci du froid et de l'entassement dans les taudis des voisins solidaires.

La préfecture ne relogerait personne, les occupants des immeubles vétustes payaient en liquide sans quittance de loyer, et les locataires des hôtels meublés étaient de passage, quand bien même ils y étaient depuis dix ans, forte du respect du droit, elle renvoyait aux services municipaux.



Les services municipaux renvoyaient aux assistantes sociales débordées de dossiers en souffrance tous plus impérieux les uns que les autres et sans solutions institutionnelles, hormis les morts, les sinistrés pouvaient passer l'hiver dans la rue et attendre leur relogement.

De rares familles possédant une quittance furent relogées en hôtel sur les fonds d'urgence du bureau d'aide sociale à raison de cent euros par jour, bien qu'ayant des revenus suffisants pour s'acquitter du loyer d'un logement social, ils n'étaient pas assez prioritaires.

Car tous étaient des travailleurs réguliers, la plupart salariés des services de voirie de la ville ou des services de nettoyage des transports parisiens et devaient habiter Paris pour se rendre à leur travail à l'aube, bien avant le départ du premier métro, cela même n'était pas suffisant.

À l'approche des grands froids, aucun relogement stable et garanti n'avait été débloqué, les Gens Bons pourtant s'étaient émus, réunis, assemblés, avaient débattu, interpellé, manifesté, rien n'y fit, les enfants scolarisés dormiraient chez leurs camarades d'école.

La précarité ne pouvait durer indéfiniment, un des responsables auto proclamé du squat associatif, culturel et artistique, expulsé de la rue des Pyrénées deux ans auparavant, était toujours présent dans ce dernier petit village pauvre et populaire de Paris, il cherchait un rôle.

Il fit appel à Arthur, en raison de ses connaissances et de son efficacité reconnue dans la pratique de l'ouverture de squat, et le fit venir à une réunion très secrète, au premier étage d'un bistrot associatif, La mouette rieuse, place de la Réunion, au coeur d'un quartier populaire.

Sur le chemin pour s'y rendre, il frissonnait d'excitation, quelque chose allait se passer, les Gens Bons avaient adopté la mine soucieuse seyante à des conspirateurs et chuchotaient pour ne pas se faire entendre, leur heure était grave, Arthur sourit, pour une fois.

Les Gens Bons ont un rapport assez particulier avec la loi, ils la respectent parce qu'ils sont bons, mais ils tremblent d'envie de l'enfreindre lorsqu'elle les contraint, en secret ils sont admiratifs pour les voyous osant la transgresser, mais ne dîneraient pas avec eux.

Heureusement, ils ont toujours les moyens d'échapper à cette tentation, n'ayant ni faim, ni froid, jouissant d'une qualité de vie paisible et d'un capital de considération dû à leurs mérites, sans conteste, ils pouvaient frissonner devant l'aventure, ce n'était pas la leur.

Mais là, ils tremblaient physiquement, pourtant le lieu était chauffé, on présenta Arthur comme quelqu'un de responsable et d'efficace, compliments plaisants à entendre si ce n'était leur incongruité de la part d'individus habitués à le fuir, à le rendre invisible à leur monde.

Arthur eut nettement l'impression d'être le plombier appelé en urgence pour déboucher les toilettes débordantes, il passa outre, il s'agissait de permettre à des travailleurs à la rue de passer l'hiver au chaud avec leurs femmes et leurs enfants, l'urgence réclamait son efficacité.

Face à l'assistante sociale du secteur, l'institutrice de l'école voisine, le responsable du bistrot associatif, le militant culturel, le responsable du MRAP local, le curé de la Paroisse se lança en marmonnant, il faut ouvrir un squat, comme s'il eut dit, ils ne savent ce qu'ils font.

Arthur demanda alors où étaient les personnes concernées et quel était leur avis sur la question, et il rappela un principe élémentaire, seules les personnes concernées par l'occupation pouvaient en prendre la responsabilité, et respecter les règles nécessaires de prudence.

On lui promit alors que tous les occupants seraient parfaitement conscients des risques, et qu'ils étaient tous d'accord, il fallait seulement ouvrir le maximum de logements d'un coup, un immeuble entier laissé à l'abandon depuis trois ans avait déjà été repéré dans le quartier.

Tout le temps des préparatifs, Arthur ne revit plus jamais ces adorables Gens Bons, pour le jour J, il rameuta tous les collectifs autonomes connus, les antifascistes et les réfractaires à l'armée dont il faisait partie, le militant culturel faisait de même avec ses contacts.

Dans la nuit précédant l'ouverture, le camion de livraison d'un complice d'Arthur fut garé sous une fenêtre de l'immeuble convoité, du toit du camion il suffit d'un coup de rein et un rétablissement sur le rebord de la fenêtre ouverte d'un vieil appartement, puis du travail de nuit.

Au petit matin, tous les appartements sont ouverts et les serrures sont changées, l'électricité est vétuste, mais elle fonctionne, une demande collective sera faite, la plomberie sera examinée en plein jour, les futurs occupants arrivent par grappes, l'installation commence, c'est la joie.

L'occupation du 67, rue des Vignoles deviendra le cœur de la lutte sur le logement des années 80, tout ce que Paris compte comme militant autonome ou révolutionnaire passe aux nouvelles, le charivari des origines tarde à se calmer, les jeunes sans travail se mêlent aux travailleurs.

Les associations des Gens Bons ne tardent pas à faire savoir qu'elles ne contrôlent en rien l'opération, et que des irresponsables instrumentalisent dans un sens de radicalisation politique la misère des familles, ils ne sont plus sinistrés, on leur ouvre des dossiers, les organise.

Les Gens Bons voulaient bien que des pauvres squattent, mais sans bruit, sans banderoles, sans revendications, la vue de la misère est moins dure à supporter lorsqu'elle se cache honteuse dans des taudis de plus en plus loin de leur quartier, dont on souhaite la rénovation.

Les Gens Bons pensaient que les pauvres avaient besoin de porte-parole, qu'il fallait organiser des tours de nettoyage des escaliers, organiser des collectes de vêtements usagés, gérer les dossiers des familles, faire l'appel par ordre alphabétique, fournir des couvertures.

Les Gens Bons n'aimaient pas les assemblées générales, ils préféraient même qu'il n'y ait pas de réunion du tout avant une prise de décision, ils auraient voulu qu'il n'y ait qu'un seul chef, toujours le même, et que tout le monde se tienne tranquille, ne pas changer le monde.

C'est à partir de la création du Comité des Mal Logés que la fumée des rumeurs prend feu, les Gens Bons ne veulent pas que des enfants et leurs parents dorment à la rue, mais ils ne veulent pas que l'on prenne trop l'habitude de se servir soi-même de ce dont on a besoin.

L'assistante sociale de secteur s'en était prise à Arthur, il n'y a plus de place dans cet immeuble si on ne veut pas entasser les habitants comme dans un taudis de marchands de sommeil, si on veut rester décent, la seule solution pour loger tous ceux pour qui il est urgent est d'ouvrir un nouvel immeuble.

Les Gens Bons alors, par le relais de leurs partis politiques d'appartenance, n'avaient de cesse de stigmatiser l'activité de tous les fondateurs du Comité des Mal-Logés, activistes et squatters professionnels manipulant les pauvres familles, instrumentalisant leur misère.

Il eut fallu savoir répondre à l'urgence des conditions immondes de logement de certains sans pour autant revendiquer, sans faire de critique d'un système politique se satisfaisant de la situation sordide, savoir être pauvre sans en vouloir aux riches, en ayant l'air moins pauvres.

Des travailleurs avec des métiers réguliers sont privés de logements décents, donc des droits essentiels de toute famille à vivre en harmonie et dans le confort le plus récent, ils sont rejoints par de jeunes chômeurs, c'est une manipulation s'ils occupent ensemble le même immeuble.

Certains Gens Bons ont des relais dans des associations très en vue des pouvoirs politiques nationaux ou locaux, le programme de ces grands responsables de l'état des choses propose des solutions, refusées par ces travailleurs manipulés, mais comprenez, on ne peut plus construire de logements sociaux.

La presse lue par les Gens Bons fourmillait de projets pour les mal-logés en tout genre, les jeunes travailleurs iraient dans les anciens foyers désaffectés des travailleurs immigrés, rénovés, et les travailleurs immigrés iraient, tout cela était si parfait sur le papier.

Les associations caritatives que les Gens Bons soutenaient réhabiliteraient des immeubles vacants et les gèreraient, logeant ainsi des pauvres recalés du système du logement social, le temps nécessaire aux projets de promotion immobilière pour aboutir, ensuite ils iraient, le bail devra être glissant.

L'état mettrait à disposition des terrains lui appartenant à la périphérie des grandes villes, hors zone de promotion immobilière, pour y installer des villages de baraques préfabriquées, y logeront tous les rescapés d'ailleurs, tous en attente de partout, les refusés aux droits fondamentaux.

Tout cela était parfaitement bien prévu, bien avant que le moindre comité des mal-logés ne fasse son apparition, bien avant que tant de logements sociaux vacants ne soient soumis à la populaire réquisition des mal-logés après approbation de leur assemblée générale, quel affront.

Les Gens Bons ne voulurent jamais de ce comité osant prendre ses décisions en assemblée générale où chaque voix comptait et pouvait s'exprimer, ils tentèrent d'en prendre la direction et d'empêcher les occupations d'HLM, il y en eut cent et plus, et il n'y eut jamais ni responsable ni porte-parole.

La rumeur s'enfla de colère et de sous-entendus nauséabonds, Arthur et ses compagnons n'avaient rien d'autre à faire que d'être toujours présents pour organiser une nouvelle occupation, dans le dessin inavoué de faire déraiper l'histoire sur un terrain politique, bien sûr.

Les Gens Bons ne voulaient pas que ces pauvres obtiennent les mêmes droits sociaux dont eux-mêmes seraient bientôt déshérités, ils ne voulaient pas croire aux intentions maléfiques des gestionnaires de l'immobilier, producteurs de misère sociale étendue, c'était il y a vingt ans.

Alors, ne pouvant prendre le contrôle d'un comité de lutte efficace sur la question du logement social, les Gens Bons se sont choisis un chef, un seul référent, et ils l'ont tous aidé à créer une association concurrente, de gestion des dossiers des familles, sans réunion ni assemblée générale.

Le terrain était prêt pour la grande offensive médiatique et policière, deux immeubles expulsés le même jour et cinquante familles à la rue, cinq mois de lutte sur le sable de la place de la Réunion, de quoi laisser le temps au chef de reprendre toutes les rênes en main, en respectant l'ordre alphabétique.

Terminées les longues prises de paroles, le programme de relogement des plus démunis va pouvoir démarrer sans opposition notable, les constructions de logement sociaux sévèrement ralenties, les augmentations de loyers faramineuses, les taudis infects vite repeints et gérés.

Les associations de Gens Bons administrent des entassements hétéroclites de pauvres dans des immeubles délabrés, lorsque ces immeubles brûlent comme Boulevard Vincent Auriol, personne ne se sent responsable, les irresponsables du comité refusaient ces taudis.

Arthur s'était peu à peu écarté de tout et rapproché de sa compagne, le Comité des Mal-Logés s'était auto dissous, l'objectif des Gens Bons était atteint, les mal-logés ne prendraient plus eux-mêmes les décisions les concernant, on pourrait les soutenir de nouveau.

Et puis les classes moyennes avaient racheté les taudis expulsés du quartier Vignoles-Haies, ils allaient enfin pouvoir posément valoriser leurs opérations et se réinventer une vie de quartier, en toute sécurité pour leurs enfants, la convivialité sociale dans la mixité.

Passé la déception et la rancœur, pour Arthur rien n'était jamais posé, son sac encore moins, il faisait partie des nomades de la Terre et se devait de vivre plusieurs vies dans le temps d'une seule, l'Ardèche ressemblait à la Chine, et puis les chèvres, c'est bien, c'est classique.

Le vent se leva avec une force du fond des âges que rien ne semblait pouvoir arrêter, la Yourte tint le coup, elle était conçue par des nomades habitués depuis des millénaires aux tempêtes du désert des steppes d'Asie Centrale, même adaptée par l'utilisation de matériaux locaux, elle tiendrait.

Quelques ustensiles mal rangés volèrent à basse altitude, pour finir en piqué dans les ronces à mûres avoisinantes, la mélodie de la tempête locale modula ses soupirs et ses engouements dans la force d'une symphonie romantique surannée, c'était terrifiant et paisible.

Résister à cela c'était résister au vent de toutes les tempêtes de l'histoire, se mettre à couvert, ne pas chercher à opposer force contre force, ainsi ils avaient fait au comité, se dispersant comme les feuilles mortes devant la tempête de fin d'hiver, la résistance aux infamies est toujours de nature discrète.

Vingt ans plus tard, il manquait toujours quelques logements sociaux pour abriter les enfants des Gens Bons, on vit alors des centaines de tentes de camping fleurir le long des berges des canaux parisiens, c'était très coloré, les responsables des Gens Bons s'en occupent.

Un vent chasse l'autre, une tempête c'est une suite de vents, cela permet de savoir si l'on tient debout, aux dernières nouvelles les décisions des mal-logés sont à nouveau prises en assemblées générales par les intéressés, et le porte-parole choisi par les Gens Bons s'est perdu en chemin.

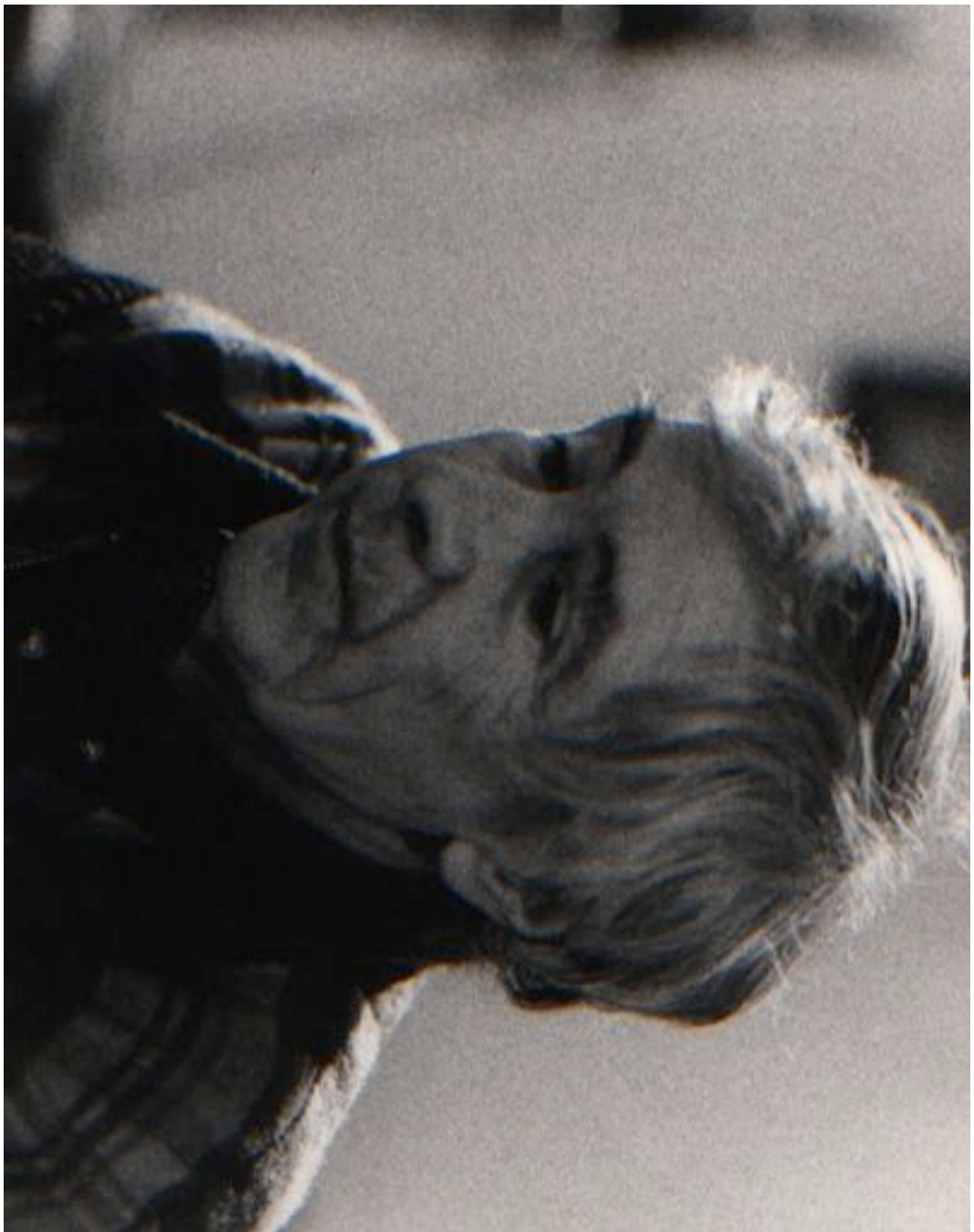
Arthur est bien loin de tout cela maintenant, la lucarne étincelante lui donne des nouvelles, avant chaque élection importante les banderoles s'agitent sans conviction, et chaque hiver ils sont de plus en plus à dormir à la rue, le porte-parole est terriblement efficace.

Ils étaient venus sans haine et sans crainte, avec peut-être dans l'idée de poser le sac une bonne fois, l'Ardèche a une tradition d'accueil séculaire, ils s'en étaient aperçus, ils avaient été bien reçus, il leur fallait juste un nouvel abri, ils avaient l'habitude de chercher, et de trouver.











## **Les Braves**

Le vent souffla les pensées néfastes de son esprit, les narines frémissantes et résistantes aux poussées fraîches et vives, les feuilles mortes, au loin des pelles, tourbillonnaient et meublaient l'espace de leurs hésitations voltigeuses, le vent le fit se sentir fort.

L'être humain se lève et se tient droit, en appui sur ses jambes, la tête en avant, tel un marin têtue face aux flots, ce qu'il faut de bravoure et d'humilité, il se tient là, il tiendra plus loin, la vie avance dans le temps et les saisons se succèdent, l'humain survit et conquiert.

Arthur savait ce que Brave voulait dire, il était né encore d'avant les temps de misère où cela devint déprécié d'être un Homme droit, un être juste, de toutes ces qualités dont aucun ne se départait sans perdre la fierté de traverser le village tête haute, sans la honte.

Au fil des temps historiques, ses souches familiales avaient suivi les cours d'eau le long des trains flottants de bois descendant des montagnes du Morvan vers Paris, les cousins s'étalaient du Cantal à l'Yonne, certains avaient fait de bons Parisiens, le temps d'une paire de générations.

Dans ces temps anciens que l'on voudrait nous faire croire maudits et oubliables, ses souvenirs baignaient, comme un ancrage, dans toutes les histoires familiales, référence essentielle, temps des connaissances partagées et des connivences conviviales, douceur d'une attache.

Brave dans le vent, campé, hardi et fier, il évoquait les dignités douces et les attentions chaleureuses ennoblissant le vivant, le portant aux confins mystérieux des énergies primales de l'univers, justifiant sa présence parmi tous, arrondissant son espace, le nommant Brave.

C'étaient les rudiments de toute humanité, et cependant il fallut des millions d'années pour en acquérir les principes de base, des milliers d'années pour en faire des principes de vie en communauté, et moins d'un siècle pour en anéantir toutes les promesses d'avènement, sans dédit.

Étaient-ils fiers les constructeurs et les propagandistes de cette horreur-là, ils avaient finalisé l'idéal nazi en le transcrivant patiemment en ordre économique mondial indépassable, au nom de l'efficacité moderne du profit de peu contre tous, de la barbarie comme choix inéluctable.

Le Brave était devenu un couillon, tout au plus une chair à canon, propre à défiler sans gloire à dates programmées, pour le souvenir d'époques peu glorieuses, de massacres injustifiés, de terreurs généralisées et d'animalité ordurière, dans la dégoûtation de l'espoir.

Il suffisait de détourner le regard de l'ordinaire menaçant, se croire à l'abri, le croire du fait de ses mérites, ne croire le devoir à personne quand bien même tout montre que l'on l'a pris à tous, et sans honte ni vertu, parvenir à vivre ignominieux dans l'infamie.

Le Brave bien souvent se prend la tête dans les mains, penaud et désemparé, se demandant comment la malfeasance est possible, désespéré de ne trouver nul remède, compatissant et simple, pesamment patient de rencontrer l'être noble, il soupire, *jusqu'à travers ciel*.

Le Brave ne sait être indifférent, il sait où sont ses affaires et où sont celles des autres, il ne se mêlera pas des conflits en cours, chacun est à même de se défendre, mais on ne le rendra pas complice, et il ne faudra plus compter sur lui, les grandes gueules se servent trop des belles idées.

En ces temps devenus ancestraux, sans qu'il n'y prît garde, au fil du temps et des vents, une cooptation mutuelle régulait les appétits indus et calmait les gourmandises tortionnaires, l'un dans l'autre et l'autre contre l'un, chacun parvenait à l'unisson de l'ensemble.

Il semblait, et beaucoup se complaisaient à le dire, que l'illusion d'un retour de valeurs serait pire remède que l'euthanasie générale de tout sentiment humain, l'apôtre de la liberté et de l'épanouissement étant devenu par voie de désambiguïsation sémantique le salaud à abattre.

Le courage des amorphes étant de ne point bouger, ils ont prétendu avoir résisté plus que tous pour mieux prendre le contrôle de chaque façon de s'organiser, pour en détruire toute volonté de vivre ensemble en harmonie et respect, leur réussite comptabilisée en points d'audimat.

Pauvres Braves, c'était comme si toute l'histoire du monde depuis la naissance de l'humanité leur fut descendue sur les épaules, alourdissant le moindre de leurs honnêtes gestes, anéantissant et leurs efforts et leurs espoirs, il ne leur restait plus qu'à tenter de se reconnaître.

Il faut plusieurs vies pour faire un village, en moins d'une génération, le flot grossissant de la consommation morbide a tout balayé, une hécatombe aux relents d'holocaustes délocalisés, une apologie du sur-animal devenu Homme-dégradé, les bienfaits de la civilisation.

Le Brave Homme sait qu'il n'a rien à voir avec le Brave Guerrier destructeur de vie et d'espoir aux ordres de lâches, avides, sans valeur ni honneur, le Brave Homme chemine sa vie à l'affût de l'amélioration de tout triste sort, simple, joyeux et efficace, souvent vagabond.

Si jamais quelque puissant groupe de maîtres sanguinaires le convainquent et l'obligent à participer à une boucherie inutile et avilissante, c'est la mort dans l'âme, bien avant de la recevoir ou de la donner, qu'il s'y rendra, et les cauchemars le hanteront à jamais s'il revient.

Le Brave alors seul sait désobéir et aider les résistants, et il ne distribue pas la mort sans y penser ou sans mûrement s'y préparer, jamais il ne s'en vanterait, si cela avait été possible autrement, s'il le fallait, le Brave déserterait ou s'insoumettrait, le Brave est rarement décoré.

*Car les bandits qui sont cause des guerres* nomment l'honneur et la gloire ce qui ferait vomir de dégoût tout être Brave, ils ont leurs mots mensongers pour abuser ceux qui reviennent, *eux n'en meurent jamais, on ne tue que les innocents*, sur la butte rouge.

Arthur savait être Brave pour l'avoir appris de gens sûrs depuis sa plus tendre enfance, et ainsi on lui avait transmis ce trésor indestructible de toute humanité au travers les continents, Arthur était un guerrier de l'improbable justice, le souvenir des origines des étoiles.

Le Brave reste solide face aux sollicitations du monde moderne, il ne lui viendrait pas à l'idée de ricaner bêtement d'un plus pauvre, d'exclure ou de mépriser, d'abandonner ou de dénigrer, toutes choses si couramment jubilatoires de nos jours que l'on s'y perd.

Le Brave sait résister à la manipulation des imbéciles et des médiocres, il connaît leurs paroles belles et sait leur incapacité d'avoir la moindre parole vraie, handicapés qu'il sont par l'apparence de leur pouvoir, les pauvrets si souvent incultes et sans qualités.

Le Brave ne trouve jamais de mauvaise raison pour nuire à un proche, quand bien même il eût été spolié, il réclamera la justice et son dû, mais jamais ne se déconsidérerait à employer les mêmes méthodes déshonorantes, l'argent ne peut servir de prétexte à l'infamie.

Le Brave jamais n'obéira aux injonctions actuelles des maîtres de l'empire sanguinaire saccageant tous les pays de la planète dans une euphorie extravagante sans aucune alternative bénéfique pour les peuples et leur descendance, détruisant l'idée même d'être humain.

Le Brave a la conscience immédiate de ce qu'il fait et de ce qu'il se refusera toujours à faire, fut-il menacé de mort, que vaudrait vivre une existence indigne de pervers ricanant, se moquant de toute valeur pour mieux s'y soustraire, indifférent à la misère et à la souffrance ?

Le Brave ne sait jamais dire qu'il ne savait pas, il se déjugerait et serait piteux, et ce serait pour lui un malheur, si quelqu'un venait lui dire avoir pâti d'une de ses actions ou de ses paroles, si, par méconnaissance, il ignorait l'affliction de l'un ou l'autre, sa désolation est pure.

Le Brave se moque d'être bon ou de répondre à un quelconque qualificatif dépréciant dont sont très friands les évanescences d'individus se partageant certaines prérogatives publiques et la gloire d'apparaître, il les sait jaloux et incapables, il va faire son jardin.

Le Brave sait bien qu'ils seront bien peu, de tout temps, à résister efficacement à l'infamie des attitudes d'exclusion et à la corruption des mœurs, ils ne seront jamais aussi nombreux que les collaborateurs des brutes dominantes et autres délateurs et racailles molassonneuses.

Le Brave n'accorde pas à la planète financière plus d'intérêt ni d'importance qu'il n'en faille pour subvenir correctement à ses besoins, et il connaît le courage de limiter ses demandes, il en faut pour tout le monde, il lui déplairait de prendre le nécessaire d'un autre.

Le Brave s'indigne peu, chacun a sa conscience, et chacun peut se protéger, ne pas se faire écraser et défendre ses intérêts, mais parfois il se sent bien seul, le monde est-il en train de disparaître, de s'enfuir sous une couche crasseuse d'indifférence à l'odieux, c'est cela la misère ?

Le Brave résiste à la solitude dans laquelle parfois il s'englué, les temps modernes considèrent les souffrances liées à la solitude au même niveau que les douleurs physiques, en beaucoup plus dures à soigner, il lui faut de la compagnie, mais il faut savoir s'entourer.

Le Brave résiste également aux injonctions sociales aberrantes de rejet de tel ou tel aux motifs absurdes de conditions de vie plus ou moins valorisées, il se sent bien avec les réprouvés, ce sont souvent des Braves eux aussi, est-ce pour cela, il les estime mieux que d'autres ?



Le Brave sait la souffrance d'être rejeté d'un groupe d'êtres humains, l'inhumanité des animateurs de clans s'autorisant de pouvoir juger les uns les autres sur des critères médiocres d'une prétendue intégration sociale, il ne s'approche pas de leur ghetto.

Le Brave sait que le triste jeu de l'élimination sociale, dirigé par les actuels tenants de l'économie, est la forme la plus aboutie des tortures et de l'anéantissement de l'être, touchant des générations entières, sous les ricanements indignes des indifférents encore à l'abri.

Le Brave souhaite vivre dans un village où chacun se salue et se parle, et où l'exclusion est absente des cœurs et des intentions, beaucoup lui en veulent pour cela, mais le Brave sait gentiment les braver, il sait la valeur de la résistance à l'abjection, il est prêt à la payer.

Le Brave sait le besoin essentiel que l'Homme a de vivre en harmonie avec ses proches, voisins, collègues, famille, et la misère et le ressenti des réprouvés n'ayant de place nulle part en toute injustice, simplement pour ce qu'ils ne seront jamais, intégrés à la barbarie générale.

Le Brave ne juge personne, chacun dispose de sa conscience, mais il n'ira pas vers les tortionnaires si nombreux de nos jours, il marque sa place là où il vit et, par ses actes, modifie les effets néfastes des arrogants et des médiocres arrivés, il n'adoptera jamais leurs usages répugnants.

Le Brave aime bien rire avec tous, il ne ricanera jamais, les moqueries l'effraient, il aime les plaisirs simples, lorsque la société rassemblée se sent bien pour un temps, et quelques verres arrosent la rigolade générale, devant un bon plat, il n'est pas besoin de démunir quiconque pour cela.

Le Brave aime bien séduire et se faire coquet, nous avons tous le besoin inhérent à toute espèce de nous plaire les uns les autres, mais la jalousie des médiocres le suffoque, les meilleurs ne colorent plus la vie, l'être s'enfouit sous la carapace brillante de l'automobile.

Le Brave se demande toujours jusqu'où l'imposture peut se développer, et il sait, malheureux, l'infinie variété des tourments et des supplices moraux dont sont capables ceux dont la position est assise au creux du confort de leur inutilité et de leur incompétence.

Le Brave aimerait que tous considèrent primordial et essentiel à la survie de l'humanité entière de laisser à chacun une place, sans envier ce que ne possède pas le pauvre, et que chacun s'astreigne à faire correctement son travail, au lieu de tricher et de convoiter.

Le Brave n'aime pas les couards imbus d'une bravoure surarmée face à des paisibles, ils aiment trop se mettre à plusieurs pour tourmenter et massacrer les inoffensifs lorsque leur cruauté en reçoit l'approbation ou l'incitation des intérêts des supérieurs de l'empire, leur zèle est confondant.

Le Brave déteste les pervers si nombreux à notre époque, violeurs de gentillesse, confondeurs de principes moraux, rusés et séducteurs, calomniateurs à l'occasion, allumeurs de guerres sociales, pourfendeurs de qualités humaines, ils renient toute création, dépouillent l'humanité.

Le Brave aime les poètes au teint pâle, les grands sensibles faisant vibrer la phrase et enrichissant l'esprit, séduisant en transportant vers l'infini du futur possible afin d'accomplir l'humain, débarrassé enfin des brutes primitives nuisibles à l'épanouissement général.

Le Brave a des idées simples, mais longues dans leurs développements, obligé d'utiliser les mêmes mots, pour des actes différents, pour affirmer la liberté et la responsabilité, pour respecter jusqu'au souffle d'air et la création universelle, ses désirs puissants face au vent.

Le Brave sait trop combien il est indispensable, pour vivre en paix et mieux, de se sentir fort et apprécié, combien le regard bienveillant peut illuminer, combien la médisance répétée peut détruire, que chaque être détruit nous détruit tous, que chaque joie bénéficie à tous .

C'était comme de devoir résister à toutes les tempêtes, les orages, les cataclysmes, se relever, se panser, remettre en ordre, reconstruire, rénover, rebâtir, tel était l'Homme Brave, inlassable, fier d'être toujours là, d'être toujours humain, au travers des cataclysmes et des avanies.

Depuis les tout premiers temps de l'Homme debout et bien après encore l'extinction des espèces majeures, le Brave gêne la brute par sa présence, il se sait dénigré, il sait bien pourquoi, mais il ne reculera pas, c'est ce qu'il est, c'est sa voie, c'est son accomplissement.

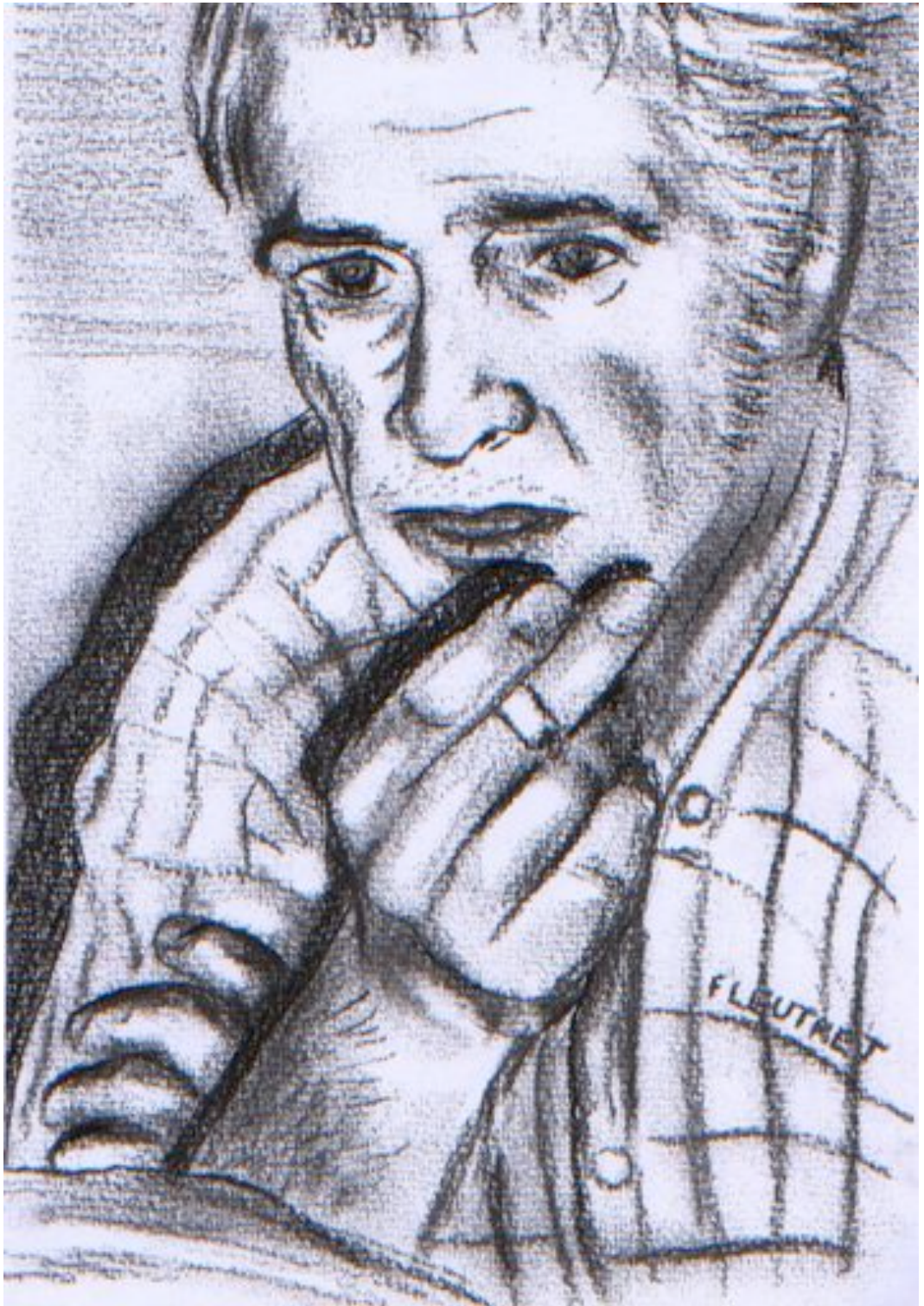
Par delà les souffrances et les misères, par delà les massacres et les bombardements, par delà les viols et les outrages, dans la tourmente intermittente, sur le vaisseau Terre, à des milliers de kilomètres à l'heure de vitesse dans l'espace, toujours Homme Brave.

Arthur s'accroupit alors, le vent s'agitait par bourrasques vicieuses, sifflotant comme pour une visite, puis prenant de la vitesse et tournant par à coups brusques et non prévisibles, se calmant derrière les genêts pour revenir sournois ébranler le mât de la Yourte, en vain.

Le vent pouvait s'escrimer, il lui faudrait des milliards d'années avant de réduire la masse brute de la montagne protectrice, en faire du sable à bâtir, des maisons, des villages, *Le temps de boire à ce ruisseau, Le temps de porter à sa bouche, Deux feuilles gorgées de soleil.*

C'est ainsi que les graines se disséminaient, que s'affaissaient l'usagé et le fragile, que résistait le Brave et que s'usait la roche, le vent n'avait qu'un temps, et la sérénité reviendrait, avec le goût d'entreprendre, de ranger, revivifié, toutes énergies renouvelées, équilibrées.

Arthur avait tellement soif de connaissances nouvelles, ses méninges réclamaient des aventures et des créations, il aspirait aux exaltations des pionniers et des chercheurs, il voulait toucher du doigt les limites de l'univers, il se sentait enfin à nouveau Brave, c'est à dire homme.









### ***La richesse des pauvres***

Les mélodies furieuses s'estompèrent, et son ennui d'être aussi, un dernier souffle mollissant trouva la force cependant de soulever son cahier posé devant la Yourte et de l'envoyer planer par-dessus l'eau scintillante, le signe était clair, il se leva, fort à nouveau, pour toujours.

Arthur a passé sa vie adossé à la pauvreté, dans la créativité et l'imagination, face à ses problèmes matériels et moraux, ils étaient les pauvres et leurs aventures étaient riches, n'oubliant jamais d'éclater de rire, chassant toute tristesse en miettes sous un tapis persan effiloché.

Par définition, les pauvres sont pauvres, les chercheurs renommés travaillent nuitamment pour utiliser les bons leviers économiques et mieux gérer des ressources rares, pensant que des spécialistes du développement comme eux peuvent améliorer la situation.

La richesse des pauvres se tient toute dans leurs relations sociales et leur jovialité intermittente, dans ce qu'ils peuvent faire ensemble, dans leur relation avec la nature, dans l'ingéniosité jamais démentie pour se procurer le nécessaire à la survie, échappant aux équations savantes.

Toutes ces heures tardives à se confier leurs éclats de rire, comme des volutes de nuages frais, suite à un travail en commun, à s'échanger leurs espiègleries, dans le calme des nuits éclairées de lune, avec le loir sur les poutres, le chien sur les pieds, et les chats qui baillent.

Bien entendu, les pauvres n'ont pas produit beaucoup de biens de consommation reproductibles en standard industriel ou d'amusettes considérées par beaucoup trop d'individus désormais comme de l'indispensable, voire du confort ou de la richesse, signes absurdes de leur valeur .



Mais les sociétés jugées pauvres ont en fait tout simplement un concept différent de la richesse, comme la richesse, la pauvreté est un concept social, une perception culturelle, c'est sous l'œil goguenard et condescendant de l'installé gavé de tout que l'on se sent pauvre.

Leurs aventures communes les plus magiques ont toujours commencé autour d'une table festive et hilare, le cruchon de vin empli sitôt que vidé, dans les lumières intempestives de l'imaginaire, avec l'amour des tendresses, les jubilations des moments, les caresses de la vie.

Arthur alors devenait dithyrambique, toutes les énergies fluctuaient sans entraves, les soucis s'effaçaient devant l'effervescence des surprises et des connivences enjouées, que c'était bon d'être pauvre, le monde nouveau, c'était demain, et ce jour résonnerait de leurs plaisirs.

Les efforts mondiaux de développement ont surtout développé une vision scandaleusement dévalorisante sur la pauvreté, par voie de singerie en cascade, le monde s'est calqué sur les goûts des plus puissants, fiers d'une société désagrégée et dépourvue de tout réseau de relations internes.

Chaque société établit son propre réseau de relations afin d'atteindre ses buts et crée en cours de route son sentiment de valeur, de richesse et de pauvreté, les choses n'ont aucune valeur en soi, permettent-elles de vivre correctement, dans le respect des fondements de toute vie en commun ?

Lorsque les vallées festoyaient et que les danses endiablées faisaient trembler le sol d'allégresse, l'énergie se modelait une conscience, plus que matière, elle devenait vivante et se reproduisait dans les jubilations partagées, l'avenir souriait, bonhomme et confiant.

C'étaient des moments d'une rare richesse, tous les possibles se tissaient un manteau de gloire promise, les envies se prodiguaient des encouragements pour des lendemains empreints du bonheur de réaliser un art de vivre ensemble, simplement, sans domination.

Les partisans du développement économique ont considéré qu'il fallait transformer en abondance la rareté de leur goût pour le futile, qu'ils qualifiaient de pauvreté, le développement économique a produit la rareté de la qualité et de la valeur, l'abondance de la médiocrité.

L'économie prétend pouvoir fournir à chacun les moyens illimités pour contenter ses besoins, mais les besoins se créent beaucoup plus rapidement que les ressources nécessaires pour y satisfaire, et l'essentiel pour rendre la vie agréable se détruit plus rapidement encore.

Sans économies, la vie d'Arthur s'amplifiait de ses rencontres, ses amitiés n'étaient pas feintes et les histoires prenaient des tournures truffées de précautions courtoises, chacun se trouvait valorisé dans son savoir faire, son savoir être, la nouveauté du monde s'inventait chaque jour.

Tous avaient la fierté de ne rien devoir, ils ne ressentaient nullement le manque des biens essentiels à d'autres, de toute leur vie, ils n'avaient rien voulu posséder de plus que le plaisir de mener à bien leurs projets imaginatifs, et ils en trouvaient toujours les moyens, seuls ou à plusieurs.

Il y aura toujours en haut de la pyramide un groupe restreint de personnes pouvant satisfaire à ces besoins de consommation, écrasant une masse plus importante de gens qu'on ne pourra jamais satisfaire, mais dont le mode de vie autonome aura été irrémédiablement saccagé.

Les sociétés plus traditionnelles détruites à coup de guerres contre l'axe du mal se considèrent comme un élément d'un tout abondant où l'être humain a dû apprendre l'art de vivre avec la nécessité, nous venons de là, avec une fierté et une mémoire, cela ne pourra être effacé.

Quelles que soient ses mémoires parallèles, cela c'était toujours passé ainsi, Arthur se souvenait très bien, dans tous les lieux où les pauvres s'étaient rassemblés dans le déroulement de sa vie, depuis sa tendre enfance, les tables étaient joyeuses et inventives.

Sa vie avait été cela aussi, une suite ininterrompue de fêtes débouchant sur de nouveaux projets, comme les étoiles majeures de la voie lactée, attentives, développant les richesses intérieures et l'expérience humaine de chacun, explosant en des myriades chaleureuses.

Le développement économique n'est pas la clé permettant de soulager la pauvreté, les taux de mortalité infantile et la faim sont excessivement élevés dans les pays les plus gros producteurs et exportateurs de protéines au monde, tout cela ne profite qu'aux marchands d'armes.

Les États-Unis sont la puissance économique mondiale, en apparence indépassable, mais les statistiques gouvernementales indiquent que de 30 à 40 millions de personnes vivent au-dessous du seuil de la pauvreté fixé par le gouvernement fédéral de leur Union .

Créer plus et en avoir davantage, mais de quoi et pour vivre comment, la pauvreté n'est pas un problème, c'est parfois une calamité pour le démuné moderne dont on a détruit tout le mode de vie et les moyens de le protéger au nom du progrès économique, sans le remplacer.

Par exemple, que doit faire la société pour assurer que les gens accèdent à l'éducation et aux soins de santé, qu'ils aient à se loger décentement selon leurs vœux, qu'ils puissent avoir une activité correspondant à leurs aptitudes, et leur manière de vivre dans le sens de leur histoire ?

Qu'est-ce la civilisation, qu'est-ce le progrès, qu'est-ce le bien-être, qu'est-ce le bonheur, finalement, censé être le but des deux premiers, dans le métro des grandes villes, les odeurs d'urine sont devenues chose courante depuis plusieurs années, l'odeur du progrès ?

Sans abris, désespérés totalement, murés dans un mutisme choisi ou drogués des vapeurs de l'alcool, êtres humains tombés dans la déchéance, produits les plus fins et les plus aboutis du développement mondial, fleurons de l'économie de marché, pour leur marcher dessus.

Poivrottes, sorties de la vraie vie, trimballant leurs gros sacs avec tous leurs vêtements, leurs objets, leurs souvenirs peut-être, jeune homme de dix-huit ans faisant la manche, mis à la porte de chez lui, habillé propre, venant d'interrompre sa Terminale, sans domicile ni travail.

Commencent à être pris en compte des indices comme le nombre de suicides par habitant ou le nombre de crimes, dans le calcul mathématique et statistique des Nations Unies pour mesurer le degré de développement d'un pays, impossible à masquer, seule augmente la misère.

En dehors de la misère et de la souffrance sociale la plus insupportable, nos sociétés modernes ont l'arrogance d'avoir la satisfaction de produire le nombre le plus élevé de tous les temps de psychopathes, tortionnaires et destructeurs supporté par la Terre, de nouveaux guerriers.

Nos souvenirs sont semblables, tous peuples confondus, ce qu'il en reste, le temps passe, mais ils demeurent enfouis au plus profond de notre être, ils deviennent la richesse du pauvre, de l'humain n'ayant pas fait l'histoire officielle, seulement son histoire, pour l'amusement de ses proches.

Histoire de petite épicerie, bureau de tabac, cabine téléphonique, de grands-pères cultivant les terres, les vignes, il avait deux vaches, un cheval, des porcs, des poules, des lapins, plus loin des chèvres, beaucoup de travail, et le champ derrière la maison pour se reposer, à l'ombre.

Depuis le début de leur installation agricole, Arthur avait vécu dans le royaume des pauvres s'entraîdant parce qu'ils savent que c'est leur seule richesse et leur seule chance de maintenir à flots le peu dont ils disposent, leur nécessaire, vingt ans plus tard, rien n'était trop tard.

La pauvreté était inscrite en lui depuis les temps immémoriaux, et cela n'empêchait nullement d'être fier, la valeur d'un Homme était nettement dissociée de la valeur de ses biens, comment vis-tu, que sais-tu faire, es-tu brave, trahis-tu tes amis, sais tu boire, as tu faim ?

Cela semblait bien plus simple, la vision d'autrui ne s'attardait pas à l'accoutrement vestimentaire, on saluait d'abord, et lorsque l'on ne connaissait pas, on commençait par accueillir, et l'on écoutait, d'où viens-tu, que veux-tu, entre, assieds toi, as-tu mangé ?

La richesse du pauvre se tenait toute là, un repas se partage facilement et à tout moment, pas besoin de rendez-vous, pas besoin de calculer ce que cela peut rapporter d'être bien avec celui-là, avec l'autre, nous allions manger, asseyez-vous, si, si, prenez le temps.

Même le pique-assiette le plus insistant faisait sourire d'arriver toujours aux heures des repas, mais il mangeait tout son content et les nouvelles circulaient d'une table à l'autre, l'espace social respirait, il y avait toujours un coup de main à donner ou à recevoir.

Mais le temps s'est perdu sous les regrets, sous les reproches des uns et des autres, lorsque cela subsiste ce n'est jamais pour longtemps, chacun reste chez lui, se désintéresse de son voisin ou le jalouse, les envieux abrutissent l'univers, empoisonnent l'air du temps .

La pauvreté conviviale disparaissant, ne restera plus que la misère, cela se passe déjà dans les grandes villes, en effet lorsque l'on dort dans la rue, sous une tente, les chances de partager un repas avec d'autres pauvres, de donner ou de recevoir s'estompent, alors les bénévoles s'agitent.

Le pauvre perdant la richesse de pouvoir vivre décemment avec le peu dont il se contentait, devient un pauvre pauvre, voici donc le retour des misérables des siècles passés, tandis que les goguenards pensant s'en tirer en tournant la tête deviennent pauvres lentement, mais sûrement.

La résistance efficace à l'océan de barbarie s'enflant de houle menaçante se situe peut-être à ce niveau, maintenir et redévelopper cette convivialité originelle des peuples, cesser d'être envieux des misérables ne possédant rien, pas même le sentiment d'être utile.

Les pauvres de maintenant voient leurs savoir faire dévalués par ceux là même en mesure de les revaloriser, mais préférant dépenser leurs surplus financiers dans de l'électronique superflue ou dans des vacances à l'étranger et n'ont plus les moyens de payer un travail décevant.

Or cela entraînera leur propre appauvrissement à brève échéance, par ricochet, lorsque les revenus baissent massivement, l'économie de toute une partie de la population chute également et finalement les ventes de biens industriels, autant se préparer à être de joyeux pauvres.

Car nous allons être de plus en plus nombreux à devenir pauvres, cela pourrait être une bonne nouvelle si cela relance les réflexes ancestraux de solidarité, les moments conviviaux, et l'inventivité liée à la débrouillardise, ce serait plus facile à vivre, il faudra quand même certains efforts.

Les habitudes ne sont elles pas déjà prises et ancrées dans le fonctionnement profond de chacun depuis trop longtemps pour pouvoir revenir en arrière, les rancœurs liées aux comportements odieux de l'individualisme s'effaceront elles, pas d'elles-mêmes, il faudra s'y mettre.

Les impulsions des organismes et des institutions retrouveront elles la clairvoyance et l'efficacité qu'elles ont pu avoir en d'autre périodes historiques, les dernières nouvelles du monde politique tous bords confondus ne sont guère réjouissantes, ils ont abandonné.

Alors qui résistera, qui aura l'intelligence collective de s'y mettre, de revenir à la considération des individus de la société débarrassée de tout fumeux souci d'intégration, on n'intègre pas une majorité dans une minorité, riche de biens mais pauvre de valeurs, handicapés.

Les plus grandes avancées sociales et de justice ont toujours eu lieu lorsque les plus puissants ont eu la certitude d'y réaliser d'énormes profits, où en sont-ils, notre avenir et celui de la planète est définitivement entre leur mains, c'est très inquiétant, nous les savons sans état d'âme.

Il ne serait peut-être pas inutile de songer à se passer d'eux et à faire notre monde de pauvres, à redevenir autonomes, et à réapprendre ce que nos aïeux savaient si bien faire, vivre sereinement du fruit de leur labeur, se contenter de peu, et que notre joie demeure à jamais.

Arthur se sentait à nouveau prêt à mordre la vie, depuis bien longtemps il ne s'était pas senti aussi bien, ainsi en avait-il été dans sa vie à tant de reprises, mais cette fois il n'y avait pas de lutte à mener, pas de politique, juste vivre, pleinement en accord avec lui-même, son histoire, ses anciens.

Le printemps tardait à arriver, mais le soleil poussait les nuages plus souvent, et les premières violettes avaient éclos, les primevères étaient en bourgeons, l'air se réchauffait peu à peu, même l'herbe maigrelette semblait plus verte, tout semblait prêt pour une nouvelle saison.

Nous ne pouvons pas intervenir ailleurs que dans notre environnement immédiat, et la tâche est déjà immense, mais en y réfléchissant bien, c'est bien là le moins compliqué, ces moments font du bien et nous embellissent, c'est notre sel, pourquoi faire l'économie de plaisirs partagés .

Les temps actuels de haute concurrence verront se multiplier les besoins de pouvoir prendre le temps de souffler, de se poser dans un abri chaleureux, le temps de partir de soi, de se ressourcer, de redécouvrir la lenteur du temps, de se demander ce que l'on ferait si l'on en avait le temps.

Avoir le temps de se promener, de s'intéresser, d'apprendre le nom d'une plante, de constater la lenteur de pousse des légumes et celle des soins nécessaires que nous prenons le temps de leur apporter pour assurer leur développement et le nôtre, se donner du temps et avoir du bon temps.

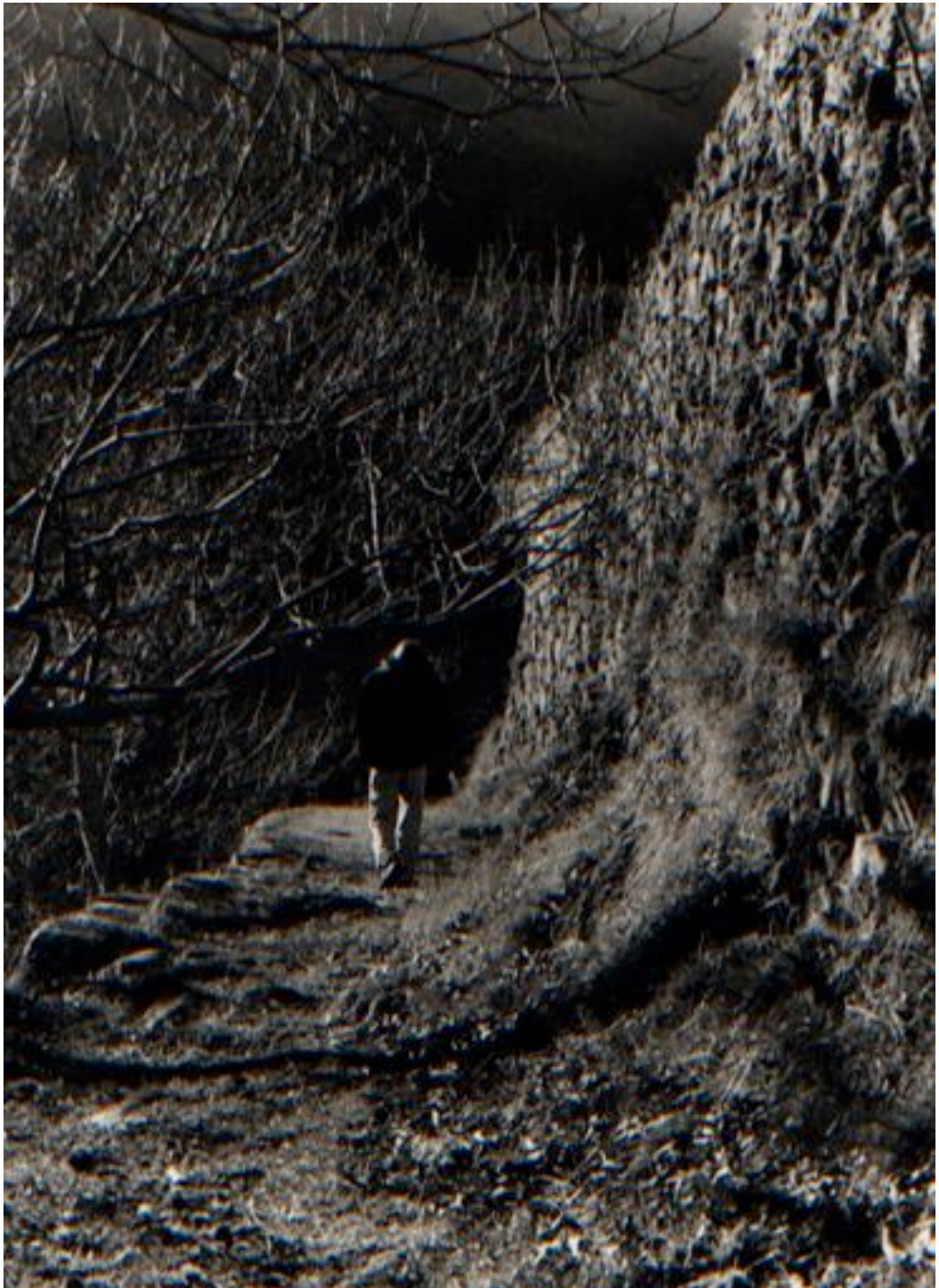
Faire son jardin, l'imagination sollicitée pour tirer de soi-même de nouvelles idées d'installation, il y a création perpétuelle et renouvellement au gré des saisons et des années, le jardin est à l'image de son auteur, repose et embellit l'existence du jardinier, et du jardin, on passe à table.











**Jardin**

Arthur enjamba le ruisseau d'un bond leste, enfin il revenait à sa vigueur, la retraite avait assez duré, il saisit son cahier échevelé sur les ronces, il allait pouvoir ranger ses affaires, il levait le camp comme dans une urgence, il avait hâte, sa vie se redéployait.

Le vent cessa immédiatement, et le soleil réchauffa son front enfiévré, il se rendit derrière la Yourte, son jardinet d'hiver était paisible, il lui fallait l'abandonner, en attendant de partir il respira quelques instants, regardant la terre, il ne ferait pas ses légumes ici cette année.

Il fallait qu'il rejoigne sa compagne, ils s'accorderaient, la pression avait été trop forte, les solutions se présenteraient à eux, subitement il n'avait plus le moindre doute, quel que soit l'endroit où ils échoueraient, ils y parviendraient, ils reconstruiraient un projet.

Ils avaient déjà exploré un certain nombre de pistes, avant la brouille, avant sa retraite, il n'y avait pas de rancœur entre eux, ils se savaient ce besoin parfois de s'écarter l'un de l'autre, pour mieux se retrouver, rafraîchissant leur relation, nécessaire condition de leur entente.

Pour les revenus, même si momentanément il faudrait sans doute émarger aux caisses sociales et de solidarité, ce ne serait jamais pour très longtemps, ils avaient toujours trouvé une solution pour subvenir à leurs besoins, Arthur se souvenait des métiers et des savoir-faire appris avant les chèvres.

Ils devaient juste trouver un nouveau toit, cela prendrait un peu de temps, il faudrait se faire héberger chez les uns chez les autres un certain temps, mais jamais personne n'avait dormi dans les genêts, pas ici, pas en Ardèche, il était temps de rejoindre les vallées des humains ses frères .

Le jardin allait se recouvrir d'herbes sauvages en peu de temps et les légumes d'hiver allaient dégénérer, mais le carré de terre, avant de rejoindre les friches environnantes allait longtemps conserver la trace du labeur de l'Homme, disponible pour le prochain jardinier.

Les jardins couvraient la terre de leurs espaces pointillés où la main de l'Homme coiffait la nature, ils éclataient de munificence dans les civilisations florissantes et laissaient des souvenirs éternels dans les mémoires de l'Histoire, du modeste à l'orgueilleux, ils étaient l'empreinte de l'homme.

Depuis Sémiramis et même avant, les jardins sont réputés pour soigner les maux les plus enracinés des êtres vivants, et cela n'est pas explicable véritablement, cette impression de calme et de sérénité, ce temple fredonnant, cet apaisement, c'est le mystère, et c'est la vie.

Dès son enfance, le grand-père, les oncles, soignaient leur longévité dans leur jardin journalièrement entretenu, et il ressentait avec eux ces effluves de bien-être émaner de ces lieux fabuleux d'apprentissage, il en était honoré et émerveillé, dans les voies paisibles de leurs allées.

Chacun correspondait aux jardiniers s'en occupant et tous, quelle que fut l'époque de l'année étaient les refuges de leurs qualités et de leur richesse, et pas seulement parce qu'ils étaient bien entretenus, le jardin n'est pas que pour manger, c'est l'îlot de grâce, l'oasis de création.

Il s'y passe quelque chose d'indéfini, de l'ordre de la sensation, de l'énergie, ce n'est pas palpable, peut-être certains ne sentent rien, Arthur avait toujours été conquis, dès les premiers pas, la douceur l'envahissait, tous les sens avaient leur nourriture, il se laissait bercer.

A Vauzelles, dans les petits pavillons des cheminots, allée des Sycomores, près de l'économat de la SNCF, son grand père lui apprenait à mettre le doigt comme il fallait sur le tuyau pour diffuser un jet long ou en pluie, l'odeur de la terre mouillée marquait ses jeunes années.

À Chablis dans le prieuré de Saint-Cosme, non loin de la cabane d'où les grosses mouches essaïaient, son grand-oncle lui montrait comment cueillir une asperge avec la gouge, et l'emmenait à la cave se rafraîchir près des endives, le tonneau sentait le vin blanc, inoubliables senteurs.

Il était fondu, éperdu, enivré de félicité, si jamais on le cherchait dans la maison, c'était dans le jardin qu'on le trouverait, ces espaces indispensables à la respiration, à l'intelligence même, ces morceaux de paradis, l'emplissaient en totalité, le gorgeaient pour l'année entière.

Quel était donc ce moment particulier d'équilibre, cette version rassurante d'un possible, incomparable, que la nature seule ne procurait complètement, cette nature travaillée par un Homme produisant plénitude et légumes, fruits, fleurs, et nourriture pour toutes les sensibilités.

Arthur se baissa, ramassa une touffe de plantain, ce médicament universel que l'on trouvait quasiment partout, il ne se décidait plus, il avait de la peine à quitter les lieux, il était ensorcelé, il n'avait plus envie de se secouer, il était bien, resterait-il un jour de plus, rien ne pressait.

Quitter le jardin comme dans une histoire mythique et sans cesse renouvelée, il lui semblait encore être redevable, sous son ordonnance, la terre avait produit, il ne pouvait quitter ce lieu ordinaire où sa présence et son labeur avaient créé, il devait quitter une partie de lui-même.

Jamais plus les végétaux sauvages ne reprendraient leur place originelle, la marque de son passage serait éternelle, sauf glaciation ou éruption magmatique, une observation fine, des générations plus tard, dévoilerait son dessein éphémère, dévoilerait les traces de son passage.

Il convenait alors, non seulement de tout laisser en place, mais aussi de parfaire, et de préparer l'endroit pour les passages futurs, de remplir sa mission de jardinier, sa modeste contribution à l'agencement organique de l'espace, préparer le terrain pour un futur utilisateur, inventeur d'espace.

Ses anciens lui avaient laissé l'héritage de cette fierté modeste, pouvoir présenter le résultat de son travail sur une table et contenter les corps et les appétits, surprendre les palais, satisfaire les envies, générer une convivialité détendue, donner l'envie de s'y promener.

Pourquoi cette paix particulière, ce savoureux oubli de tout souci, ce silence animé de frémissements et de bruissements annonciateurs, le jardinier se sent parfois si protégé qu'il n'est pas rare de l'y avoir vu nu, sans la moindre impudeur, sifflotant et heureux.

Aux envies indistinctes de la matière devenue vie se disputait des injonctions despotiques, les impératifs instinctifs de la mise en forme du sol dirigeaient les emplacements de chaque élément vivant ou inerte, des lois naissaient de l'observation de chaque configuration.

Arthur se pencha lentement vers les végétaux à ses pieds, scrutant, attentif à chaque espèce plantée, d'un coup guilleret, magiquement happé par l'expression de la vitalité la plus simple, le potager d'une saison l'avait nourri, il lui devait un dernier entretien, une révérence.

Après son passage, les insectes et les oiseaux, les arbustes et les fleurs, les plantes les plus diverses se répartiraient l'espace comme bon leur conviendrait selon une logique aléatoire née de l'équilibre des besoins de chacun, mais il n'était pas encore parti, il saisit un outil.

Il se glissa dans son bien-être, et ne pensa plus, sa journée était gratuite, il ne se servirait plus des fruits de son travail, un autre que lui se servirait, ou bien non, peu importe, il fit comme s'il devait rester toute sa vie, il n'avait plus de regrets, l'espace était à lui, était lui.

Comme à chaque fois que son corps effectue une tâche souvent accomplie, sans qu'il n'y prenne garde, les gestes s'accordent automatiquement avec l'impératif de la réalisation, et son esprit vagabonde, sous l'azur changeant des saisons égrenées, la paix revient sur ce coin de la Terre.

Pendant des heures, seule la fatigue physique s'accumule, dans une véritable osmose avec l'environnement, sans chercher le moindre gain, la nature est toujours dispendieuse de nourriture, il s'ébroue de ses amertumes, Arthur redescendra dans les vallées ,renouvelé.

Parfois, il se relève et reprend son souffle, regarde au loin, plus près, il y aura cela aussi à faire, mais plus tard, il tient son outil, s'y tient, se penche à nouveau sur le labour, une mésange nonette zinzinule en pitchés éclatants, le crapaud froisse les herbes en bordure, il sourit.

La saveur des futurs légumes a transmis son odeur à la terre que mouille déjà la brume du printemps se déployant dans sa majesté neuve, le végétal dont la pousse n'est encore qu'embryonnaire marque la prairie de ses effluves naissants, son travail avance bien, il est content.

Il ne cherche pas à produire pour son estomac, c'est le domaine carré et redoutablement ordonnancé de l'agriculteur, il ne cherche pas moins que de créer un lieu paisible, un morceau de ce monde où il prendrait goût à se délasser, une nature recomposée par ses soins.

Alors ses constructions n'ont pas d'allure parfaitement logique, sauf pour lui-même, il ne fouille ni ne retourne la terre selon des codes normés ou des recettes éprouvées, pas partout, et le légume se plaît en ce désordre composé, parfois il se recule en silence, pour mieux voir.

Beaucoup de travaux peuvent se réaliser à plusieurs, c'est même souvent un choix d'entraide fortement prisé parmi les pauvres ses frères, mais le jardin se fait seul, le jardin c'est soi-même dans le monde, un monde en petit, mais un monde à sa mesure, selon ses goûts.

Le jardin ensuite se discute à l'infini autour de la grande table où les victuailles apprêtées, rôties et mijotées, enfantent les gosiers tonitruants et émotionnent les palais réjouis, mais il se fait seul, dans l'alchimie secrète des humeurs de son créateur, et son bouquet orne la table.



On s'attable, les fumets émoustillent, les carafes scintillent de leur reflet liquide, entre deux mastications savoureuses, chacun présente son jardin intérieur, tous attentifs au bien être de tous, les éclats de rires et la tendresse partagée annoncent les rêves de la nuit, les draps parfumés.

Le jardinier a l'honneur et la fierté de préciser l'origine de ce succulent met, les échanges de produits et de procédés font vivre les relations voisines, tard dans la nuit, on goûte encore le fruité des préparations maison, les rires crépitent plus fort que les feux des passions échangées.

Puis lorsque la nuit se pose sur les paupières sommeillantes, la fraîcheur nocturne d'un été permet de se livrer à une dernière promenade avant de se coucher, l'arrosage, au rythme paisible de notre évolution, pour que chacun puisse offrir le meilleur de lui et s'enrichir du meilleur des autres.

Un jardin, cela sort de soi-même, on y met ses goûts et ses couleurs, on le bichonne pour le plaisir, l'attente d'une éclosion, l'accueil d'une fragrance, la découverte d'une texture, le frisson d'un frôlement, la surprise d'un pépiement, la dégustation de tant de soins.

On se change pour aller au jardin, avec un panier et quelques outils à main, on se porte à la rencontre des surprises du jour, fleurs écloses, légumes et fruits mûrs, les herbes sauvages enrichiront le compost, les médicinales et ornementales légitiment leur présence au milieu du carré de salades.

Entrer dans un jardin, c'est entrer chez quelqu'un, c'est percevoir un peu sa personnalité, le jardinier entretient, ausculte, nettoie, plante, sème, chacun se ressource et se calme, l'énergie est palpable, transmissible, tous ces lieux portent la paix à leurs visiteurs.

Dans un jardin, l'imagination est sans arrêt sollicitée pour faire éclore de nouvelles idées d'aménagement, il y a création perpétuelle et renouvellement au gré des saisons et des années, il dépend de sa propre disponibilité et de sa volonté, le jardin est celui qui le fait.

En milieu rural, les jardins tendent à disparaître au profit de carrés de légumes alignés, tout au plus des potagers dont la rentabilité alimentaire est proportionnelle à la chimie intensive utilisée, un jardin n'est pas un rayon de supermarché standardisé en terre, il a un créateur.

Arthur apprenait tous les jours l'humilité de ne jamais tout savoir, la nature est chose complexe, inutile de tout superviser ou contrôler, chaque jardin suscite le conseil d'un voisin ou d'un visiteur, tant il y a de manières différentes de faire, les discussions animeront le repas du soir.

Arthur avait retrouvé cette sagesse de ses anciens chez les anciens de la planète visitée, au cours de son périple en Chine, derrière les montagnes du Yunnan, ou là-bas dans les paysages karstiques du Guizhou, la même sérénité émanait de ces œuvres de terre et de verdure.

Chez les Chinois, le jardin est tout à la fois un lieu de vie, de divertissement pour flâner et un lieu magique, un cosmos miniature dans lequel on cherche à recréer l'image d'une nature idéale, *bien que tout ceci ne soit qu'une création humaine, elle peut paraître œuvre du Ciel*, écrivait Ji Cheng.

Selon les anciennes légendes chinoises, ce paradis trône au sommet de la grande montagne, dans les îles lointaines au milieu de la mer, là se trouve l'élixir de longue vie, cette légende explique le rôle majeur des symboles de la montagne, de la mer et des îles dans le jardin chinois.

La création d'un monde en miniature, le monde dans un grain, expression bouddhique, préoccupation majeure du Chinois créateur de jardin, la petitesse revient à ôter le dernier semblant de réalité et par là l'élève au-dessus de cette dernière, devient magique.

Le jardin chinois se doit de refléter la nature, l'harmonie générale est recherchée bien plus que la symétrie et l'ordre, les arbres y sont ainsi plantés de manière asymétrique, ils mettent en valeur d'autres éléments, pierre, étendue d'eau, moins est mieux, tout est dans tout.

L'harmonie naît et vit par la présence d'éléments opposés comme beauté et laideur, clair et obscur, ces équilibres entre éléments opposés sont mis en valeur, les rochers par leurs formes tourmentées contrebalancent l'eau du bassin ou de la mare où s'ébattent les espèces rares.

La montagne et l'eau constituent les deux éléments primordiaux, ils sont le squelette et le pouls de la terre, l'eau favorise la contemplation méditative, sa sonorité apaise, et c'est la force molle capable d'éroder n'importe quelle roche, *l'Homme d'une vertu supérieure est comme l'eau.*

*L'eau excelle à faire du bien aux êtres et ne lutte point, elle habite les lieux que déteste la foule, parmi toutes les choses du monde, il n'en est point de plus molle et de plus faible, et cependant, pour briser ce qui est dur et fort, rien ne peut l'emporter sur elle, Lao-tseu, Tao Te King.*

Les immenses roches érodées représentent le cours du temps et notre avenir décomposé, les jardins chinois ont de très profondes racines philosophiques, les éléments naturels y sont soigneusement choisis pour leurs significations historiques, littéraires ou symboliques

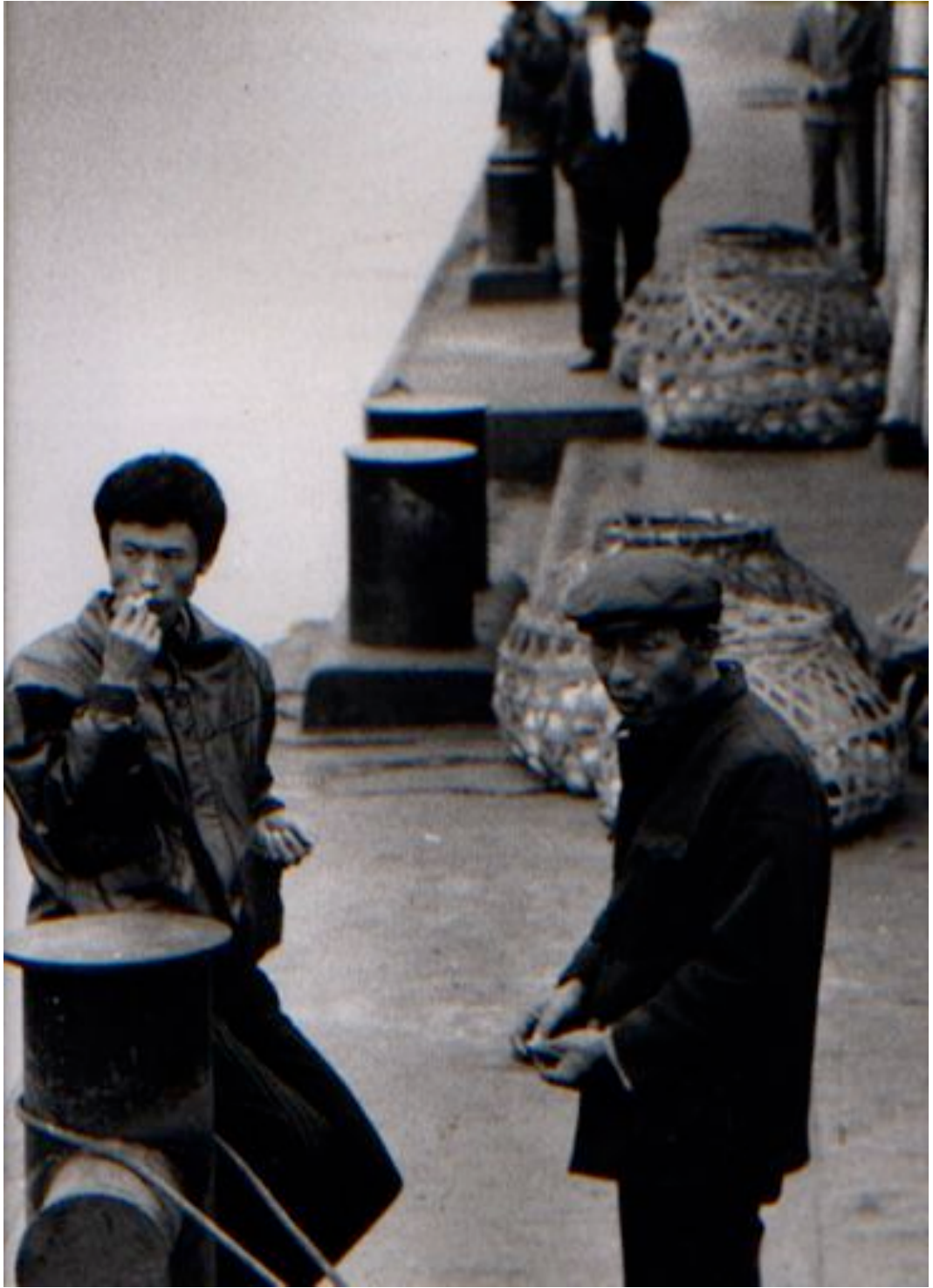
Le jardin est une œuvre, un spectacle s'offrant aux yeux du visiteur, jamais on n'arrive à le saisir dans son entier, l'ensemble est rythmé par un réseau de murs troués ici, de portes rondes là, de fenêtres ajourées, finissant par transformer le jardin en une infinité de cours et de recoins.

C'était ainsi depuis tous les temps, depuis la Chine impériale jusqu'aux haricots des Mayas, la Terre s'était couverte de jardins de toutes tailles et de toute utilité, depuis les démonstrations de puissance des grands du monde aux oasis de paix et de liberté des philosophes.

Arthur se redressa, son œuvre était accomplie pour ce jour, c'était plaisant, simplement plaisant, il fit un ballot de vêtements et d'affaires à emporter qu'il fixerait sur le porte-bagages de sa mobyette, sans un regard pour le passé, il franchit la rivière, sans un regard en arrière.









### ***De l'autre côté***

Le temps était gris comme tous les matins, ils étaient partis au marché avec les voyageurs Basques, ils avaient acheté des cuillères à soupe locales en bambou, pris leur petit-déjeuner de nouilles et de papaye, avec un poisson grillé et pimenté, l'ordinaire d'un voyage durant.

Le long fleuve de l'Asie, le fabuleux Mékong, n'était encore qu'une grosse rivière nécessitant malgré tout un bac pour être traversé, il coulait devant eux chaque matin, derrière la femme de l'ethnie Baï, élégante en robe colorée, retournant ses poissons sur le gril en riant avec ses copines.

Ils étaient parvenus au bout de la ligne de bus pour touristes occidentaux, dans une sorte de réserve de minorités nationales chinoises, où les anglo-saxons cherchaient désespérément à introduire le chocolate pancake et repeignaient en rouge toutes sortes de directions pour améliorer la signalisation des lieux.

That is here et This way se disputaient l'honneur des figurations avec More cheap et Number one ou The best, tandis que les Chinois de la majorité nationale bétonnaient peu à peu les ruelles du village de maisons de bois et bambou, ces peuples pacifiques et fiers allaient disparaître.

Alors un constat s'était imposé, aucun occidental ne prenait le bac pour traverser, les panneaux à la peinture rouge en anglais n'indiquaient aucun Fabulous spot, les Chinois majoritaires eux mêmes ne semblaient s'intéresser aux peuples des minorités, de l'autre côté.

Alors les xiao minzu (minorité nationale) français, et Arthur et sa compagne se s'étaient senti la fibre des explorateurs, le chemin de terre s'enfonçait dans la forêt vierge, à l'arrivée du bac, fréquenté par des peuples paisiblement à pied, cela sentait bon la forêt de bambou.



Plusieurs fois Arthur et sa compagne, avec leurs bicyclettes louées, avaient tenté le passage, à trois reprises ils avaient rebroussé chemin, la chaîne s'était cassée en deux, ils avaient tardé et la nuit était venue, le village était loin et les chemins emmêlés, ils se sentaient un peu seuls.

Alors ce jour-là, au petit marché des femmes Baï de Ganlaba, ils avaient rempli leurs sacs de vivres pour la marche et de bouteilles d'eau, ils feraient comme ils faisaient tous, ils marcheraient, le chemin passe dans les champs et grimpe dans les forêts d'arbres à caoutchouc et les bambous.

Ils montent sous les arbres à l'ombre, et ils rejoignent vite un chemin plus grand, humide, de terre glaise rouge et épaisse, des camions chargent de grosses pierres blanches, ils arrivent presque au sommet de la colline, le chemin fait un grand virage et en face, le village apparaît.

Ils s'arrêtent un moment, ils écoutent les bruits du village, plus loin, sur le chemin, deux jeunes filles lavent du linge, au bord d'une pièce d'eau vert foncé, ils arrivent dans le village, ils le traversent doucement prenant quelques photos, n'osant par leur présence déranger l'ordre habituel.

À l'autre bout, Arthur se dit qu'une petite bière lui ferait du bien, le village paraît désert, les autres sont partagés, mais bon deux attendront, deux chercheront, ils partent dans l'autre sens, attendus par les filles assises sur des troncs de bois au soleil, y a-t-il des bières fraîches ?

Un gars du village part chercher et ne trouve pas, ils se posent tous à l'ombre d'un arbre et, à défaut de bière, ils mangent l'ananas sorti du sac, le gars dit que plus loin il y a de l'eau, ils y vont et arrivent devant la cour d'une maison où il y a plein de monde, et des rires.

On les invite à entrer, en bas de la maison une vache est allongée, attachée, prête à être égorgée, on les invite à monter dans la maison, à l'étage sur la terrasse un cochon est dans le même état que la vache, peut-être un peu plus avancé, ils avancent, ils sont bienvenus, ils sont reçus.

On les fait entrer dans la grande pièce commune où il y a quelques hommes assis par terre, on les installe et là tout commence, par l'alcool blanc de riz, le Baï Jiu, on leur en sert de petits verres, puis du thé, puis les verres de Baï Jiu sont remplis de nouveau, dès qu'une gorgée est bue.

Puis de la bière, bien fraîche, telle était leur demande au départ, et une autre infusion, le Baï Jiu continue à être servi, un vieil homme chante, il improvise au fur et à mesure et parle de temps en temps des Laowei, vieux étrangers, venus rendre visite, il y a fête, mais à propos de quoi ?

Ça commence à aller bien pour tous et les visiteurs envisagent la descente du village en rigolant, de temps en temps ils chantent une chanson en réponse au vieux, en français ou en Basque, ça chauffe, ils sont invités à rester pour dormir et ils sont tous les quatre d'accord pour rester.

Ils apprennent qu'il s'agit d'un mariage, la maison se remplit de plus en plus, de femmes, d'hommes, de vieux, d'enfants et les verres de Baï Jiu ne sont jamais vides, de la nourriture se cuisine, les habitants du village viennent les voir et le Baï Jiu aide les langues, leur traduction.

La copine Basque commence à expliquer que les Hani sont une minorité chinoise et elle et son compagnon sont une minorité française, les Basques, Hani zhu pu shi zhong guo de, wo men yi yang Fa guo min zu, peu à peu la nuit tombe, tout le monde a compris le message, semble-t-il.

La première sortie aux toilettes extérieures a mis en évidence l'équilibre attaqué des voyageurs et quand ils remontent, tout le monde rigole et ça repart de plus belle, il faut trinquer et parler avec tout le monde, c'est de plus en plus une joyeuse confusion, il faut chanter aussi.

Peu à peu la salle se remplit de petites tables rondes comme chez les cousins Daï de Ganlaba, couvertes de petits plats, il y a au moins cent personnes dans la pièce, des enfants, des vieux, des jeunes, des femmes en costumes Hani rouges et noirs ornés de petites pièces d'argent.

Le coin des Laowei est animé, on chante, on boit et heureusement ils mangent des plats succulents, Arthur fait le tour avec l'appareil, les photographies seront toutes floues, tout le monde bouge dans tous les sens, ils boivent et répètent toujours la même chose en Chinois, ils chantent.

Ça tourne vite, Arthur va rejoindre le groupe des cent vieux chantant et improvise avec eux, chaque chant est l'occasion d'un petit coup de Baï Jiu, on leur offre des cigarettes puis des paquets de celles qu'ils préfèrent, des sans filtres, celles des paysans, et des plus chères, pour les fêtes.

Mais il ne faut pas les fumer, il faut les garder, on leur en offre d'autres sans ouvrir leurs paquets en attendant, la copine Basque offre un bracelet à la mariée, puis elle finira par offrir tous ses bijoux au fur et à mesure des rencontres, qu'offrir lorsqu'on voyage si ce n'est son coeur.

Arthur offre son couteau Laguiole au marié, le couteau offert par le beau-père au départ du voyage, ils sont saouls, ivres, joyeux, ça va vite, et de plus en plus vite, on leur demande s'ils veulent dormir, mais ils n'en ont aucune envie, ils veulent tout voir, tout comprendre, tout saisir.

Les Basques, le poing levé, chantent l'hymne Basque, la fête bat son plein, Arthur se lève pour aller aux toilettes, trébuche sur un tabouret et s'effondre sur une série de petites tables et de vieux hilares, signal de l'ivresse bien menée et achevée des Laowei, les jeunes se lèvent.

Amicalement deux jeunes Hani l'aident à sortir de la pièce, ramassent ses affaires et en brancard le portent à une autre maison du village où ils passeront la nuit, on leur installe un lit pour eux quatre, au sol, Arthur fait des commentaires vagues sur la fête déjà finie, ça ne faisait que commencer.

Les Basques arrivent eux aussi en brancard, ils rigolent, les Hani ont ramassé toutes les affaires oubliées par ces grands diables de Laowei et les apportent au fur et à mesure de leur découverte, ils s'allongent en tentant des mouvements de Taï chi chuan, sous l'oeil intéressé des anciens.

Réveil à huit heures, les Basques sont toujours joyeux, un vieux arrive dans la maison, il est soutenu par un jeune, on l'installe près du foyer avec un verre de Baï Jiu, il chante, puis vient les rejoindre avec quatre petits verres et le fond d'un bidon en plastique de Baï Jiu.

C'est reparti, le mariage doit durer trois jours comme chez tous les peuples à forte tradition villageoise, mais ils n'ont pas prévu de rester si longtemps, le Baï Jiu du matin réchauffe et remet l'estomac dans un équilibre incertain, il leur faudrait manger, ils n'osent demander.

Ils finissent par quitter le village, en remerciant tout le monde, dans la rue centrale de terre battue les jeunes s'amuse en les croisant, ils redescendent le chemin de Ganlaba dans la brume, ils ont faim, très faim, ils arrivent à Ganlaba avec le soleil, le bac les traverse de nouveau.

Ils partent, dès le bac arrivé, au marché acheter des fruits, des boulettes de viande, du riz et ils s'attablent devant une nouille, la marchande de poissons grillés arrive, ce n'est pas de trop, la mamie de la nouille, toujours sympathique, les a à la bonne et les regarde dévorer avec sympathie.

Ils rentrent à la Maison de bambou Daï, leur petite chambre d'hôte locale, et racontent leur aventure au patron rigolard, il les attendait la veille mais ne s'est pas inquiété, il rit franchement, diables de vieux étrangers, comme les peuples se ressemblent, d'aussi loin qu'ils viennent.

Depuis, dans leur langage privé, l'expression « de l'autre côté de la rivière » a pris la stature d'une règle de vie, il faut toujours aller y voir, « de l'autre côté de la rivière », c'est dans la tête aussi, il y a soi-même, autrement, on s'y repose, on y rencontre, on y découvre, soi-même, les autres.

Ce sont des retraites importantes pour les Hommes ne souhaitant pas avoir leur vie dirigée, mais conduire leur vie, aux antipodes du vaisseau spatial Terre, dans un monde et une culture parallèle, des êtres humains nous ressemblent comme des frères, ne se soumettent pas à l'indifférence.

Arthur avait retrouvé sa respiration, toutes les gluances de son être avaient fondu, ébroué comme au sortir d'une maladie, d'une longue fièvre, prêt aux nouveaux plaisirs de la vie, plus léger enfin, apte à sourire à son avenir, fier de ses souvenirs, prêt à son avenir.

À l'autre extrémité du long fil de la soie traversant le continent, des confins de la Chine noble et fière aux montagnes rudes et hautaines de l'Ardèche, ils avaient trouvé leur paysage, pour s'y enraciner, dans le lien perpétuel et fécondant des rencontres entre les peuples du monde.

Le territoire avait toujours accueilli les fuyards des guerres et des famines, le châtaigner avait nourri tout le monde et le granit avait protégé Hommes et troupeaux, les civilisations millénaires ne sont-elles là pour accueillir, pour faire grandir, agrandir le respect des êtres ?

Durant tous ces mois d'isolement volontaire, il avait recentré son énergie, avait reposé un pied stable sur la construction de sa vie, il avait envie de faire la fête avec ses amis les pauvres, là-bas, vers les vallées à nouveau verdoyantes, lové au creux des espoirs les plus nobles de l'humain.

Cela n'allait pas plaire au plus grand nombre, les pauvres peuvent passer une nuit entière à rire aux éclats, c'est leur médicament, les gènes rient au-delà de toute indécence, cela ne rapporte rien aux maîtres de la terre, cela désespère ceux qui voudraient que tous s'intègrent à leur fadeur ignoble.

La maison d'où il avait été expulsé, pour l'agrandissement de l'espace de vacances de son voisin accapareur, se souviendrait des rires des enfants des uns et des autres, de leurs jeux et de leurs cavalcades, il fallait bien en partir pour ne pas subir un voisinage disgracieux et harceleur.

Arrivé à la mobylette, Arthur y trouva sa compagne l'attendant, alors, tu reviens, la mairie nous loue l'ancienne école, c'est refait à neuf, et il y a une salle pour notre association, il faut que tu viennes signer, le soleil revenait et les primevères étaient en fleur, il lui restait à vivre





**Sommaire :**

<b>Signes</b>	<b>page 5</b>
<b>Paris pauvre</b>	<b>page 19</b>
<b>Le jars</b>	<b>page 35</b>
<b>Mâle dominant</b>	<b>page 51</b>
<b>Paris luttés</b>	<b>page 63</b>
<b>Les traites</b>	<b>page 77</b>
<b>Trop tard</b>	<b>page 91</b>
<b>Les Gens Bons de Paris</b>	<b>page 102</b>
<b>Les Braves</b>	<b>page 116</b>
<b>La richesse des pauvres</b>	<b>page 128</b>
<b>Jardin</b>	<b>page 140</b>
<b>De l'autre côté</b>	<b>page 152</b>
<b>Sommaire</b>	<b>page 160</b>
<b>Remerciements</b>	<b>page 161</b>



**Remerciements à Pierre Selosse, Sophie Colson, Claude Fleuret, Muriel Le Strat, Mireille et ses chèvres, France et André, Nénette, Lucette, Gilles et Irène, à tous les Arthur dont voici le recit, Eric et Gibus, Jean Christ, Wolf, Jean et tous les pauvres d'Ardèche, et de là-bas, à Jeanne-Marie Miens, Louis et Simone, Jeanine et Dédé, les oncles et les tantes, à ceux qui n'y trouveront ni leur nom ni leur prénom, mais qui sont tous là, à tous les peuples accroupis, aux anciens, fondateurs de la mémoire des Arthur, à la municipalité de Juvinas.**